This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. fr III B. 2334

# DE Mme LEPRINCE DE BEAUMONT

LES

# CONTES DE FÉES

PAR

Mme LEPRINCE de BEAUMONT

PRÉFACE DE MERY

ILLUSTRATIONS PAR GAVARNI

PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
BOULEVARD DES ITALIENS, 24

1865

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966
OF OXFORD
LIBRARY

# PRÉFACE

N grand philosophe, qui a consacré soixante et dix volumes à combattre les superstitions universelles, se combattit un jour lui-même et détruisit sa destruction avec ces vers charmants sortis du cœur :

Oh! l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers!
.....
On a banni les lutins et les fées;
Sous la raison les Grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité;
Le raisonner tristement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité!
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite!

A moins de le savoir, on ne devinerait jamais l'auteur de ce plaidoyer pour les contes de fées. On croirait volontiers que cette apologie de l'erreur est tirée d'une fable inédite de Lafontaine ou de Florian, deux écrivains intéressés personnellement dans la question du mensonge récréatif. Eh bien! ces vers sont extraits des contes de Voltaire. Ayons foi dans la parole du plus illustre des sceptiques; le grand homme se fit un jour grand enfant et se convertit à la religion des fées. En exhalant cet *hélas* si lamentable, Voltaire osa se reprocher à lui-même de courir après la vérité, cette invisible locataire d'un puits sans eau, et désespérant de l'extraire de son gouffre, il nous conseilla de nous livrer aux innocentes fantaisies de l'*erreur*.

On est fort quand on a Voltaire pour soi au chapitre des fées. Les vieillards même se croient alors autorisés à se distraire avec des contes d'enfants. Notez, en passant, que Voltaire avait reçu le titre de patriarche, lorsqu'il plaida si éloquemment la cause de l'erreur. Homère, que Pocurante avait si maltraité dans *Candide*, était redevenu un demi-

dieu pour le vieillard de Ferney, qui faisait alors ses délices des mensonges de l'*Iliade ; Homère ment*, s'écriait-il ; *il ment*, *mais il sait plaire*. Le philosophe avait réhabilité l'erreur sur le ton léger et sérieux ; le livre des fées a donc la chance de devenir la bible profane du genre humain.

Heureux les enfants d'aujourd'hui ! Nous n'avons pas été favorisés, nous, comme ils le sont. Les imagiers d'Épinal gravaient alors, sur papier gris, un *prince charmant*, affreux à voir, et une *belle* aussi laide que la *bête*. On nous donnait pour étrennes ces hideuses ébauches d'un burin primitif, et nos yeux, se détournant des gravures du montagnard des Vosges, cherchaient l'idéal de la bonne fée dans le sourire d'une mère ou d'une sœur. Nous étions venus au monde trop tôt ; il nous reste le regret de ne pas être nos enfants.

Épinal ne travaille plus que pour les chaumières de l'Alsace, et presque tous ses artistes sont employés au chemin de fer. Aujourd'hui, Paris illustre

les contes de fées et traite les enfants en hommes. C'est Gavarni qui dessine les traits des princes beaux comme le jour, et de ces heureuses jeunes filles dont le berceau était visité par des fées protectrices. Le crayon de Gavarni est lui-même un don de fée; ce grand artiste a été comblé de faveurs par trois marraines : la Poésie, le Caprice et l'Imagination; son parrain fut le démon familier qu'on appelle l'Esprit; son atelier est vaste comme le Cirque pyrénéen qui porte son nom. Aussi, la source de ses créations est inépuisable; il a écrit cent comédies au crayon; il a dessiné des satires joyeuses; il a buriné des types originaux : il a égayé, il a ému, il a ravi toute une génération, et aujourd'hui, après avoir récréé ou instruit les hommes, il fait venir à lui les enfants et leur distribue les joujoux de l'esprit, de la grâce et du cœur.

Enfin, le livre de Madame de Beaumont a trouvé son digne imagier; il va donc recommencer sa popularité universelle avec un nouveau collaborateur. Le texte marchera auprès d'un crayon digne de

lui. L'enfant verra vivre les héros et les héroïnes des contes dans des portraits, cette fois ressemblants. Les types de ses affections ne seront pas défigurés; il pourra donc sourire à ses premiers amis. Chose singulière! nous adorons l'idéal en entrant dans la vie, nous, destinés à nous débattre dans les réalités matérielles et le fracas bourgeois des cités. Il semble qu'un vague instinct nous entraîne dans la région des mensonges riants, à l'heure où des vérités trop noires vont nous être révélées. C'est toujours, du moins, un dédommagement que nous nous donnons à notre insu au sortir du berceau; autant de gagné sur l'avenir. En ces beaux jours de candeur primitive, sommes-nous heureux de croire à l'incroyable, de vivre dans un monde imaginaire, d'assister à des événements miraculeux, tous arrivés! Les grandes questions qui agitent la terre, les différends qui troublent les royaumes, les bruits qui éclatent sur la place publique sont choses nulles pour les fortunés enfants. Trop tôt viendra le jour où, chaque matin, un journal doit leur mettre les affaires du monde sur les bras. Divin privilége attaché à l'aube de la vie! Une sérénité douce règne

sous les lambris maternels; on n'entend pas les murmures du dehors; on ne comprend pas la langue des hommes graves qui causent autour d'une table ou devant le foyer. La vie véritable, la vie enfantine n'est pas là, elle est dans le monde des fées; un beau jardin semé de fleurs, baigné d'eaux vives, retentissant de chants d'oiseaux; là, de belles jeunes filles, qui ont eu la bonté du cœur, laissent tomber de leurs lèvres des chapelets de pierreries; là, tous les princes sont charmants, toutes les princesses adorables, tous leurs peuples heureux; là, toutes les vertus sont récompensées sur l'heure par des dons sans prix; tous les vices trouvent leur punition sans passer devant un tribunal; c'est toujours une fée qui couronne les bonnes actions, punit les mauvaises; elle juge et ne commet jamais d'erreur; elle est l'ange tutélaire des enfants sages et la providence visible qui représente Dieu.

Ils ont raison, les enfants, ils voient la vie telle que les hommes devraient la faire ; ils ont tous leur paradis terrestre au sein de leur famille; ils ne

portent envie à personne, ils ne convoitent rien; la caresse d'une mère les rend joyeux, c'est la bonne fée de la maison; leurs nuits n'ont pas de rêves, leurs jours ont des rêves d'or.

L'homme est si envieux du bonheur de l'enfant, qu'il va chercher dans le domaine puéril les contes de fées pour se distraire de ses ennuis. Ah! vous croyez, mes jeunes amis, que la *Belle et la Bête* soit votre propriété exclusive? Détrompez-vous; les vieux enfants, vos pères, vous l'arracheront des mains, et, enlevant au conte sa naïveté primitive, son doux parfum de féerie, ils le changeront en opéra-comique pour les besoins des habitués du théâtre Feydeau. C'est indigne cela, mes jeunes amis! Vous ne prenez pas, vous, à vos pères et à vos oncles leurs chevaux de course, leurs chiens de chasse, leurs loges de théâtre pour vous amuser. De quel droit vous enlèvent-ils votre bien? et pourquoi le dénaturent-ils? Votre conte, tel que Madame de Beaumont vous l'avait donné, avait un charme exquis dans sa prose si naturelle. Savez-vous ce que les hommes ont fait? ils ont ajouté au

conte un certain Ali, plus bête que la *bête*, et lorsque son maître Sander le réveille, en lui chantant :

Tu dormiras mieux à ton aise,
Quand tu seras rendu chez moi,

Ali lui répond :

On dort fort bien sur une chaise;
On est ici comme chez soi.

Cela ne vous ferait pas sourire, mes jeunes amis. Eh bien! les hommes ont ri aux larmes de cette plaisanterie, parce qu'elle était dite par un acteur mélancolique chargé d'égayer le public. L'opéra de *Zémire et Azor*, avec sa jolie musique de Grétry, a fait le tour du monde, et quoique né dans l'autre siècle, il a été rajeuni, ces jours derniers, pour amuser encore les vieux Parisiens. En 1788, votre *Belle et la Bête* passionna tellement les pères marseillais qu'ils s'insurgèrent au théâtre contre l'autorité locale, parce qu'ils demandaient deux représentations par jour; une seule ne suffisait pas à l'avidité du public. On fut obligé de faire inter-

venir la force armée sur le théâtre, au moment où la *Belle* chantait un duo avec la *Bête*. Le parterre insulta les soldats, qui ripostèrent par des coups de fusil dont la détonation fit taire l'orchestre. Il y eut des morts et des blessés. Le lendemain on défendit les représentations de *Zémire et Azor*.

Voyons; devinez ce que cela prouve, mes enfants? Le voici. Ceux qui travaillent pour vous, comme Perrault et madame de Beaumont, savent très-bien qu'ils travaillent pour tout le monde, et plus encore pour les pères que pour les fils. Vous autres, du moins, vous n'êtes pas hypocrites; vous avouez hautement tout le plaisir que vous donnent les contes de fées; mais les hommes dissimulent par gravité le même bonheur ressenti. Ils feuillètent le livre d'une main dédaigneuse devant vous; mais, quand ils sont seuls, ils s'en donnent à cœur joie de vos princes charmants et de vos princesses des contes bleus. Le monde est rempli de vieillards fort ignorants sur l'histoire des Romains et des Grecs, mais ils savent tous par cœur la *Belle et la Bête*. Ils s'en divertissent à leurs derniers jours,

et ce qu'ils ont aimé sous leurs cheveux blonds, ils l'aiment encore sous leurs cheveux blancs. Vous comprendrez mieux cela en avançant sur le chemin de la vie. L'homme, toujours affligé par le spectacle du réel, a besoin de se retremper dans l'idéal à chaque pas; c'est pour lui que la fée de l'air a écrit cette leçon :

Ma vie est faite de songes
Inconnus de vos cités ;
J'aime mieux leurs doux mensonges
Que vos tristes vérités.

Et quand madame de Beaumont écrivait son célèbre *Magasin*, elle ajoutait en marge cette annotation pour ses amis : *Ce livre est destiné aux enfants de dix ans, et au-dessus.*

Ce *dessus* n'a pas de limites!

On peut contester l'existence des fées; que ne conteste-t-on pas aujourd'hui? Les fées, comme toutes les choses mystérieuses, sont soumises au libre examen, bien que Voltaire les ait prises sous

sa protection ; mais il y a pourtant deux fées réelles qui font la destinée des enfants, l'une bonne, l'autre mauvaise, et dont personne ne met en doute l'existence. Ces deux fées se nomment la bonne et la mauvaise éducation ; elles appartiennent à l'histoire. Leur pouvoir est très-grand, mais il est, par bonheur, subordonné au pouvoir d'une mère, l'excellente fée du berceau. Celle-là, Madame de Beaumont ne l'a pas oubliée, car elle était mère aussi, et, en écrivant ses livres pour ses enfants, elle songeait aux enfants des autres. La morale qui se dégage de tous les contes de ce maternel écrivain est toujours pure, instructive, charmante ; elle fonde par ses allégories la base d'une bonne éducation. Bien commencer la vie est chose importante ; c'est le seul moyen à prendre pour bien la finir. Tout dépend des impressions premières. Quand l'aurore du jour est sereine, on peut prédire l'éclat de midi et le calme azuré du soir. C'est surtout avec d'excellentes lectures que l'enfant doit se préparer à devenir un homme, dans l'acception antique du mot ; et, pour donner de bonne heure aux jeunes familles le goût de la saine instruction, il faut, comme dit

le poëte, emmieller le bord de la première coupe où de vierges lèvres s'abreuvent; le doux souvenir des contes de fées conduira plus tard l'adolescent aux bons ouvrages sérieux.

MÉRY.

---

# LA BELLE ET LA BÊTE

## CONTE

### I

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois fillles; et, comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très-belles, mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle Enfant*, en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil parce qu'elles étaient riches : elles faisaient les dames et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles

de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage. Mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle (car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune), la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser, mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père pendant quelques années. Tout d'un coup le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller demeurer dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'elles avaient des prétendus qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune. Les bonnes demoiselles se trompaient ; leurs prétendus ne voulurent plus les regarder quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimait à cause de

leur fierté, on disait : Elles ne méritent pas qu'on les plaigne, nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons. Mais, en même temps, tout le monde disait : Pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son malheur ; c'est une si bonne fille ! elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté ; elle était si douce, si honnête ! Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou ; mais elle leur dit qu'elle ne pouvait pas se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et l'aider à travailler. La pauvre Belle avait été bien affligée d'abord de perdre sa fortune ; mais elle s'était dit à elle-même : « Quand je pleurerais beaucoup, mes larmes ne me rendront pas mon bien ; il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. » Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante ; mais, au bout de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle

lisait, elle jouait du clavecin, ou bien elle chantait en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort; elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter leurs beaux habits et les compagnies. « Voyez notre cadette, disaient-elles entre elles, elle a l'âme basse et si stupide qu'elle est contente de sa malheureuse situation. » Le bon-marchand ne pensait pas comme ses filles. Il savait que la Belle était plus propre que ses sœurs à briller dans les compagnies. Il admirait la vertu de cette jeune fille, et surtout sa patience : car les sœurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui marquait qu'un vaisseau sur lequel il avait des marchandises venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle manqua tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien, car elle pensait en elle-même que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient. « Tu

LA BELLE.

Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de douleur quand elles la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour.

(*La Belle et la Bête.*)

TAYLOR INST.

ne me pries pas de t'acheter quelque chose ? » lui dit son père.

« Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. » Ce n'est pas que la Belle se souciât d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner, par son exemple, la conduite de ses sœurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien. Le bonhomme partit ; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et, après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant. Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants ; mais comme il fallait passer un grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement ; le vent était si grand qu'il le jeta deux fois à bas de son cheval. La nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé des loups qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait et se hâta d'arriver à ce châ-

teau ; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans, et ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie et marcha vers la maison où il ne trouva personne; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert. Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même : Le maître de la maison ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un temps considérable ; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées et en tremblant ; il but aussi quelques coups de vin, et, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements magnifiquement meublés. A la fin, il trouva une chambre où il y avait un bon lit, et, comme il était minuit passé et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Il était dix heures du matin quand il se leva le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort

propre à la place du sien qui était tout gâté. Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de ma situation. Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille et vit une petite table où il y avait du chocolat. « Je vous remercie, madame la Fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. » Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval; et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé une, et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. En même temps il entendit un grand bruit et vit venir à lui une Bête si horrible qu'il fut tout près de s'évanouir. « Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête d'une voix terrible; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et, pour ma peine, vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. » Le marchand se jeta à genoux et dit à la Bête, en joignant les mains: « Monseigneur, pardonnez-moi; je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé. — Je ne m'appelle point mon-

seigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les compliments, moi; je veux qu'on dise ce que l'on pense; ainsi ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles, je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement pour mourir à votre place: ne me raisonnez pas, partez; et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. » Le bonhomme n'avait pas dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre, mais il pensa au moins: J'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pourrait partir quand il voudrait; « mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides. Retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide, tu peux y mettre tout ce qui te plaira, je le ferai porter chez toi. » En même temps la Bête se retira et le bonhomme dit en lui-même: S'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfants.

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre dont la Bête lui avait parlé, le ferma, et ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à

la joie qu'il avait lorsqu'il y était entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures le bonhomme arriva dans sa petite maison. Ses enfants se rassemblèrent autour de lui, mais au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses qu'il apportait à la Belle; il la lui donna et lui dit : « La Belle, prenez ces roses, elles coûteront bien cher à votre malheureux père ; » et tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. A ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris et dirent des injures à la Belle qui ne pleurait point. « Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disaient-elles; que ne demandait-elle des ajustements comme nous; mais non, mademoiselle voulait se distinguer; elle va causer la mort de notre père, et elle ne pleure pas. « Cela serait fort inutile, reprit la Belle; pourquoi pleurerais-je la mort de mon père? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse. — Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas; nous irons trouver ce monstre, et nous périrons sous ses coups si nous ne pouvons le tuer. — Ne l'espérez pas,

mes enfants, leur dit le marchand, la puissance de cette Bête est si grande qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre, ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfants.— Je vous assure, mon père, lui dit la Belle, que vous n'irez pas à ce palais sans moi; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. » On eut beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais, et ses sœurs en étaient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie. Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or; mais aussitôt qu'il se fut renfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver à la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfants qu'il était devenu si riche, parce que ses filles auraient voulu retourner à la ville et qu'il était résolu de mourir dans cette campagne; mais il confia ce secret à la Belle qui lui apprit qu'il était venu quelques gentilshommes pendant son ab-

sence ; qu'il y en avait deux qui aimaient ses sœurs. Elle pria son père de les marier ; car elle était si bonne qu'elle les aimait et leur pardonnait de tout son cœur le mal qu'elles lui avaient fait. Ces deux méchantes filles se frottaient les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père ; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point, parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur. Leur cheval prit la route du palais, et sur le soir ils l'aperçurent illuminé comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie et le bonhomme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie, avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger, mais la Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table et le servit ; puis elle disait en elle-même : La Bête veut m'engraisser avant de me manger, puisqu'elle me fait faire si bonne chère. Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant, car il pensait que c'était la Bête. La Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure ; mais elle se rassura de son mieux, et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue, elle lui dit en tremblant qu'oui. « Vous êtes

bien bonne, dit la Bête, et je vous suis bien obligé. Bonhomme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu, la Belle.— Adieu, la Bête, » répondit-elle; et tout de suite le monstre se retira. « Ah ! ma fille, dit le marchand en embrassant la Belle, je suis à demi-mort de frayeur : croyez-moi, laissez-moi ici.— Non, mon père, dit la Belle avec fermeté : vous partirez demain matin et vous m'abandonnerez au secours du ciel, peut-être aura-t-il pitié de moi. » Ils furent se coucher et croyaient ne pas dormir de toute la nuit; mais à peine furent-ils dans leurs lits que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit : « Je suis contente de votre bon cœur, la Belle : la bonne action que vous faites en donnant votre vie pour sauver celle de votre père ne demeurera point sans récompense. » La Belle, en s'éveillant, raconta ce songe à son père, et quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle et se mit à pleurer aussi; mais comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu et résolut de ne point se chagriner pour le peu de temps qu'elle avait à vivre, car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de se pro-

mener en attendant et de visiter ce beau château ; elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit : *Appartement de la Belle.* Elle ouvrit cette porte avec précipitation et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait ; mais ce qui frappa le plus sa vue ce fut une grande bibliothèque, un clavecin et plusieurs livres de musique. On ne veut pas que je m'ennuie, dit-elle tout bas. Elle pensa ensuite : Si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on ne m'aurait pas fait une telle provision. Cette pensée ranima son courage. Elle ouvrit la bibliothèque et vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : *Souhaitez, commandez; vous êtes ici la reine et la maîtresse.* « Hélas ! dit-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de voir mon pauvre père, et de savoir ce qu'il fait à présent. » Elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison où son père arrivait avec un visage extrêmement triste. Ses sœurs venaient au-devant de lui, et malgré les grimaces qu'elles faisaient pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela disparut, et la Belle ne put s'empêcher de penser que la Bête était bien complaisante, qu'elle n'avait rien à craindre d'elle.

A midi, elle trouva la table mise, et pendant son dîner elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête et ne put s'empêcher de frémir. « La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper? — Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant. — Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous; vous n'avez qu'à me dire de m'en aller si je vous ennuie, je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid? — Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon. — Vous avez raison, dit le monstre; mais outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit: je sais bien que je ne suis qu'une bête. — On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit: un sot n'a jamais su cela. — Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison, car tout ceci est à vous, et j'aurais du chagrin si vous n'étiez pas contente. — Vous avez bien de la bonté, lui dit la Belle, je vous avoue que je suis bien contente de votre cœur; quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid. — Oh! dame oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. — Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle,

et je vous aime mieux avec votre figure que ceux qui, avec la figure d'homme, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. — Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier; mais je suis un stupide, et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit: « La Belle, voulez-vous être ma femme? » Elle fut quelque temps sans répondre: elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant; elle lui dit pourtant en tremblant: « Non, la Bête. » Dans ce moment ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable que tout le palais en retentit; mais la Belle fut bientôt rassurée, car la Bête lui ayant dit tristement: « adieu donc, la Belle, » elle sortit de la chambre en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. La Belle, se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête. Hélas! c'est bien dommage qu'elle soit si laide: elle est si bonne!

La Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit dans le

monde. Chaque jour, la Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre. L'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur ; loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures, car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle lui disait que non. Elle dit un jour : « Vous me chagrinez, la Bête ; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela. — Il le faut bien, reprit la Bête ; je me rends justice, je sais que je suis bien horrible, mais je vous aime beaucoup ; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. » La Belle rougit à ces paroles ; elle avait vu dans son miroir que son père était malade du chagrin de l'avoir perdue, et elle souhaitait de le revoir. « Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne jamais vous quitter tout-à-fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. — J'aime mieux mourir moi-même, dit le

monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur. — Non, lui dit la Belle en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort; je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées et que mes frères sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. — Vous y serez demain au matin, dit la Bête, mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant quand vous voudrez revenir. » Adieu, la Belle. La Bête soupira selon sa coutume en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de la voir affligée.

## II.

UAND la Belle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, et ayant sonné une clochette qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante qui fit un grand cri en la voyant. Le bonhomme accourut à ce cri, et manqua mourir de joie en revoyant sa chère fille, et ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure. La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever; mais la servante lui dit qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes toutes d'or, garnies de diamants. La Belle remercia la bonne Bête de ses attentions; elle prit la moins riche de ces robes et dit à la servante de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses sœurs; mais à peine eut-elle prononcé ces paroles que le coffre disparut. Son père lui dit que la Bête voulait qu'elle gardât tout cela pour elle, et aussitôt les robes et le coffre revinrent à la même place. La Belle s'habilla, et pendant ce temps

on fut avertir ses sœurs qui accoururent avec leurs maris. Elles étaient toutes deux fort malheureuses : l'aînée avait épousé un gentilhomme beau comme l'Amour ; mais il était si amoureux de sa propre figure qu'il n'était occupé que de cela depuis le matin jusqu'au soir, et méprisait la beauté de sa femme. La seconde avait épousé un homme qui avait beaucoup d'esprit ; mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, et sa femme toute la première. Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de douleur quand elles la virent habillée comme une princesse et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle était heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin pour y pleurer tout à leur aise, et elles se disaient : Pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elles ? « Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée, tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours, sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. — Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre ; pour cela il lui faut faire de grandes caresses, » et, ayant pris cette résolution, elles remontèrent et firent tant d'amitiés à leur sœur que la Belle en

pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux et firent tant les affligées de son départ qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant la Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête qu'elle aimait de tout son cœur; elle s'ennuyait de ne plus la voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais et qu'elle voyait la bête couchée sur l'herbe et prête à mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut et versa des larmes. « Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner tant de chagrin à une bête qui a pour moi tant de complaisance? Est-ce sa faute si elle est si laide et si elle a peu d'esprit? elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? je serais plus heureuse avec elle que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté ni l'esprit d'un mari qui rendent une femme contente, c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance, et la Bête a toutes ces bonnes qualités; je n'ai point d'amour pour elle, mais j'ai de l'estime, de l'amitié, de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. « A ces mots la Belle se lève, met sa bague sur la table et revient se

coucher. A peine fut-elle dans son lit qu'elle s'endormit et, quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point. La Belle alors craignit d'avoir causé sa mort; elle courut tout le palais en jetant de grands cris : elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve et courut dans le jardin vers le canal où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue sans connaissance et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps sans avoir horreur de sa figure, et, sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal et lui en jeta sur la tête. La Bête ouvrit les yeux et dit à la Belle : « Vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim; mais je meurs content puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. — Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle, vous vivrez pour devenir mon époux; dès ce moment je vous donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas! je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. » A

peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles qu'elle vit le château brillant de lumières : les feux d'artifice, la musique, tout lui annonçait une fête ; mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue, elle se retourna vers sa chère Bête dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise ! la Bête avait disparu et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que le jour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête. « Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince ; une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi il n'y avait que vous dans le monde assez bonne pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère, et, en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. » La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour le relever. Ils allèrent ensemble au château, et la Belle manqua mourir de joie en trouvant, dans la grande salle, son père et toute sa famille, que la belle dame qui lui était apparue en songe avait transportée au château. « La Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la

vertu à la beauté et à l'esprit ; vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine; j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, mesdemoiselles, dit la fée aux deux sœurs de la Belle, je connais votre cœur et toute la malice qu'il renferme; devenez deux statues; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse, mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. » Dans ce moment, la fée donna un coup de baguette qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps et dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

# LA FEMME CURIEUSE

## CONTE

Un jour un roi qui était à la chasse se perdit. Comme il cherchait le chemin, il entendit parler; et, s'étant approché de l'endroit d'où sortait la voix, il vit un homme et une femme qui travaillaient à couper du bois. La femme disait, en faisant un fagot : « Il faut avouer que notre mère Ève était bien gourmande d'avoir mangé de la pomme. Si elle avait obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous les jours. » L'homme lui répondit : « Si Ève était une gourmande, Adam était bien sot de faire ce qu'elle lui disait : si j'avais été à sa place et que vous m'eussiez voulu faire manger de ces pommes, je vous aurais donné un bon soufflet, et n'aurais pas voulu seulement vous écouter. » Le roi s'approcha, et leur dit : « Vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens? — Oui, monsieur, ré-

pondirent-ils (car ils ne savaient pas que c'était le roi), nous travaillons comme des chevaux depuis le matin jusqu'au soir, et encore nous avons bien de la peine à vivre. « Venez avec moi, leur dit le roi, je vous nourrirai sans travailler. » Dans le moment, les officiers qui cherchaient le roi arrivèrent, et les pauvres gens furent bien étonnés et bien joyeux. Quand ils furent dans le palais, le roi leur fit donner de beaux habits, un carrosse, des laquais, et tous les jours ils avaient douze plats pour leur dîner. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats; mais dans le milieu de la table on en mit un grand qui était fermé. D'abord la femme, qui était curieuse, voulut ouvrir ce plat; mais un officier du roi, qui était présent, leur dit que le roi leur défendait d'y toucher, et qu'il ne voulait pas qu'ils vissent ce qui était dedans. Quand les domestiques furent sortis, le mari s'aperçut que sa femme ne mangeait pas et qu'elle était triste : il lui demanda ce qu'elle avait; elle lui répondit qu'elle ne se souciait pas de manger de toutes les bonnes choses qui étaient sur la table, mais qu'elle avait envie de ce qui était dans ce plat couvert. « Vous êtes folle, lui dit son mari; ne vous a-t-on pas dit que le roi nous le défendait? — Le roi est un injuste, dit la femme; s'il ne voulait pas que nous vissions ce qui est dans ce plat, il ne fallait pas

le faire servir sur la table. » En même temps elle se mit à pleurer, et dit qu'elle se tuerait si son mari ne voulait pas ouvrir le plat. Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché; et, comme il l'aimait beaucoup, il lui dit qu'il ferait tout ce qu'elle voudrait pour qu'elle ne se chagrinât pas. En même temps il ouvrit le plat, et il en sortit une petite souris qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper; mais elle se cacha dans un petit trou, et aussitôt le roi entra, qui demanda où était la souris.—Sire, dit le mari, ma femme m'a tourmenté pour voir ce qui était dans le plat; je l'ai ouvert malgré moi, et la souris s'est sauvée. — Ah! ah! dit le roi, vous disiez que, si vous eussiez été à la place d'Adam, vous eussiez donné un soufflet à Ève, pour lui apprendre à être curieuse et gourmande : il fallait vous souvenir de vos promesses. Et vous, méchante femme, vous aviez toutes sortes de bonnes choses, comme Ève, et cela n'était pas assez : vous vouliez manger du plat que je vous avais défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, et ne vous en prenez plus à Adam et à sa femme du mal que vous aurez, puisque vous avez fait une sottise pareille à celle dont vous les accusez.

# MIGNONNE ET LE PRINCE DÉSIR

## CONTE

### I

Il y avait une fois un roi qui aimait passionnément une princesse; mais elle ne pouvait pas se marier, parce qu'elle était enchantée. Il fut consulter une fée, pour savoir comment il devait faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit : « Vous savez que la princesse a un gros chat qu'elle aime beaucoup : elle doit épouser celui qui sera assez adroit pour marcher sur la queue de son chat. » Le prince dit en lui-même : Cela ne sera pas fort difficile. Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat plutôt que de manquer à marcher dessus. Il courut au palais de la princesse; Minon vint au-devant de lui, faisant le gros dos, comme il avait coutume : le roi leva le pied, mais, lorsqu'il croyait

l'avoir mis sur sa queue, Minon se retourna si vite qu'il ne prit rien sous son pied. Il fut pendant huit jours à chercher à marcher sur cette fatale queue ; mais il semblait qu'elle fût pleine de vif-argent, car elle remuait toujours. Enfin, le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il était endormi, et lui appuya le pied sur la queue de toute sa force. Minon se réveilla en miaulant horriblement, puis tout à coup il prit la figure d'un grand homme, et, regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit : « Tu épouseras la princesse, puisque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchait, mais je m'en vengerai ; tu auras un fils qui sera toujours malheureux jusqu'au moment où il connaîtra qu'il aura le nez trop long ; et, si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur-le-champ. » Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme, qui était un enchanteur, il ne put s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle ou manchot, il pourra toujours le voir ou le sentir. L'enchanteur ayant disparu, le roi fut trouver la princesse, qui consentit à l'épouser ; mais il ne vécut pas longtemps avec elle, et mourut au bout de huit mois. Un mois après, la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma Désir : il avait de grands yeux bleus, les plus beaux

du monde, une jolie petite bouche; mais son nez était si grand qu'il lui couvrait la moitié du visage. La reine fut inconsolable quand elle vit ce grand nez; mais les dames qui étaient à côté d'elle lui dirent que ce nez n'était pas aussi grand qu'il le lui paraissait; que c'était un nez à la romaine, et qu'on voyait par les histoires que tous les héros avaient eu un grand nez. La reine, qui aimait son fils à la folie, fut charmée de ce discours; et à force de regarder Désir, son nez ne lui parut plus si grand. Le prince fut élevé avec soin; et, sitôt qu'il sut parler, on faisait devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avaient le nez court. On ne souffrait auprès de lui que ceux dont le nez ressemblait un peu au sien; et les courtisans, pour faire leur cour à la reine et à son fils, tiraient plusieurs fois par jour le nez de leurs petits enfants pour le faire allonger; mais ils avaient beau faire, ils paraissaient camards auprès du prince Désir. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire; et, quand on lui parlait de quelque grand prince ou de quelque belle princesse, on disait toujours qu'ils avaient le nez long. Toute sa chambre était pleine de tableaux où il y avait de grands nez; et Désir s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez comme une perfection qu'il n'eût pas voulu, pour une couronne, faire ôter une ligne du sien. Lorsqu'il

eut vingt ans, et qu'on pensa à le marier, on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de Mignonne : c'était la fille d'un grand roi, et elle devait avoir plusieurs royaumes; mais Désir n'y pensait seulement pas, tant il était occupé de sa beauté. Cette princesse, qu'il trouvait charmante, avait pourtant un petit nez retroussé, qui faisait le plus joli effet du monde sur son visage, mais qui jeta les courtisans dans le plus grand embarras. Ils avaient pris l'habitude de se moquer des petits nez, et il leur échappait quelquefois de rire de celui de la princesse : mais Désir n'entendait pas raillerie sur cet article, et il chassa de sa cour deux courtisans qui avaient osé parler mal du nez de Mignonne. Les autres, devenus sages par cet exemple, se corrigèrent, et il y en eut un qui dit au prince qu'à la vérité un homme ne pouvait pas être aimable sans avoir un grand nez, mais que la beauté des femmes était différente, et qu'un savant, qui parlait grec, lui avait dit qu'il avait lu dans un vieux manuscrit grec que la belle Cléopâtre avait le bout du nez retroussé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle, et il fit partir des ambassadeurs pour aller demander Mignonne en mariage : on la lui accorda, et il fut au-devant d'elle plus de trois lieues, tant il avait envie de la voir ; mais, lorsqu'il

s'avancait pour lui baiser la main, on vit descendre l'enchanteur, qui enleva la princesse à ses yeux et le rendit inconsolable.

## II

ÉSIR résolut de ne point rentrer dans son royaume qu'il n'eût retrouvé Mignonne : il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le suivre; et, étant monté sur un bon cheval, il lui mit la bride sur le cou et lui laissa prendre le chemin qu'il voulut : le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître et l'animal mouraient de faim; enfin, sur le soir, il vit une caverne où il y avait de la lumière; il y entra, et vit une petite vieille qui paraissait avoir plus de cent ans : elle mit ses lunettes pour regarder le prince; mais elle fut longtemps sans pouvoir les faire tenir, parce que son nez était trop court. Le prince et la fée (car c'en était une) firent chacun un éclat de rire en se regardant, et s'écrièrent tous deux en même temps : « Ah ! quel drôle de nez ! — Pas si drôle que le vôtre, dit Désir à la fée : mais, Madame, laissons nos nez pour ce qu'ils sont, et soyez assez bonne pour me donner quelque chose à

manger, car je meurs de faim, aussi bien que mon pauvre cheval. — De tout mon cœur, lui dit la fée. Quoique votre nez soit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis; j'aimais le roi votre père comme mon frère : il avait le nez fort bien fait, ce prince. — Et que manque-t-il au mien? dit Désir. —Oh! il n'y manque rien, reprit la fée; au contraire, il n'y a que trop d'étoffe : mais n'importe, on peut être fort honnête,homme et avoir le nez trop long. Je vous disais donc que j'étais l'amie de votre père; il me venait voir souvent dans ce temps-là; et, à propos de ce temps-là, savez-vous bien que j'étais fort jolie alors? il me le disait. Il faut que je vous conte une conversation que nous eûmes ensemble la dernière fois qu'il me vit. — Eh! Madame, dit Désir, je vous écouterai avec bien du plaisir quand j'aurai soupé; pensez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. —Le pauvre garcon! dit la fée, il a raison, je n'y pensais pas; je vais donc vous donner à souper, et pendant que vous mangerez je vous dirai mon histoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs discours. Une langue trop longue est encore plus insupportable qu'un grand nez; et je me souviens, quand j'étais jeune, qu'on m'admirait parce que je n'étais pas une grande parleuse : on le disait à la reine-mère, car, telle que vous me

voyez, je suis la fille d'un grand roi; mon père... — Votre père mangeait quand il avait faim, lui dit le prince en l'interrompant. — Oui, sans doute, lui dit la fée, et vous souperez aussi tout à l'heure : je voulais vous dire seulement que mon père... — Et moi je ne veux rien écouter que je n'aie à manger, » dit le prince, qui commençait à se mettre en colère. Il se radoucit pourtant, car il avait besoin de la fée, et lui dit : « Je sais que le plaisir que j'aurais en vous écoutant pourrait me faire oublier ma faim; mais mon cheval, qui ne vous entendra pas, a besoin de prendre quelque nourriture. » La fée se rengorgea à ce compliment : « Vous n'attendrez pas davantage, lui dit-elle en appelant ses domestiques; vous êtes bien poli, et, malgré la grandeur énorme de votre nez, vous êtes fort aimable. » Peste soit de la vieille, avec mon nez, dit le prince en lui-même; on dirait que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au sien; si je n'avais pas besoin de manger, je laisserais là cette babillarde qui croit être petite parleuse. Il faut être bien sot pour ne pas connaître ses défauts : voilà ce que c'est que d'être née princesse; les flatteurs l'ont gâtée et lui ont persuadé qu'elle parlait peu. Pendant que le prince pensait cela, les servantes mettaient la table, et le prince admirait la fée, qui leur faisait mille questions, seulement pour avoir

LE PRINCE DÉSIR.

Il y en eut un qui dit au prince : Qu'à la vérité un homme ne pouvait être aimable sans avoir un grand nez.

le plaisir de parler : il admirait surtout une femme de chambre qui, à propos de tout ce qu'elle voyait, louait sa maîtresse sur sa discrétion. Parbleu! pensait-il en mangeant, je suis charmé d'être venu ici; cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flatteurs : ces gens-là nous louent effrontément, nous cachent nos défauts, et les changent en perfections ; pour moi, je ne serai jamais leur dupe, je connais mes défauts, Dieu merci! Le pauvre Désir le croyait bonnement, et ne sentait pas que ceux qui avaient loué son nez se moquaient de lui comme la femme de chambre de la fée se moquait d'elle, car le prince vit qu'elle se retournait de temps en temps pour rire : pour lui, il ne disait mot, et mangeait de toutes ses forces. « Mon prince, lui dit la fée, quand il commençait à être rassasié, tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait une ombre qui m'empêche de voir ce qui est sur mon assiette. Ah ça! parlons de votre père; j'allais à sa cour dans le temps qu'il n'était qu'un petit garcon; mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette solitude. Dites-moi un peu comment l'on vit à la cour à présent; les dames aiment-elles toujours à courir? De mon temps on les voyait le même jour à l'assemblée, au spectacle, aux promenades, au bal..... Que votre nez est long! je

ne puis m'accoutumer à le voir.— En vérité, Madame, lui répondit Désir, cessez de parler de mon nez ; il est comme il est, que vous importe? j'en suis content ; je ne voudrais pas qu'il fût plus court : chacun l'a comme il peut.— Oh ! je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre Désir, dit la fée, ce n'est pourtant pas mon intention ; au contraire, je suis de vos amies, et je veux vous rendre service : mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez ; je ferai pourtant en sorte de ne vous en plus parler; je m'efforcerai même de penser que vous êtes camard, quoique à dire la vérité, il y ait assez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raisonnables. » Désir, qui avait soupé, s'impatienta tellement des discours sans fin que la fée faisait sur son nez, qu'il se jeta sur son cheval et sortit. Il continua son voyage, et partout où il passait il croyait que tout le monde était fou, parce que tout le monde parlait de son nez ; mais, malgré cela, on l'avait si bien accoutumé à s'entendre dire que son nez était beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fût trop long. La vieille fée, qui voulait lui rendre service, s'avisa, malgré lui, d'enfermer Mignonne dans un palais de cristal, et mit ce palais sur le chemin du prince. Désir, transporté de joie, s'efforca de le casser, mais il n'en put venir à bout ; désespéré, il voulut s'ap-

procher pour parler du moins à la princesse, qui, de son côté, approchait aussi sa main de la glace. Il voulut baiser cette main; mais de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvait y porter la bouche, parce que son nez l'empêchait : il s'aperçut pour la première fois de son extraordinaire longueur, et le prenant avec la main pour le ranger de côté : « Il faut avouer, dit-il, que mon nez est trop long. » Dans le moment, le palais de cristal tomba par morceaux, et la vieille, qui tenait Mignonne par la main, dit au prince : « Avouez que vous m'avez beaucoup d'obligations; j'avais beau vous parler de votre nez, vous n'en auriez jamais reconnu le défaut s'il ne fût devenu un obstacle à ce que vous souhaitiez. C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre âme et de notre corps : la raison a beau chercher à nous les dévoiler, nous n'en convenons qu'au moment où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. » Désir, dont le nez était devenu un nez ordinaire; profita de cette leçon; il épousa Mignonne, et vécut heureux avec elle un fort grand nombre d'années.

# LE ROI BON ET LE PRINCE CHÉRI

## CONTE

### I

Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme que ses sujets l'appelaient le *Roi Bon*. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc que les chiens allaient tuer se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit : « Puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. » Il porta ce petit lapin dans son palais, et lui fit donner une jolie petite maison et de bonnes herbes à manger. La nuit, quand il fut seul dans sa chambre, il vit paraître une belle dame : elle n'avait point d'habits d'or et d'argent, mais sa robe était blanche comme la neige, et, au lieu de coiffure, elle avait une couronne de roses blanches sur sa tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame, car sa

porte était fermée, il ne savait pas comment elle était entrée. Elle lui dit : « Je suis la fée Candide ; je passais dans le bois pendant que vous chassiez, et j'ai voulu savoir si vous étiez bon comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, et je me suis sauvée dans vos bras, car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes ; et, si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder. »

« Madame, dit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite. Je n'ai qu'un fils, que j'aime beaucoup, et pour cela on l'a nommé Prince Chéri. Si vous avez quelque bonté pour moi, devenez la bonne amie de mon fils. — De bon cœur, lui dit la fée, je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. — Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi ; mais je vous serai bien obligé si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il

était méchant? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. — Vous avez bien raison, lui dit Candide, mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui : il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même. »

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut peu de temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père, car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or et son argent pour le sauver, si ces choses étaient capables de changer l'ordre du destin. Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut. « J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies; et pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. » En même temps elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or, et lui dit : « Gardez bien cette bague; elle est plus précieuse que les diamants : toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt; mais si, malgré sa piqûre, vous continuez cette mauvaise action, vous perdrez mon amitié, et je deviendrai votre ennemie. » En finissant ces paroles, Candide dis-

parut, et laissa Chéri fort étonné. Il fut quelque temps si sage que la bague ne le piquait point du tout; et cela le rendait si content qu'on ajouta au nom de Chéri qu'il portait celui d'*Heureux*. Quelque temps après, il fut à la chasse et il ne prit rien, ce qui le mit de mauvaise humeur : il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le doigt; mais comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup d'attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite chienne Bibi vint à lui en sautant pour le caresser; il lui dit : « Retire-toi; je ne suis plus d'humeur à recevoir tes caresses. » La pauvre petite chienne, qui ne l'entendait pas, le tirait par son habit pour l'obliger à la regarder au moins. Cela impatienta Chéri, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua comme si c'eût été une épingle : il fut bien étonné, et s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même : Je crois que la fée se moque de moi. Quel grand mal ai-je fait pour donner un coup de pied à un animal qui m'importune? A quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien?

« Je ne me moque pas de vous, dit une voix qui répondait à la pensée de Chéri; vous avez fait trois fautes au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur parce que vous n'aimez pas à être contredit, et que vous

LE ROI BON.

Il porta ce petit lapin dans son palais, et lui fit donner une jolie petite maison et de bonnes herbes à manger.

(*Le Roi Bon et le Prince Chéri.*)

croyez que les bêtes et les hommes sont faits pour obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal, et, puis vous avez été cruel à un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Je sais que vous êtes beaucoup au-dessus d'un chien; mais, si c'était une chose raisonnable et permise que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais à ce moment vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. » Chéri avoua sa faute, et promit de se corriger; mais il ne tint pas sa parole. Il avait été élevé par une sotte nourrice qui l'avait gâté quand il était petit. S'il voulait avoir une chose, il n'avait qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied, cette femme lui donnait tout ce qu'il demandait, et cela l'avait rendu opiniâtre. Elle lui disait aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il serait roi un jour, et que les rois étaient fort heureux, parce que tous les hommes devaient leur obéir, les respecter, et qu'on ne pouvait pas les empêcher de faire ce qu'ils voulaient. Quand Chéri avait été grand garçon et raisonnable, il avait bien connu qu'il n'y avait rien de si vilain que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avait fait quelques efforts pour se corriger; mais il avait pris la mauvaise habitude de tous ces défauts, et une mauvaise

habitude est bien difficile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant. Il pleurait de dépit quand il avait fait une faute, et il disait : « Je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère et mon orgueil. Si on m'avait corrigé quand j'étais jeune, je n'aurais pas tant de peine aujourd'hui. » Sa bague le piquait bien souvent; quelquefois il s'arrêtait tout court, d'autres fois il continuait; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle ne le piquait qu'un peu pour une légère faute, mais, quand il était méchant, le sang sortait de son doigt. A la fin cela l'impatienta; et, voulant être mauvais tout à son aise, il jeta sa bague. Il se crut le plus heureux des hommes quand il se fut débarrassé de ses piqûres. Il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venaient dans l'esprit, en sorte qu'il devint très-méchant, et que personne ne pouvait plus le souffrir.

Un jour que Chéri était à la promenade, il vit une fille qui était si belle, qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommait Zélie, et elle était aussi sage que belle. Chéri crut que Zélie se croirait fort heureuse de devenir une grande reine; mais cette fille lui dit avec beaucoup de liberté : « Sire, je ne suis qu'une bergère; je n'ai point de fortune, mais, malgré cela, je ne vous épouserai jamais. — Est-ce que je vous déplais? lui demanda Chéri un peu ému. — Non, mon prince, lui répondit Zélie. Je

vous trouve tel que vous êtes, c'est-à-dire fort beau; mais que me serviraient votre beauté, vos richesses, les beaux habits, les carrosses magnifiques que vous me donneriez, si les mauvaises actions que je vous verrais faire chaque jour me forçaient à vous mépriser et à vous haïr? » Chéri se mit fort en colère contre Zélie, et commanda à ses officiers de la conduire de force dans son palais. Il fut occupé toute la journée du mépris que cette fille lui avait montré; mais, comme il l'aimait, il ne pouvait se résoudre à la maltraiter. Parmi les favoris de Chéri, il y avait son frère de lait auquel il avait donné toute sa confiance: cet homme, qui avait les inclinations aussi basses que sa naissance, flattait les passions de son maître, et lui donnait de fort mauvais conseils. Comme il vit Chéri fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin. Le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvait souffrir le mépris de Zélie, et qu'il était résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il fallait être vertueux pour lui plaire, ce méchant homme lui dit: « Vous êtes bien bon de vouloir vous gêner pour une petite fille! Si j'étais à votre place, ajouta-t-il, je la forcerais bien à m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi, et qu'il serait honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère, qui serait trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites-la jeûner au pain et à l'eau; met-

tez-la dans une prison ; et si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites-la mourir dans les tourments, pour apprendre aux autres à céder à vos volontés : vous serez déshonoré si l'on sait qu'une simple fille vous résiste, et tous vos sujets oublieront qu'ils ne sont au monde que pour vous servir. — Mais, dit Chéri, ne serai-je pas déshonoré si je fais mourir une innocente? car enfin, Zélie n'est coupable d'aucun crime. — On n'est point innocent quand on refuse d'exécuter vos volontés, reprit le confident : mais je suppose que vous commettiez une injustice, il vaut bien mieux qu'on vous en accuse, que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect et de vous contredire. » Le courtisan prenait Chéri par son faible ; et la crainte de voir diminuer son autorité fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avait donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir même dans la chambre de la bergère, et de la maltraiter si elle continuait à refuser de l'épouser. Le frère de lait de Chéri, qui craignait encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs aussi méchants que lui pour faire la débauche avec le roi : ils soupèrent ensemble, et ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper, ils excitèrent sa colère contre Zélie,

et lui firent tant de honte de la faiblesse qu'il avait eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il allait la faire obéir, ou qu'il la ferait vendre le lendemain comme une esclave.

Chéri étant entré dans la chambre où était cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver, car il avait la clef dans sa poche. Il était dans une colère épouvantable, et jurait de se venger sur tous ceux qu'il soupçonnerait d'avoir aidé Zélie à s'échapper. Ses confidents, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère pour perdre un seigneur qui avait été gouverneur de Chéri. Cet honnête homme avait pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts, car il l'aimait comme si c'eût été son fils. D'abord Chéri le remerciait; ensuite il s'impatienta d'être contredit, et puis il pensa que c'était par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvait des défauts, pendant que tout le monde lui donnait des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la cour; mais, malgré cet ordre, il disait de temps en temps que c'était un honnête homme; qu'il ne l'aimait plus, mais qu'il l'estimait malgré lui-même. Les confidents craignaient toujours qu'il ne prît fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, et ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour l'éloigner. Ils firent entendre au roi que Suliman (c'était le nom de ce digne

homme) s'était vanté de rendre la liberté à Zélie ; trois hommes, corrompus par des présents, dirent qu'ils avaient entendu tenir ce discours à Suliman, et le prince, transporté de colère, commanda à son frère de lait d'envoyer des soldats pour lui amener son gouverneur enchaîné comme un criminel. Après avoir donné ces ordres, Chéri se retira dans sa chambre ; mais à peine y fut-il entré que la terre trembla, il fit un grand coup de tonnerre, et Candide parut à ses yeux. « J'avais promis à votre père, lui dit-elle d'un ton sévère, de vous donner des conseils, et de vous punir si vous refusiez de les suivre ; vous les avez méprisés, ces conseils, vous n'avez conservé que la figure d'homme, et vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du ciel et de la terre. Il est temps que j'achève de satisfaire à ma promesse en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion par la colère ; au loup, par la gourmandise ; au serpent, en déchirant celui qui avait été votre second père ; au taureau, par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure le caractère de tous ces animaux. »

## II

peine la fée avait-elle achevé ces paroles que Chéri se vit avec horreur tel qu'elle l'avait souhaité. Il avait la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup, et la queue d'une vipère. En même temps il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine, où il vit son horrible figure, et il entendit une voix qui lui dit : « Regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton âme est devenue mille fois plus affreuse que ton corps. » Chéri reconnut la voix de Candide, et, dans sa fureur, il se retourna pour s'élancer sur elle et la dévorer s'il lui eût été possible ; mais il ne vit personne, et la même voix lui dit : « Je me moque de ta faiblesse et de ta rage. Je vais confondre ton orgueil, en te mettant sous la puissance de tes propres sujets. »

Chéri crut qu'en s'éloignant de cette fontaine il trouverait du remède à ses maux, puisqu'il n'aurait point devant ses yeux sa laideur et sa difformité : il s'avançait

donc dans le bois ; mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou qu'on avait fait pour prendre les ours ; en même temps des chasseurs qui étaient cachés sur des arbres descendirent, et, l'ayant enchaîné, le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnaître qu'il s'était attiré ce châtiment par sa faute, il maudissait la fée ; il mordait ses chaînes, et s'abandonnait à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville où on le conduisait, il vit de grandes réjouissances ; et les chasseurs ayant demandé ce qui était arrivé de nouveau, on leur dit que le prince Chéri, qui ne se plaisait qu'à tourmenter son peuple, avait été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre, car on le croyait ainsi. « Les dieux, ajouta-t-on, n'ont pu supporter l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes, croyaient en profiter et partager son empire entre eux ; mais le peuple, qui savait que c'étaient leurs mauvais conseils qui avaient gâté le roi, les a mis en pièces, et a été offrir la couronne à Suliman, que le méchant Chéri voulait faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné, et nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume : car il est vertueux et va ramener parmi nous la paix et l'abondance. » Chéri soupirait de rage en écoutant ce discours ;

LE PRINCE CHÉRI.

Chéri régna longtemps avec Zélie; et on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs, que la bague, qu'il avait reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

mais ce fut bien pis lorsqu'il arriva dans la grande place, qui était devant son palais. Il vit Suliman sur un trône superbe et tout le peuple qui lui souhaitait une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avait faits son prédécesseur.

Suliman fit signe de la main pour demander que l'on fît silence, et il dit au peuple : « J'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'est pour la conserver au prince Chéri : il n'est point mort, comme vous le croyez, une fée me l'a révélé, et peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux comme il était dans ses premières années. Hélas! continua-t-il en versant des larmes, les flatteurs l'avaient séduit. Je connaissais son cœur, il était fait pour la vertu, et sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchaient, il eût été votre père à tous. Détestez ses vices, mais plaignez-le, et prions tous ensemble les dieux qu'ils nous le rendent; pour moi, je m'estimerais trop heureux d'arroser ce trône de mon sang si je pouvais l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement. »

Les paroles de Suliman allèrent jusqu'au cœur de Chéri.

Il connut alors combien l'attachement et la fidélité de cet homme avaient été sincères, et il se reprocha ses

crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement qu'il sentit calmer la rage dont il était animé : il réfléchit sur tous les crimes de sa vie, et trouva qu'il n'était pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avait mérité. Il cessa donc de se débattre dans sa cage de fer, où il était enchaîné, et devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande ménagerie où l'on gardait tous les monstres et les bêtes féroces, et on l'attacha avec les autres.

Chéri alors prit la résolution de commencer à réparer ses fautes en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardait. Cet homme était un brutal ; et quoique le monstre fût fort doux, quand il était de mauvaise humeur, il le battait sans rime ni raison. Un jour que cet homme s'était endormi, un tigre qui avait rompu sa chaîne se jeta sur lui pour le dévorer. D'abord Chéri sentit un mouvement de joie de voir qu'il allait être délivré de son persécuteur ; mais aussitôt il condamna ce mouvement et souhaita d'être libre. « Je rendrais, dit-il, le bien pour le mal en sauvant la vie de ce malheureux. » A peine eut-il formé ce souhait qu'il vit sa cage de fer ouverte : il s'élança aux côtés de cet homme, qui s'était réveillé, et qui se défendait contre le tigre. Le gardien se crut perdu lorsqu'il vit le monstre ; mais sa crainte fut bientôt changée en joie. Ce monstre bienfaisant se

jeta sur le tigre, l'étrangla, et se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venait de sauver. Cet homme, pénétré de reconnaissance, voulut se baisser pour caresser le monstre qui lui avait rendu un si grand service, mais il entendit une voix qui disait : « *Une bonne action ne demeure jamais sans récompense,* » et en même temps il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds. Chéri, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien, qui le mit entre ses bras, et le porta au roi, auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien, et Chéri se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition s'il eût pu oublier qu'il était homme et roi. La reine l'accablait de caresses ; mais, dans la peur qu'elle avait qu'il ne devînt plus grand qu'il n'était, elle consulta ses médecins, qui lui dirent qu'il ne fallait le nourrir que de pain, et ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre Chéri mourait de faim la moitié de la journée, mais il fallait prendre patience.

Un jour qu'on venait de lui donner son petit pain pour déjeuner, il lui prit fantaisie d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans sa gueule, et marcha vers un canal qu'il connaissait et qui était un peu éloigné, mais il ne trouva plus ce canal, et vit à la place une grande maison dont les dehors brillaient d'or et de pierreries. Il y voyait entrer une quantité

d'hommes et de femmes magnifiquement habillés : on chantait, on dansait dans cette maison, on y faisait bonne chère ; mais tous ceux qui en sortaient étaient pâles, maigres, couverts de plaies et presque tout nus, car leurs habits étaient déchirés par lambeaux. Quelques-uns tombaient morts en sortant, sans avoir la force de se traîner plus loin ; d'autres s'éloignaient avec beaucoup de peine ; d'autres restaient couchés contre terre mourant de faim : ils demandaient un morceau de pain à ceux qui entraient dans cette maison, mais ceux-ci ne les regardaient seulement pas. Chéri s'approcha d'une jeune fille qui tâchait d'arracher des herbes pour les manger. Touché de compassion, le prince dit en lui-même : J'ai bon appétit, mais je ne mourrais pas de faim jusqu'au temps de mon dîner si je sacrifiais mon déjeuner à cette pauvre créature et peut-être lui sauverais-je la vie. Il résolut de suivre ce bon mouvement, et mit son pain dans la main de cette fille, qui le porta à sa bouche avec avidité. Elle parut bientôt entièrement remise, et Chéri, ravi de joie de l'avoir secourue si à propos, pensait à retourner au palais, lorsqu'il entendit de grands cris : c'était Zélie entre les mains de quatre hommes, qui l'entraînaient vers cette belle maison, où ils la forcèrent d'entrer. Chéri regretta alors sa figure de monstre, qui lui aurait

donné les moyens de secourir Zélie ; mais, faible chien, il ne put qu'aboyer contre ses ravisseurs, et s'efforça de les suivre. On le chassa à coups de pied, et il résolut de ne point quitter ce lieu pour savoir ce que deviendrait Zélie. Il se reprocha les malheurs de cette belle fille. Hélas ! disait-il en lui-même, je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent; n'ai-je pas commis le même crime ? et, si la justice des dieux n'avait prévenu mon attentat, ne l'aurais-je pas traitée avec autant d'indignité ?

Les réflexions de Chéri furent interrompues par un bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvrait une fenêtre; et sa joie fut extrême lorsqu'il aperçut Zélie qui jetait par cette fenêtre un plat plein de viandes si bien apprêtées qu'elles donnaient appétit à voir. On referma la fenêtre aussitôt, et Chéri, qui n'avait mangé de toute la journée, crut qu'il devait profiter de l'occasion. Il allait donc manger des viandes, lorsque la jeune fille à laquelle il avait donné son pain jeta un cri ; et l'ayant pris dans ses bras : « Pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point à ces viandes, cette maison est le palais de la volupté; tout ce qui en sort est empoisonné. » En même temps Chéri entendit une voix qui disait : « Tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense ; » et aussitôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc.

Il se souvint que cette couleur était celle de Candide, et commença à espérer qu'elle pourrait enfin lui rendre ses bonnes grâces. Il voulut d'abord s'approcher de Zélie, et s'étant élevé en l'air, il vola tout autour de la maison, et vit avec joie qu'il y avait une fenêtre ouverte: mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point Zélie; et désespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours; et, étant entré dans un désert, il vit une caverne, de laquelle il s'approcha. Quelle fut sa joie! Zélie y était assise à côté d'un vénérable ermite, et prenait avec lui un frugal repas. Chéri, transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, et exprimait par ses caresses le plaisir qu'il avait de la voir. Zélie, charmée de la douceur de ce petit animal, le flattait doucement avec la main, et, quoiqu'elle crût qu'il ne pouvait l'entendre, elle lui dit qu'elle accepterait le don qu'il lui faisait de lui-même, et qu'elle l'aimerait toujours. « Qu'avez-vous fait, Zélie, lui dit l'ermite? Vous venez d'engager votre foi! — Oui, charmante bergère, lui dit Chéri, qui reprit à ce moment sa forme naturelle; la fin de ma métamorphose était attaché au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confirmez mon bonheur, ou je vais conjurer la fée Candide, ma protectrice, de me rendre la figure sous laquelle j'ai eu le bonheur de

vous plaire. — Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit Candide, qui, quittant la forme de l'ermite, sous laquelle elle s'était cachée, parut à leurs yeux telle qu'elle était en effet. Zélie vous aima aussitôt qu'elle vous vit ; mais vos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui avez inspiré. Le changement de votre cœur lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu. »

Chéri et Zélie s'étaient jetés aux pieds de Candide ; le prince ne pouvait se lasser de la remercier de ses bontés, et Zélie, enchantée d'apprendre que le prince détestait ses égarements, lui confirmait l'aveu de sa tendresse. « Levez-vous, mes enfants, leur dit la fée ; je vais vous transporter dans votre palais, pour rendre à Chéri une couronne de laquelle ses vices l'avaient rendu indigne. » A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de Suliman, qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône, et resta le plus fidèle de ses sujets. Chéri régna longtemps avec Zélie ; et on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs que la bague, qu'il avait reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

TAYLOR INST.
OXFORD

## LES FANTOMES

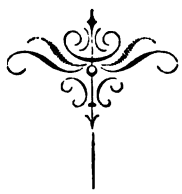
Mes enfants, avec un peu de réflexion, vous n'ajouterez aucune croyance à ces sottes histoires de fantômes. Croyez-vous de bonne foi que Dieu, qui est la sagesse et la bonté même, veuille faire des miracles seulement pour tourmenter les hommes? Croyez-vous qu'il permette à une âme de revenir sur la terre pour faire des malices, tirer la couverture d'une personne qui dort, l'empêcher de dormir, et mille autres fadaises qui ne sont dignes que de risée? Je vais vous prouver, par ce qui m'est arrivé à moi-même, le parti qu'il faut prendre dans ces sortes d'occasions. Je crois que le sort avait rassemblé exprès pour moi les plus sottes de toutes les servantes. A six ans je savais plus de cinq cents histoires de revenants, que je croyais comme l'Évangile, et cela m'avait rendue si peureuse que je craignais mon ombre; mais, quand je commençai à avoir de la raison, je résolus de me guérir de cette

maladie. Je m'accoutumai donc le soir à aller seule, d'abord avec de la lumière, et puis après cela sans lumière. Je me disais à moi-même : Je ne suis pas seule ; Dieu est dans cette chambre où je vais entrer, il saura bien me défendre. Après cela, j'entrais hardiment, je m'asseyais, et je ne quittais pas la place que je ne fusse tout à fait tranquillisée, et après je me moquais de moi-même. Si je voyais quelque chose dans l'obscurité, je m'avançais pour le toucher, et je trouvais que c'était un linge ou une chaise, qui de loin me paraissaient sous une forme terrible, car la peur grossit les objets. Petit à petit je me guéris de cette faiblesse ; et une aventure qui m'arriva acheva de me rendre tout à fait raisonnable. J'eus affaire pour quelques mois dans une petite ville, et, en y arrivant, j'envoyai chercher un tapissier pour me meubler un appartement que j'étais prête à louer. Le tapissier me dit qu'il avait une petite maison toute meublée, et qu'il me la donnerait tout entière pour une demi-guinée par mois : il n'y avait que deux ans que cette maison était rebâtie, parce qu'elle avait été brûlée ; il y avait une vieille femme qui, y étant rentrée pour sauver son argent, y avait péri. Les voisins eurent grand soin de me raconter cette histoire, et me dirent que la vieille venait toutes les nuits pour compter son argent. Je fis un éclat de rire

au nez de ces gens; mais ils ajoutèrent que je serais la dupe de ma confiance, que cette maison avait été louée plusieurs fois, mais que personne ne pouvait y demeurer plus de trois jours. « J'en suis charmée, répondis-je; j'ai toujours eu envie de voir ou d'entendre quelque chose d'extraordinaire, peut-être à la fin aurai-je ce plaisir : mais les esprits craignent ceux qui ne les craignent pas; j'ai bien peur que la bonne femme ne revienne plus. » D'abord que je fus dans cette maison, je la visitai depuis la cave jusqu'au grenier; car, si je n'ai plus peur des morts, je crains encore les vivants, et je pensais que quelque ennemi du tapissier pouvait peut-être se divertir à effrayer les gens pour empêcher sa maison d'être louée. N'ayant rien trouvé, je passai la journée fort tranquillement; sur les onze heures du soir, étant auprès du feu avec mon mari, j'entendis un bruit sourd, mais sans pouvoir distinguer d'où il partait, parce qu'il changeait de place à tout moment. Le plus souvent pourtant il paraissait sortir du milieu de la chambre. Ce bruit ne m'effraya point et je dis en riant : « Si je n'avais point visité les caves, je croirais qu'on y fait de la fausse monnaie, car ce bruit ressemblait à celui d'un balancier. » Le matin, on n'entendit plus rien; mais le bruit recommença les nuits suivantes, et, au bout de deux semaines, je remarquai qu'il était bien plus

fort le vendredi, qui était justement le jour où la maison avait été brûlée. Je passai la nuit du second vendredi sans me coucher, et, sur les quatre heures du matin, je crus entendre parler ; mais tout cela semblait sortir de dessous terre. J'attendis le jour avec impatience, et je priai mon mari de rester à la même place; pour moi, je sortis et fus dans la maison voisine : c'était un cabaret, et je m'aperçus que l'écurie de ce cabaret était derrière notre salle où l'on entendait ce bruit. Vous savez, mes enfants, que les chevaux frappent du pied de temps en temps : le jour on ne les entendait point parce que le bruit qui se faisait de tous côtés l'empêchait ; mais, dans le silence de la nuit, on ne perdait pas un de leurs coups de pied : je pris un gros bâton et ayant frappé trois coups contre terre de toute ma force, je rentrai chez moi, et mon mari me dit que depuis que j'étais sortie on avait frappé trois coups. Les vendredis étaient des jours de marché : il venait beaucoup de gens de la campagne qui couchaient en ville et mettaient leurs chevaux dans cette écurie, ce qui augmentait le bruit. Je me hâtai de conter mon histoire : plusieurs personnes vinrent pour entendre ce bruit, qui, du moment qu'on en sut la cause, ne parut plus que ce qu'il était, car on distinguait fort bien que c'était un bruit de pied de cheval sur la terre. Ceux qui avaient

eu peur et qui avaient décrié cette maison furent bien honteux : je n'y demeurai qu'un mois, parce qu'il se présenta de tous côtés des gens pour la louer, et le maître était si content de mon courage que j'eus beaucoup de peine à lui faire recevoir mon argent.



# LE PRINCE CHARMANT

## CONTE

### I

Il y avait une fois un prince qui n'avait que seize ans lorsqu'il perdit son père. D'abord il fut un peu triste; et puis le plaisir d'être roi le consola bientôt. Ce prince, qui se nommait Charmant, n'avait pas un mauvais cœur, mais il avait été élevé en prince, c'est-à-dire à faire sa volonté, et cette mauvaise habitude l'aurait sans doute rendu méchant par la suite. Il commençait déjà à se fâcher quand on lui faisait voir qu'il s'était trompé. Il négligeait ses affaires pour se livrer à ses plaisirs, et surtout il aimait si passionnément la chasse qu'il y passait presque toutes les journées. On l'avait gâté, comme on fait ordinairement de tous les princes. Il avait pourtant un bon gouverneur; il l'aimait

beaucoup étant jeune, mais, lorsqu'il fut devenu roi, il pensa que le gouverneur était trop vertueux. Je n'oserai jamais suivre mes fantaisies devant lui, disait-il en lui-même : il dit qu'un prince doit donner tout son temps aux affaires de son royaume, et je n'aime que mes plaisirs. Quand même il ne me dirait rien, il serait triste, et je connaîtrais à son visage qu'il serait mécontent de moi : il faut l'éloigner, car il me gênerait. Le lendemain Charmant assembla son conseil, donna de grandes louanges à son gouverneur, et dit que, pour le récompenser du soin qu'il avait eu de lui, il lui donnait le gouvernement d'une province qui était fort éloignée de la cour. Quand son gouverneur fut parti, il se plongea dans les délices, et surtout à la chasse qu'il aimait avec fureur. Un jour que Charmant était dans une grande forêt il vit passer une biche blanche comme la neige; elle avait un collier d'or au cou, et, lorsqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement, et ensuite elle s'éloigna. « Je ne veux pas qu'on la tue, » s'écria Charmant. Il commanda donc à ses gens de rester là avec ses chiens, et il suivit la biche. Il semblait qu'elle l'attendait ; mais, lorsqu'il était près d'elle, elle s'éloignait en sautant et en gambadant. Il avait tant d'envie de la prendre qu'en la suivant il fit beaucoup de chemin sans y penser. La nuit vint, et il perdit la biche de vue. Le voilà bien

LE PRINCE CHARMANT.

**Il aimait si passionnément la chasse qu'il y passait les journées.**

embarrassé, car il ne savait où il était. Tout d'un coup il entendit des instruments, mais ils paraissaient être bien loin. Il suivit ce bruit agréable, et arriva enfin à un grand château où l'on faisait ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il voulait, et le prince lui conta son aventure. « Soyez le bienvenu, lui dit cet homme, on vous attend pour souper ; car la biche blanche appartient à ma maîtresse, et toutes les fois qu'elle la fait sortir, c'est pour lui amener compagnie. » En même temps le portier siffla, et plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux, et conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étaient point magnifiques, mais tout était propre et si bien arrangé que cela faisait plaisir à voir. Aussitôt il vit paraître la maîtresse de la maison. Charmant fut ébloui de sa beauté ; et, s'étant jeté à ses pieds, il ne pouvait parler tant il était occupé à la regarder. « Levez-vous, mon prince, lui dit-elle en lui donnant la main. Je suis charmée de l'admiration que je vous cause : vous me paraissez si aimable que je souhaite de tout mon cœur que vous soyez celui qui doit me tirer de ma solitude. Je m'appelle Vraie-Gloire, et je suis immortelle. Je vis dans ce château depuis le commencement du monde, en attendant un mari. Un grand nombre de rois sont venus me voir ; mais quoiqu'ils m'eussent juré

une fidélité éternelle, ils ont manqué à leur parole et m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. — Ah! belle princesse, dit Charmant, peut-on vous oublier quand on vous a vue une fois? Je jure de n'aimer jamais que vous; et dès ce moment je vous choisis pour ma reine. — Et moi je vous accepte pour mon roi, lui dit Vraie-Gloire; mais il ne m'est pas permis de vous épouser encore. Je vais vous faire voir un autre prince, qui est dans mon palais, et qui prétend aussi m'épouser: si j'étais la maîtresse, je vous donnerais la préférence mais cela ne dépend pas de moi; il faut que vous me quittiez pendant trois ans, et celui des deux qui me sera le plus fidèle pendant ce temps aura la préférence. »

Charmant fut fort affligé de ces paroles; mais il le fut bien davantage quand il vit le prince dont Vraie-Gloire lui avait parlé. Il était si beau, il avait tant d'esprit, qu'il craignit que Vraie-Gloire ne l'aimât plus que lui. Il se nommait *Absolu*; il possédait un grand royaume. Ils soupèrent tous les deux avec Vraie-Gloire, et furent bien tristes quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendait dans trois ans, et ils sortirent ensemble du palais. A peine avaient-ils marché deux cents pas dans la forêt qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de Vraie-Gloire: l'or, l'argent, le marbre, les diamants, éblouissaient les yeux; les jardins

en étaient superbes, et la curiosité les engagea à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse, mais elle avait changé d'habit : sa robe était toute garnie de diamants, ses cheveux en étaient ornés : tandis que la veille sa parure n'était qu'une robe blanche garnie de fleurs. « Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle, elle me plaisait autrefois, mais puisque j'ai deux princes pour prétendus, je ne la trouve plus digne de moi ; je l'ai abandonnée pour toujours, et je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence ; l'or et les pierreries ne sont faits que pour eux, et quand leurs sujets les voient si magnifiques ils les respectent davantage. » En même temps elle fit passer les deux princes dans une grande salle. « Je vais vous montrer, leur dit-elle, les portraits de plusieurs princes qui ont été mes favoris. En voilà un qu'on nommait *Alexandre*, que j'aurais épousé, mais il est mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de troupes, ravagea toute l'Asie et s'en rendit maître. Il m'aimait à la folie, et risqua plusieurs fois sa vie pour me plaire. Voyez cet autre ; on le nommait *Pyrrhus*. Le désir de devenir mon époux l'a engagé à quitter son royaume pour en acquérir d'autres ; il courut toute sa vie, et fut tué malheureusement d'une tuile qu'une femme lui jeta sur la tête. Cet autre se nommait *Jules César :* pour mé-

riter mon cœur il a fait pendant dix ans la guerre dans les Gaules; il a vaincu Pompée et soumis les Romains. Il eût été mon époux; mais ayant, contre mon conseil, pardonné à ses ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups de poignard. » La princesse leur montra encore un grand nombre de portraits, et leur ayant donné un superbe déjeuner qui fut servi dans des plats d'or, elle leur dit de continuer leur voyage. Quand ils furent sortis du palais, Absolu dit à Charmant: « Avouez que la princesse était mille fois plus aimable aujourd'hui, avec ses beaux habits, qu'elle n'était hier, et qu'elle avait aussi beaucoup plus d'esprit.— Je ne sais, répondit Charmant: elle avait du fard aujourd'hui; elle m'a paru changée à cause de ses beaux habits, mais assurément elle me plaisait davantage sous son habit de bergère. » Les deux princes se séparèrent et s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus de faire tout ce qu'ils pourraient pour plaire à leur maîtresse.

## II

UAND Charmant fut dans son palais, il se ressouvint qu'étant petit son gouverneur lui avait souvent parlé de Vraie-Gloire, et il dit en lui-même : Puisqu'il connaît ma princesse, je veux le faire revenir à ma cour, il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. Il envoya donc un courrier pour le chercher, et aussitôt que son gouverneur, qu'on nommait *Sincère*, fut arrivé, il le fit venir dans son cabinet et lui raconta ce qui lui était arrivé. Le bon Sincère, pleurant de joie, dit au roi : « Ah, mon prince ! que je suis content d'être revenu ; sans moi vous auriez perdu votre princesse. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une sœur qu'on nomme *Fausse-Gloire* ; cette méchante créature n'est pas si belle que Vraie-Gloire, mais elle se farde pour cacher ses défauts. Elle attend tous les princes qui sortent de chez Vraie-Gloire, et, comme elle ressemble à sa sœur, elle les trompe ; ils croient travailler pour Vraie-Gloire, et ils la perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les prétendus de Fausse-Gloire périssent

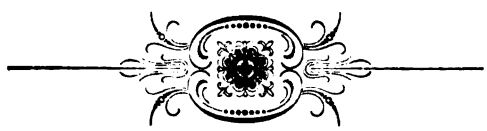
misérablement. Le prince Absolu, qui va suivre leur exemple, ne vivra que jusqu'à trente ans; mais si vous vous conduisez par mes conseils, je vous promets qu'à la fin vous serez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du monde : travaillez à le devenir. — Mon cher Sincère, répondit Charmant, tu sais que cela n'est pas possible ; quelque grand que soit mon royaume, mes sujets sont si ignorants, si grossiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre : or, pour devenir le plus grand roi du monde ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles et prendre beaucoup de villes ? — Ah, mon prince ! repartit Sincère, vous avez déja oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien qu'une seule ville et deux ou trois cents sujets et que vous ne feriez jamais la guerre, vous pourriez devenir le plus grand roi du monde ; il ne faut pour cela qu'être le plus juste et le plus vertueux. C'est là le moyen d'acquérir la princesse Vraie-Gloire. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins, qui, pour bâtir de beaux châteaux, acheter de beaux habits et beaucoup de diamants, foulent leurs sujets, sont trompés, ils ne trouveront que la princesse Fausse-Gloire, qui alors n'aura plus son fard et leur apparaîtra dans toute sa difformité. Vous dites que vos sujets sont grossiers et ignorants ; il faut les ins-

truire. Faites la guerre à l'ignorance et au crime ; combattez vos passions, et vous serez un grand roi et un conquérant au-dessus de César, de Pyrrhus, d'Alexandre et de tous les héros dont Fausse-Gloire vous a montré les portraits. » Charmant résolut de suivre les conseils de son gouverneur. Pour cela, il pria un de ses parents de commander dans son royaume pendant son absence, et partit avec son gouverneur pour voyager dans tout le monde, et s'instruire par lui-même de tout ce qu'il fallait faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvait dans un royaume un homme sage ou habile, il lui disait : « Voulez-vous venir avec moi ? je vous donnerai beaucoup d'or. » Quand il fut bien instruit et qu'il eut un grand nombre de gens habiles, il retourna dans son royaume, et chargea tous ces gens habiles d'instruire ses sujets, qui étaient très-pauvres et très-ignorants. Il fit bâtir de grandes villes et quantité de vaisseaux ; il faisait apprendre à travailler aux jeunes gens, nourrissait les pauvres malades et les vieillards, rendait lui-même la justice à ses peuples, en sorte qu'il les rendit honnêtes gens et heureux. Il passa deux ans dans ce travail, et au bout de ce temps il dit à Sincère : « Croyez-vous que je sois bientôt digne de Vraie-Gloire ? — Il vous reste encore un grand ouvrage à faire, lui dit son gouverneur ; vous avez vaincu les vices de vos sujets,

votre paresse, votre amour pour les plaisirs, mais vous êtes encore l'esclave de votre colère : c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. » Charmant eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut ; mais il était si amoureux de la princesse qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux et patient. Il y réussit : et les trois ans étant passés, il se rendit dans la forêt où il avait vu la biche blanche. Il n'avait pas mené avec lui un grand équipage : le seul Sincère l'accompagnait. Il rencontra bientôt Absolu dans un char superbe : il avait fait peindre sur ce char les batailles qu'il avait gagnées, les villes qu'il avait prises, et il faisait marcher devant lui plusieurs princes qu'il avait faits prisonniers, et qui étaient enchaînés comme des esclaves. Lorsqu'il aperçut Charmant, il se moqua de lui et de la conduite qu'il avait tenue. Dans le même moment ils virent les palais des deux sœurs, qui n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Charmant prit le chemin du premier, et Absolu en fut charmé, parce que celle qu'il prenait pour sa princesse lui avait dit qu'elle n'y retournerait jamais. Mais à peine eut-il quitté Charmant que la princesse Vraie-Gloire, mille fois plus belle, mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avait vue, vint au-devant de lui. « Venez, mon prince, lui dit-elle, vous êtes digne d'être mon époux ; mais vous n'auriez

jamais eu ce bonheur sans votre ami Sincère, qui vous a appris à me distinguer de ma sœur. » Dans le même temps, Vraie-Gloire commanda aux Vertus qui sont ses sujettes, de faire une fête pour célébrer son mariage avec Charmant ; et pendant qu'il s'occupait du bonheur qu'il allait avoir d'être l'époux de cette princesse, Absolu arriva chez Fausse-Gloire, qui le reçut parfaitement bien et lui offrit de l'épouser sur-le-champ. Il y consentit ; mais à peine fut-elle sa femme qu'il s'aperçut, en la regardant de près, qu'elle était vieille et ridée, quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc et de rouge pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parlait, un fil d'or, qui attachait ses fausses dents, se rompit, et ses dents tombèrent à terre. Le prince Absolu était si fort en colère d'avoir été trompé qu'il se jeta sur elle pour la battre ; mais comme il l'avait prise par de beaux cheveux noirs qui étaient fort longs, il fut tout étonné qu'ils lui restassent dans la main, car Fausse-Gloire portait une perruque ; et comme elle resta nu-tête, il vit qu'elle n'avait qu'une douzaine de cheveux, et encore ils étaient tout blancs. Absolu laissa cette laide et méchante créature, et courut au palais de Vraie-Gloire, qui venait d'épouser Charmant ; et la douleur qu'il eut d'avoir perdu cette princesse fut si grande qu'il en mourut. Charmant plaignit son malheur,

et vécut longtemps avec Vraie-Gloire. Il en eut plusieurs filles, mais une seule ressemblait parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre en attendant qu'elle pût trouver un époux ; et pour empêcher la méchante tante de lui enlever ses prétendus, il écrivit sa propre histoire, afin d'apprendre aux princes qui voudraient épouser sa fille que le seul moyen de posséder Vraie-Gloire était de travailler à se rendre vertueux et utiles à leurs sujets et que, pour réussir dans ce dessein, ils avaient besoin d'un ami sincère.



# LE PÊCHEUR ET LE VOYAGEUR

## FABLE.

UR le bord d'une petite rivière, il y avait une fois un homme qui n'avait pour tout bien qu'une pauvre cabane; il gagnait sa vie à pêcher du poisson; mais comme il n'y en avait guère dans cette rivière, il ne gagnait pas grand'chose et ne vivait presque que de pain et d'eau : cependant il était content dans sa pauvreté, parce qu'il ne souhaitait rien que ce qu'il avait. Un jour il lui prit fantaisie de voir la ville et il résolut d'y aller le lendemain. Comme il pensait à faire ce voyage, il rencontra un voyageur qui lui demanda « s'il y avait bien loin jusqu'à un village pour trouver une maison où il pût coucher. Il y a douze milles, lui répondit le pêcheur, et il est bien tard; si vous voulez passer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de bon cœur. » Le voyageur

accepta sa proposition, et le pêcheur, qui voulait le régaler, alluma du feu pour faire cuire quelques petits poissons. Pendant qu'il apprêtait le souper, il chantait, il riait et paraissait de fort bonne humeur. « Que vous êtes heureux ! lui dit son hôte, de pouvoir vous divertir; je donnerais tout ce que je possède au monde pour être aussi gai que vous. — Et qui vous en empêche ? dit le pêcheur ; ma joie ne me coûte rien et je n'ai jamais eu sujet d'être triste. Est-ce que vous avez quelque grand chagrin qui ne vous permet pas de vous réjouir? — Hélas ! reprit le voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes. J'étais marchand et je gagnais de grands biens, mais je n'avais pas un moment de repos; je craignais toujours qu'on ne me fît banqueroute, que mes marchandises ne se gâtassent, que les vaisseaux que j'avais sur la mer ne fissent naufrage ; aussi j'ai quitté le commerce pour essayer d'être plus tranquille et j'ai acheté une charge chez le roi. D'abord, j'ai eu le bonheur de plaire au prince ; je suis devenu son favori et je croyais que j'allais être content; mais je connus bientôt que j'étais plus l'esclave du prince que son favori ; il fallait renoncer à tout moment à mes inclinations pour suivre les siennes : il aimait la chasse et moi le repos; cependant j'étais obligé de courir avec lui les bois toute la journée, je revenais au palais bien fatigué

et avec une grande envie de me coucher; point du tout : la favorite du roi donnait un bal, un festin, on me faisait l'honneur de m'en prier, pour faire sa cour au roi; j'y allais en enrageant, mais l'amitié du prince me consolait un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'est avisé de parler d'un air d'amitié à un des seigneurs de sa cour; il lui a donné deux commissions et a dit qu'il le croyait un fort honnête homme : dès ce moment, j'ai bien vu que jétais perdu et j'ai passé plusieurs nuits sans dormir. — Mais, dit le pêcheur en interrompant son hôte, est-ce que le roi vous faisait mauvais visage et ne vous aimait plus? — Pardonnez-moi, répondit cet homme, le roi me faisait plus d'amitié qu'à l'ordinaire; mais pensez donc qu'il ne m'aimait plus tout seul, et que tout le monde disait que ce seigneur allait devenir un second favori : vous sentez bien que cela est insupportable; aussi ai-je manqué d'en mourir de chagrin. Je me retirai hier au soir dans ma chambre tout triste, et quand je fus seul, je me mis à pleurer; tout d'un coup je vis un grand homme, d'une physionomie fort agréable, qui me dit : « Azaël, « j'ai pitié de ta misère; veux-tu devenir tranquille? « renonce à l'amour des richesses et au désir des hon- « neurs. — Hélas! seigneur, ai-je dit à cet homme, je le « souhaiterais de tout mon cœur, mais comment y

« réussir? — Quitte la cour, m'a-t-il dit, et marche « pendant deux jours par le premier chemin qui s'of- « frira à ta vue : la folie d'un homme te prépare un « spectacle capable de te guérir pour jamais de l'am- « bition. Quand tu auras marché pendant deux jours, « reviens sur tes pas, et crois fermement qu'il ne tien- « dra qu'à toi de vivre gai et tranquille. » J'ai déjà marché un jour entier pour obéir à cet homme, et je marcherai encore demain ; mais j'ai bien de la peine à espérer le repos qu'il m'a promis. »

Le pêcheur, ayant écouté cette histoire, ne put s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux, qui faisait dépendre son bonheur des regards et des paroles du prince. « Je serai charmé de vous revoir et d'apprendre votre guérison, dit-il au voyageur, achevez votre voyage, et, dans deux jours, revenez dans ma cabane : je vais voyager aussi ; je n'ai jamais été à la ville, et je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tout le tracas qu'il doit y avoir. — Vous avez là une mauvaise pensée, dit le voyageur; puisque vous êtes heureux à présent, pourquoi cherchez-vous à vous rendre misérable? Votre cabane vous paraît suffisante aujourd'hui ; mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paraîtra bien petite et bien chétive. Vous êtes content de votre habit, parce qu'il vous couvre; mais il

vous fera mal au cœur quand vous aurez examiné les superbes vêtements des riches. — Monsieur, dit le pêcheur à son hôte, vous parlez comme un livre, servez-vous de ces belles raisons pour apprendre à ne vous pas fâcher quand on regarde les autres ou quand on leur parle. Le monde est plein de ces gens qui conseillent les autres, pendant qu'ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes. » Le voyageur ne répliqua rien, parce qu'il n'est pas honnête de contredire les gens dans leur maison, et le lendemain il continua son voyage, pendant que le pêcheur commençait le sien. Au bout des deux jours, le voyageur Azaël, qui n'avait rien rencontré d'extraordinaire, revint à la cabane; il trouva le pêcheur assis devant sa porte, la tête appuyée dans sa main et les yeux fixés contre terre. « A quoi pensez-vous? lui demanda Azaël. — Je pense que je suis fort malheureux, répondit le pêcheur. Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour m'avoir rendu si pauvre, pendant qu'il y a une si grande quantité d'hommes si riches et si contents? » Dans le moment, cet homme qui avait commandé à Azaël de marcher pendant deux jours, et qui était un ange, parut. « Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'Azaël? dit-il au pêcheur. La vue des magnificences de la ville a fait naître chez toi l'avarice et l'ambition; elles en ont chassé la joie et la paix : modère

tes désirs, et tu retrouveras ces précieux avantages. — Cela vous est bien aisé à dire, reprit le pêcheur; mais cela ne m'est pas possible, et je sens que je serai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation.—Ce serait pour ta perte, lui dit l'ange; crois-moi, ne souhaite que ce que tu as. —Vous avez beau parler, reprit le pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. — Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'ange; mais c'est dans sa colère, et pour le punir.— Et que vous importe? dit le pêcheur; s'il ne tenait qu'à souhaiter, je ne m'embarrasserais guère de vos menaces. — Puisque tu veux te perdre, dit l'ange, j'y consens, tu peux souhaiter trois choses, Dieu te les accordera. » Le pêcheur, transporté de joie, souhaita que sa cabane fût changée en un palais magnifique, et aussitôt son souhait fut accompli. Le pêcheur, après avoir admiré ce palais, souhaita que la petite rivière qui était devant sa porte fût changée en une grande mer, et aussitôt son souhait fut accompli. Il lui en restait un troisième à faire; il y rêva quelque temps, et ensuite il souhaita que sa petite barque fût changée en un vaisseau superbe, chargé d'or et de diamants. Aussitôt qu'il vit le vaisseau, il y courut pour admirer les richesses dont il était devenu le maître; mais à peine y fut-il entré

LE VOYAGEUR.

Quitte la cour, m'a-t-il dit, et marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue.

(*Le Pêcheur et le Voyageur.*)

qu'il s'éleva un grand orage : le pêcheur voulut revenir au rivage et descendre à terre, mais il n'y avait pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit son ambition : regrets inutiles, la mer l'engloutit avec toutes ses richesses, et l'ange dit à Azaël : « Que cet exemple te rende sage. La fin de cet homme est toujours celle de l'ambitieux : la cour où tu vis présentement est une mer fameuse par les naufrages et les tempêtes; pendant que tu le peux encore, gagne le rivage, tu le souhaiteras un jour sans pouvoir y parvenir. » Azaël, effrayé, promit d'obéir à l'ange, et lui tint parole. Il quitta la cour, et vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avait plus de vertu que de beauté et de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes richesses, il ne s'appliqua plus qu'à en jouir avec modération et à en distribuer le superflu aux pauvres : il se vit alors heureux et content, et il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice et de l'ambition, qui avaient jusqu'alors empoisonné tout le bonheur de sa vie.

# LA REINE DES FÉES ET JOLIETTE

## CONTE

### I

Il y avait un jour un seigneur et une dame qui étaient mariés depuis plusieurs années sans avoir d'enfants. Ils croyaient qu'il ne leur manquait que cela pour être heureux, car ils étaient riches et estimés de tout le monde. A la fin ils eurent une fille, et toutes les fées qui étaient dans le pays vinrent à son baptême pour lui faire des dons. L'une dit qu'elle serait belle comme un ange; l'autre, qu'elle danserait à ravir; une troisième, qu'elle ne serait jamais malade; une quatrième, qu'elle aurait beaucoup d'esprit. La mère était bien joyeuse de tous les dons qu'on faisait à sa fille : belle, spirituelle, une bonne santé, des talents, qu'est-ce qu'on pouvait donner de mieux à cette enfant, qu'on nommait Joliette?

On se mit à table pour se divertir ; mais lorsqu'on eut à moitié soupé, on vint dire au père de Joliette que la reine des fées, qui passait par là, voulait entrer. Toutes les fées se levèrent pour aller au-devant de leur reine ; mais elle avait un visage si sévère qu'elles les fit toutes trembler. « Mes sœurs, dit-elle lorsqu'elle fut assise, est-ce ainsi que vous employez le pouvoir que vous avez reçu du ciel ? Pas une de vous n'a pensé à douer Joliette d'un bon cœur, d'inclinations vertueuses. Je vais tâcher de remédier au mal que vous lui avez fait ; je la doue d'être muette jusqu'à l'âge de vingt ans. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de lui ôter absolument l'usage de la langue. » En même temps la fée disparut, et laissa le père et la mère de Joliette dans le plus grand désespoir du monde, car ils ne concevaient rien de plus triste que d'avoir une fille muette. Cependant Joliette devenait charmante : elle s'efforçait de parler quand elle eut deux ans, et l'on connaissait par ses petits gestes qu'elle entendait tout ce qu'on lui disait et qu'elle mourait d'envie de répondre. On lui donna toute sorte de maîtres, et elle apprenait avec une promptitude surprenante : elle avait tant d'esprit qu'elle se faisait entendre par gestes, et rendait compte à sa mère de tout ce qu'elle voyait ou entendait. D'abord on admirait cela ; mais le père, qui était un homme de bon sens, dit à sa

femme : « Ma chère, vous laissez prendre une mauvaise habitude à Joliette; c'est un petit espion. Qu'avons-nous besoin de savoir tout ce qui se fait dans la ville? On ne se méfie pas d'elle, parce qu'elle est une enfant, qu'on sait qu'elle ne peut pas parler, et elle vous fait savoir tout ce qu'elle entend : il faut la corriger de ce défaut; il n'y a rien de plus vilain que d'être une rapporteuse. »

La mère, qui idolâtrait Joliette, et qui était naturellement curieuse, dit à son mari « qu'il n'aimait pas cette pauvre enfant parce qu'elle avait le défaut d'être muette; qu'elle était déjà assez malheureuse d'avoir son infirmité, et qu'elle ne pouvait se résoudre à la rendre encore plus misérable en la contredisant. » Le mari, qui ne se paya pas de ces mauvaises raisons, prit Joliette en particulier, et lui dit : « Ma chère enfant, vous me chagrinez; la bonne fée qui vous a rendue muette avait sans doute prévu que vous seriez rapporteuse; mais à quoi cela sert-il que vous ne puissiez parler, puisque vous vous faites entendre par signes? Savez-vous ce qu'il arrivera? Vous vous ferez haïr de tout le monde; on vous fuira comme si vous étiez la peste, et on aura raison, car vous causerez plus de mal que cette affreuse maladie. Un rapporteur brouille tout le monde et cause des maux épouvantables : pour moi, si vous ne vous corrigez pas, je souhaiterais de tout mon cœur que vous

fussiez aussi aveugle et sourde. » Joliette n'était pas méchante; c'était par étourderie qu'elle découvrait ce qu'elle avait vu. Ainsi elle lui promit par signes qu'elle se corrigerait. Elle en avait l'intention; mais deux ou trois jours après elle entendit une dame qui se moquait d'une de ses amies : elle savait écrire alors, et elle mit sur un papier ce qu'elle avait entendu. Elle avait écrit cette conversation avec tant d'esprit que sa mère ne put s'empêcher de rire de ce qu'il y avait de plaisant et d'admirer le style de sa fille. Joliette avait de la vanité; elle fut si contente des louanges que sa mère lui donna qu'elle écrivait tout ce qui se passait devant elle. Ce que son père lui avait prédit arriva. Elle se fit haïr de tout le monde; on se cachait d'elle, on parlait bas quand elle entrait, et on craignait de se trouver dans les assemblées dont elle était priée. Malheureusement pour elle son père mourut quand elle n'avait que douze ans, et, personne ne lui faisant plus honte de son défaut, elle prit une telle habitude de rapporter qu'elle le faisait même sans y penser; elle passait toute la journée à espionner les domestiques, qui la haïssaient comme la mort. Si elle était dans un jardin, elle faisait semblant de dormir pour entendre les discours de ceux qui s'y promenaient; mais, comme plusieurs parlaient à la fois et qu'elle n'avait pas assez de mémoire pour retenir ce

que l'on disait, elle faisait dire aux uns ce que les autres avaient dit; elle écrivait le commencement d'un discours sans en entendre la fin, ou la fin sans en savoir le commencement. Il n'y avait pas de semaine qu'il n'y eût vingt tracasseries ou querelles dans la ville, et quand on venait à examiner d'où venaient ces bruits, on découvrait que cela provenait des rapports de Jollette. Elle brouilla sa mère avec toutes ses amies, et fit battre trois ou quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour où elle eut vingt ans.

## II

JOLIETTE attendait ce jour avec une grande impatience pour parler tout à son aise. Il vint enfin, et la reine des fées, se présentant devant elle, lui dit : « Joliette, avant de vous rendre l'usage de la parole, dont certainement vous abuseriez, je vais vous faire voir tous les maux que vous avez causés par vos rapports. » En même temps elle lui présenta un miroir, et elle y vit un homme suivi de trois enfants qui demandaient l'aumône avec leur père.

« Je ne connais pas cet homme, dit Joliette, qui parlait pour la première fois ; quel mal lui ai-je causé ? — Cet homme était un riche marchand, lui répondit la fée : il avait dans son magasin beaucoup de marchandises, mais il manquait d'argent comptant. Cet homme vint emprunter une somme à votre père pour payer une lettre de change ; vous écoutiez à la porte du cabinet, et vous fîtes connaître la situation de ce marchand à plusieurs personnes à qui il devait de l'argent.

LA REINE DES FÉES.

**Elle avait un visage si sévère qu'elle les fit toutes trembler.**

(*Joliette.*)

Cela lui fit perdre son crédit : tout le monde voulut être payé, et, la justice s'étant mêlée de cette affaire, le pauvre homme et ses enfants sont réduits à l'aumône depuis neuf ans.— Ah ! mon Dieu ! madame, dit Joliette, je suis au désespoir d'avoir commis ce crime : mais je suis riche; je veux réparer le mal que j'ai fait en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait perdre par mon imprudence. »

Après cela, Joliette vit une belle femme dans une chambre dont les fenêtres étaient garnies de grilles de fer; elle était couchée sur de la paille, ayant une cruche d'eau et un morceau de pain à côté d'elle : ses grands cheveux noirs tombaient sur ses épaules, et son visage était baigné de ses larmes. « Ah ! mon Dieu ! dit Joliette, je connais cette dame, son mari l'a menée en France depuis deux ans, et il a écrit qu'elle était morte. Serait-il bien possible que je fusse la cause de l'affreuse situation de cette dame? — Oui, Joliette, reprit la fée; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que vous êtes encore la cause de la mort d'un homme que le mari de cette dame a tué. Vous souvenez-vous qu'un soir, étant dans un jardin, sur un banc, vous fîtes semblant de dormir pour entendre ce que disaient ces deux personnes; vous comprîtes mal les paroles qu'ils échangèrent, et vous le fîtes savoir à toute la

ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du mari de cette dame, qui est un homme fort jaloux; il tua ce cavalier, et a mené cette dame en France : il l'a fait passer pour morte afin de pouvoir la tourmenter plus longtemps : cependant cette pauvre dame était innocente. Le gentilhomme lui parlait de l'affection qu'il avait pour une de ses cousines qu'il voulait épouser; mais, comme il parlait bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur conversation, que vous avez écrite, et cela a causé ces horribles malheurs. — Ah! s'écria Joliette, je suis une malheureuse, je ne mérite pas de voir le jour. —Attendez pour vous condamner que vous ayez connu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme couché dans ce cachot, chargé de chaînes; vous avez découvert une conversation fort innocente que tenait cet homme, et, comme vous ne l'aviez écoutée qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il était d'intelligence avec les ennemis du roi. Un jeune étourdi, fort méchant homme, une femme aussi babillarde que vous, qui n'aimait pas ce pauvre homme qui est prisonnier, ont répété et augmenté ce que vous leur aviez fait entendre de cet homme; ils l'ont fait mettre dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour assommer le rapporteur à coups de bâton et vous traiter comme la dernière des femmes, si jamais il vous rencontre. » Après cela, la fée fit voir

à Joliette quantité de domestiques sur le pavé et manquant de pain; des maris séparés de leurs femmes, des enfants déshérités par leurs pères, et tout cela à cause de ses rapports. Joliette était inconsolable, et promit de se corriger. « Vous êtes trop vieille pour vous corriger, lui dit la fée; des défauts qu'on a nourris jusqu'à vingt ans ne se corrigent pas après cela quand on le veut; je ne sais qu'un remède à ce mal : c'est d'être aveugle, sourde et muette pendant dix ans, et de passer tout ce temps à réfléchir sur les malheurs que vous avez causés. » Joliette n'eut pas le courage de consentir à un remède qui lui paraissait si terrible : elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir silencieuse; mais la fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter, car elle savait bien que si elle avait eu une vraie envie de se corriger elle en aurait pris les moyens. Le monde est plein de ces sortes de gens qui disent : « Je suis bien fâché d'être gourmand, colère, menteur; je souhaiterais de tout mon cœur de me corriger. » Ils mentent assurément, car si on leur dit : « Pour corriger votre gourmandise, il ne faut jamais manger hors de vos repas, et rester toujours sur votre appétit quand vous sortez de table; pour vous guérir de votre colère, il faut vous imposer une bonne pénitence toutes les fois que vous vous emporterez; » si, dis-je, on leur dit de

se servir de ces moyens, ils répondent : « Cela est trop difficile, » c'est-à-dire qu'ils voudraient que Dieu fît un miracle pour les corriger tout d'un coup, sans qu'il leur en coutât aucune peine. Voilà précisément comme pensait Joliette ; mais avec cette fausse bonne volonté on ne se corrige de rien. Comme elle était détestée de toutes les personnes qui la connaissaient, malgré son esprit, sa beauté et ses talents, elle résolut d'aller demeurer dans un autre pays. Elle vendit donc tout son bien, et partit avec sa sotte mère ; elles arrivèrent dans une grande ville, où l'on fut d'abord charmé de Joliette. Plusieurs seigneurs la demandèrent en mariage, et elle en choisit un qu'elle aimait passionnément. Elle vécut un an fort heureuse avec lui. Comme la ville dans laquelle elle demeurait était bien grande, on ne connut pas sitôt qu'elle était une rapporteuse, parce qu'elle voyait beaucoup de gens qui ne se connaissaient pas les uns les autres. Un jour, après souper, son mari parlait de plusieurs personnes, et il vint dire qu'un tel seigneur n'était pas un fort honnête homme, parce qu'il lui avait vu faire plusieurs mauvaises actions. Deux jours après, Joliette étant dans une grande mascarade, un homme couvert d'un domino la pria de danser, et vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle parlait bien, il s'amusa

beaucoup de sa conversation, d'autant plus qu'elle savait toutes les histoires scandaleuses de la ville, et qu'elle les racontait avec beaucoup d'esprit. La femme du seigneur dont son mari lui avait parlé vint à danser, et Joliette dit à ce masque, qui avait un domino : « Cette femme est fort aimable, c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un malhonnête homme. — Connaissez-vous le mari dont vous parlez si mal? lui demanda le masque. — Non, répondit Joliette ; mais mon mari, qui le connaît parfaitement, m'a raconté plusieurs vilaines histoires qui sont sur son compte. » Et tout de suite Joliette raconta ces histoires, qu'elle augmenta, selon la mauvaise habitude qu'elle avait prise, afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque l'écouta très-attentivement, et elle était fort aise de l'attention qu'il lui donnait, parce qu'elle pensait qu'il l'admirait. Quand elle eut fini, il se leva, et, un quart d'heure après, on vint dire à Joliette que son mari se mourait, parce qu'il s'était battu contre un homme auquel il avait ôté la réputation. Joliette courut tout en pleurs au lieu où était son mari, qui n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre. « Retirez-vous, mauvaise créature, lui dit cet homme mourant ; c'est votre langue et vos rapports qui m'ôtent la vie ! » Et peu de temps après il expira. Joliette, qui l'aimait à la folie, le voyant mort,

se jeta toute furieuse sur son épée, et se la passa au travers du corps. Sa mère, qui vit cet horrible spectacle, en fut si saisie qu'elle en tomba malade de chagrin, et mourut aussi en maudissant sa curiosité et la sotte complaisance qu'elle avait eue pour sa fille, dont elle avait causé la perte,

# LE ROI GUINGUET ET LE PRINCE TITY

## CONTE

### I

Il y avait une fois un roi nommé Guinguet, qui était fort avare. Il voulut se marier ; mais il ne se souciait pas d'avoir une belle princesse, il voulait seulement qu'elle eût beaucoup d'argent et qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une telle qu'il la souhaitait. Elle eut un fils qu'on nomma Tity, et une autre année elle accoucha d'un second fils qu'on nomma Mirtil. Tity était bien plus beau que son frère ; mais le roi et la reine ne le pouvaient souffrir, parce qu'il aimait à partager tout ce qu'on lui donnait avec les autres enfants qui venaient jouer avec lui. Pour Mirtil, il aimait mieux laisser gâter ses bonbons que d'en donner à personne : il enfermait ses jouets, de crainte de les user, et quand

il tenait quelque chose dans sa main, il la serrait si fort qu'on ne pouvait le lui arracher, même pendant qu'il dormait. Le roi et sa femme étaient fous de cet enfant, parce qu'il leur ressemblait. Les princes devinrent grands, et de peur que Tity ne dépensât son argent, on ne lui donnait pas un sou. Un jour que Tity était à la chasse, un de ses écuyers, qui courait à cheval, passa auprès d'une bonne vieille et la jeta dans la boue : la vieille criait qu'elle avait la jambe cassée, mais l'écuyer ne faisait qu'en rire. Tity, qui avait un bon cœur, gronda son écuyer, et, s'approchant de la vieille avec l'Éveillé, qui était son page favori, il aida la vieille à se relever, et, l'ayant prise chacun par un bras, ils la conduisirent dans une petite cabane où elle demeurait. Le prince alors fut au désespoir de n'avoir point d'argent pour donner à cette femme. « A quoi me sert-il d'être prince, disait-il, puisque je n'ai pas la liberté de pouvoir faire du bien? Il n'y a de plaisir à être grand seigneur que parce qu'on a le pouvoir de soulager les misérables. » L'Éveillé, qui entendit parler le prince ainsi, lui dit : « J'ai un écu pour tout bien, et il est à votre service. — Je vous récompenserai quand je serai roi, dit Tity : j'accepte votre écu pour donner à cette pauvre femme. » Tity étant retourné à la cour, la reine le gronda de ce qu'il avait aidé cette

LE PRINCE TITY.

Le roi nomma le prince généralissime de ses troupes.

pauvre femme à se relever. « Le grand malheur quand cette vieille en serait morte ! dit-elle à son fils (car les avares sont impitoyables) ; il fait beau voir un prince s'abaisser jusqu'à secourir une misérable ! — Madame, lui dit Tity, je croyais que les princes n'étaient jamais plus grands que quand ils faisaient du bien. — Allez, lui dit la reine, vous êtes un extravagant avec cette belle façon de penser. » Le lendemain Tity fut encore à la chasse, mais c'était pour voir comment cette femme se portait. Il la trouva guérie, et elle le remercia de la charité qu'il avait eue pour elle. « J'ai encore une grâce à vous demander, lui dit-elle ; j'ai des noisettes et des nèfles qui sont excellentes, je vous prie de me faire la grâce d'en manger quelques-unes. » Le prince ne voulut pas refuser cette bonne femme, de crainte qu'elle ne crût que c'était par mépris. Il goûta donc ces noisettes et ces nèfles, et il les trouva excellentes. « Puisque vous les trouvez si bonnes, lui dit la vieille, faites-moi le plaisir d'emporter le reste pour votre dessert. » Pendant que la vieille disait cela, une poule qu'elle avait se mit à chanter après avoir pondu un œuf ; la vieille pria le prince de si bonne grâce d'emporter aussi cet œuf qu'il le prit par complaisance, mais en même temps il donna quatre guinées à la vieille, car l'Éveillé lui avait donné cette somme,

qu'il avait empruntée à son père, qui était un gentilhomme de campagne. Quand le prince fut à son palais, il commanda qu'on lui donnât l'œuf, les nèfles et les noisettes de la bonne femme pour son souper ; mais, quand il eut cassé l'œuf, il fut bien étonné de trouver dedans un gros diamant : les nèfles et les noisettes étaient aussi remplies de diamants. Quelqu'un fut dire cela à la reine, qui courut à l'appartement de Tity, et qui fut si charmée de voir ces diamants qu'elle l'embrassa et l'appela son cher fils pour la première fois de sa vie. « Voulez-vous me donner ces diamants? dit-elle à son fils. — Tout ce que j'ai est à votre service, lui dit ce prince. — Allez, vous êtes un bon garçon, lui dit la reine, je vous récompenserai. » Elle emporta donc ce trésor, et elle envoya au prince quatre guinées pliées bien proprement dans un petit morceau de papier. Ceux qui virent ce présent voulurent se moquer de la reine, qui n'était pas honteuse d'envoyer quatre guinées pour des diamants qui valaient plus de cinq cent mille guinées ; mais le prince les chassa hors de sa chambre en leur disant qu'ils étaient bien hardis de manquer de respect à sa mère. Cependant la reine dit à Guinguet : « Apparemment que cette vieille que Tity a relevée est une grande fée : il faut l'aller voir demain ; mais, au lieu d'y mener Tity, nous mènerons

son frère, car je ne veux pas qu'elle s'attache trop à ce benêt, qui n'a pas eu l'esprit de garder ses diamants. » En même temps elle ordonna qu'on nettoyât les carrosses et qu'on louât des chevaux, car elle avait fait vendre ceux du roi, parce qu'ils coûtaient trop à nourrir. On fit emplir deux de ces carrosses de médecins, chirurgiens, apothicaires, et la famille royale se mit dans l'autre. Quand ils furent arrivés à la cabane de la vieille, la reine lui dit qu'elle venait lui demander excuse de l'étourderie de l'écuyer de Tity. « C'est que mon fils n'a pas l'esprit de choisir de bons domestiques, dit-elle à la bonne femme; mais je le forcerai de chasser ce brutal. » Ensuite elle dit à la vieille qu'elle avait amené avec elle les plus habiles gens de son royaume pour guérir son pied; mais la bonne femme lui dit que son pied allait fort bien et qu'elle lui était obligée de la charité qu'elle avait de visiter une pauvre femme comme elle. « Ah! vraiment, lui dit la reine, nous savons bien que vous êtes une grande fée, car vous avez donné au prince Tity une grande quantité de diamants. — Je vous assure, Madame, dit la vieille, que je n'ai donné au prince qu'un œuf, des nèfles et des noisettes, et j'en ai encore au service de Votre Majesté. — Je les accepte de bon cœur, dit la reine, » qui était charmée de l'espérance d'avoir des

diamants. Elle reçut le présent, caressa la vieille, la pria de la venir voir, et tous les courtisans, à l'exemple du roi et de la reine, donnèrent de grandes louanges à cette bonne femme. La reine lui demanda quel âge elle avait. « J'ai soixante ans, répondit-elle. — Vous n'en paraissez pas quarante, dit la reine, et vous pouvez encore penser à vous marier, car vous êtes fort aimable. » Le prince Mirtil, qui était fort mal élevé, se mit à rire au nez de la vieille à ce discours, et lui dit qu'il aurait bien du plaisir de danser à sa noce ; mais la bonne femme ne fit pas semblant de voir qu'il se moquait d'elle. Toute la cour partit, et la reine ne fut pas plutôt arrivée dans son palais qu'elle fit cuire l'œuf, cassa les noisettes et les nèfles ; mais au lieu de trouver un diamant dans l'œuf, elle n'y trouva qu'un petit poulet, et les noisettes et les nèfles étaient pleines de vers. Aussitôt la voilà dans une colère épouvantable. Cette vieille est une sorcière, dit-elle, qui a voulu se moquer de moi ; je veux la faire mourir. Elle assembla donc les juges pour faire le procès à la vieille femme ; mais l'Éveillé, qui avait entendu tout cela, courut à sa cabane pour lui dire de se sauver. « Bonjour, le page aux vieilles, lui dit-elle, car on lui avait donné ce nom depuis qu'il avait aidé à la tirer de la boue. — Ah ! ma bonne mère, lui dit l'Éveillé, hâtez-

vous de vous sauver dans la maison de mon père ; c'est un très-honnête homme, il vous cachera de bon cœur, car, si vous demeurez dans votre cabane, on enverra des soldats pour vous prendre et vous faire mourir. — Je vous ai bien de l'obligation, lui dit la vieille, mais je ne crains pas la méchanceté de la reine. » En même temps, quittant la forme d'une vieille, elle parut à l'Éveillé sous sa figure naturelle, et il fut ébloui de sa beauté. L'Éveillé voulait se jeter à ses pieds, mais elle l'en empêcha, et lui dit : « Je vous défends de dire au prince ni à personne au monde ce que vous venez de voir. Je veux récompenser votre charité ; demandez-moi un don. — Madame, lui dit l'Éveillé, j'aime beaucoup le prince mon maître, et je souhaite de tout mon cœur de lui être utile ; aussi je vous demande d'être invisible quand je le souhaiterai, afin de pouvoir connaître quels sont les courtisans qui aiment véritablement mon prince. — Je vous accorde ce don, reprit la fée, mais il faut encore que je paye les dettes de Tity. N'a-t-il pas emprunté quatre guinées à votre père ? — Il les a rendues, reprit l'Éveillé ; il sait bien qu'il est honteux aux princes de ne pas payer leurs dettes : ainsi il m'a remis les quatre guinées que la reine lui a envoyées. — Je sais bien cela, dit la fée ; mais je sais aussi que le prince a été au

désespoir de ne pouvoir rendre davantage, car il sait qu'un prince doit récompenser noblement, et c'est cette dette que je veux payer. Prenez cette bourse, qui est pleine d'or, et portez-la à votre père ; il y trouvera toujours la même somme, pourvu qu'il n'y prenne que pour faire de bonnes actions. » En même temps la fée disparut, et l'Éveillé fit porter cette bourse à son père, auquel il recommanda le secret. Cependant les juges que la reine avait assemblés pour condamner la vieille étaient bien embarrassés, et ils dirent à cette princesse : « Comment voulez-vous que nous condamnions cette bonne femme? elle n'a point trompé Votre Majesté ; elle lui a dit : Je ne suis qu'une pauvre femme, et je n'ai pas de diamants. » La reine se mit fort en colère, et leur dit : « Si vous ne condamnez pas cette malheureuse qui s'est moquée de moi, et qui m'a fait dépenser beaucoup d'argent pour louer des chevaux et payer des médecins, vous aurez sujet de vous en repentir. » Les juges pensèrent en eux-mêmes : La reine est une très-méchante femme ; si nous lui désobéissons, elle trouvera le moyen de nous faire périr : il vaut mieux que la vieille périsse que nous. Tous les juges condamnèrent donc la vieille à être brûlée toute vive comme une sorcière. Il n'y en eut qu'un seul qui dit qu'il aimerait mieux être brûlé

lui-même que de condamner une innocente. Quelques jours après la reine trouva de faux témoins qui dirent que ce juge avait mal parlé d'elle. On lui ôta sa charge, et il allait être réduit à demander l'aumône avec sa femme et ses enfants; mais l'Éveillé prit une grosse somme dans la bourse de son père, et, la donnant à ce juge, il lui conseilla de passer dans un autre pays. Cependant l'Éveillé se trouvait partout depuis qu'il pouvait se rendre invisible : il apprit beaucoup de secrets; mais, comme c'était un honnête garçon, jamais il ne rapportait rien qui pût faire mal à personne, excepté ce qui pouvait servir à son maître. Comme il allait souvent dans le cabinet du roi, il entendit que la reine disait à son mari : « Ne sommes-nous pas bien malheureux que Tity soit l'aîné? Nous amassons beaucoup de trésors qu'il dissipera aussitôt qu'il sera roi, et Mirtil, qui est bon ménager, au lieu de toucher à ces trésors, les aurait augmentés. N'y aurait-il pas moyen de le déshériter? — Il faudra voir, lui répondit le roi; et, si nous ne pouvons y réussir, il faudra enterrer ces trésors, de crainte qu'il ne les dissipe. » L'Éveillé entendait aussi tous les courtisans qui, pour plaire au roi et à la reine, leur disaient du mal de Tity et louaient Mirtil; puis, au sortir de chez le roi, ils venaient chez le prince, et lui disaient qu'ils avaient

pris son parti devant le roi et la reine : mais le prince, qui savait la vérité par le moyen de l'Éveillé, se moquait d'eux dans son cœur et les méprisait. Il y avait à la cour quatre seigneurs qui étaient fort honnêtes gens : ceux-là prenaient le parti de Tity, mais ils ne s'en vantaient pas ; au contraire, ils l'exhortaient toujours à aimer le roi et la reine et à leur être fort obéissant.

Il y avait un roi voisin qui envoya des ambassadeurs à Guinguet pour une affaire très-importante. La reine, selon sa bonne coutume, ne voulut pas que Tity parût devant les ambassadeurs ; elle lui dit d'aller dans une belle maison de campagne qui appartenait au roi, parce que, ajouta-t-elle, les ambassadeurs voudront sans doute voir cette maison, et il faudra que vous en fassiez les honneurs. Quand Tity fut parti, la reine prépara tout pour recevoir les ambassadeurs sans qu'il lui en coutât beaucoup. Elle prit une jupe de velours, et la donna aux tailleurs pour faire les deux derrières d'un habit à Guinguet et à Mirtil ; on fit les devants de ces habits de velours neuf, car la reine pensait que, le roi et le prince étant assis, on ne verrait pas le derrière de leurs habits. Pour les rendre magnifiques, elle prit les diamants qu'on avait trouvés dans les nèfles pour servir de boutons à l'habit du roi ; elle atta-

cha à son chapeau le diamant qui avait été trouvé dans l'œuf, et les petits qui étaient sortis des noisettes furent employés à faire des boutons à l'habit de Mirtil, et une pièce, un collier et des nœuds de manches à la reine. Véritablement ils éblouissaient avec tous ces diamants. Guinguet et sa femme se mirent sur leur trône, et Mirtil se mit à leurs pieds; mais à peine les ambassadeurs furent-ils entrés dans la chambre que les diamants disparurent, et il n'y eut plus que des nèfles, des noisettes et un œuf. Les ambassadeurs crurent que Guinguet s'était habillé d'une manière si ridicule pour faire affront à leur maître; ils sortirent tout en colère, et dirent que leur maître leur apprendrait qu'il n'était pas un roi de nèfles. On eut beau les rappeler, ils ne voulurent rien écouter, et s'en retournèrent dans leur pays. Guinguet et sa femme restèrent fort honteux et fort en colère. « C'est Tity qui nous a joué ce tour, dit-elle au roi quand il fut seul avec elle; il faut le déshériter, et laisser notre couronne à Mirtil. — J'y consens de bon cœur, lui dit le roi. » En même temps ils entendirent une voix qui leur dit : « Si vous êtes assez méchants pour le faire, je vous casserai tous les os les uns après les autres. » Ils eurent une grande peur d'entendre cette grosse voix, car ils ne savaient pas que l'Éveillé était dans leur cabinet et qu'il avait entendu

TAYLOR INST. OXFORD

leur conversation. Ils n'osèrent donc faire du mal à Tity; mais ils faisaient chercher la vieille de tous les côtés pour la faire mourir, et ils étaient au désespoir de ce qu'on ne pouvait la trouver. Cependant le roi Violent, qui était celui qui avait envoyé des ambassadeurs à Guinguet, crut que véritablement on avait voulu se moquer de lui, et résolut de se venger en déclarant la guerre à Guinguet. Ce dernier en fut d'abord bien fâché, car il n'avait pas de courage, et craignait d'être tué; mais la reine lui dit : « Ne vous affligez point, nous enverrons Tity commander notre armée, sous prétexte de lui faire honneur; c'est un étourdi qui se fera tuer, et alors nous aurons le plaisir de laisser la couronne à Mirtil. » Le roi trouva cette invention admirable; et, ayant fait revenir Tity de la campagne, il le nomma généralissime de ses troupes, et, pour lui donner plus d'occasions d'exposer sa vie, il lui donna un plein pouvoir pour la guerre ou la paix.

## II

ITY, étant arrivé sur les frontières du royaume de son père, résolut d'attendre l'ennemi : il s'occupa à faire bâtir une forteresse dans un petit passage par lequel il fallait entrer. Un jour qu'il regardait travailler les soldats, il eut soif, et, voyant une maison sur une montagne voisine, il y monta pour demander à boire. Le maître de la maison, qui se nommait Abor, lui en donna, et, comme le prince allait se retirer, il vit entrer dans cette maison une fille si belle qu'il en fut ébloui : c'était Biby, fille d'Abor, et le prince, charmé de cette belle fille, retourna souvent à cette maison sous divers prétextes. Il parla souvent à Biby : et, trouvant qu'elle était fort sage et qu'elle avait beaucoup d'esprit, il disait en lui-même : « Si j'étais mon maître, j'épouserais Biby ; elle n'est pas née princesse, mais elle a tant de vertus qu'elle est digne de devenir reine. » Tous les jours il devenait plus amoureux de cette fille ; et enfin il prit la résolution de lui écrire. Biby,

qui savait bien qu'une honnête fille ne reçoit point de lettres des hommes, porta celle du prince à son père sans l'avoir décachetée. Abor, voyant que le prince était amoureux de sa fille, demanda à Biby si elle aimait Tity. Biby, qui n'avait jamais menti dans toute sa vie, dit à son père que le prince lui avait paru si honnête homme qu'elle n'avait pu s'empêcher de l'aimer; « mais, ajouta-t-elle, je sais bien qu'il ne peut m'épouser, parce que je ne suis qu'une bergère : ainsi je vous prie de m'envoyer chez ma tante, qui demeure bien loin d'ici. » Son père la fit partir le jour même, et le prince fut si chagrin de l'avoir perdue qu'il en tomba malade. Abor lui dit : « Mon prince, je suis bien fâché de vous chagriner, mais puisque vous aimez ma fille, vous ne voudriez pas la rendre malheureuse : vous savez bien qu'on méprise comme la boue des rues une fille qui reçoit les visites d'un homme qui l'aime et qui ne veut pas l'épouser. — Ecoutez, Abor, dit le prince, j'aimerais mieux mourir que de manquer de respect à mon père en me mariant sans sa permission; mais promettez-moi de me garder votre fille, et je vous promets de l'épouser quand je serai roi : je consens à ne point la voir jusqu'à ce temps-là. » En même temps la fée parut dans la chambre, et surprit beaucoup le prince, car il ne l'avait jamais

vue sous cette figure. « Je suis la vieille que vous avez secourue, dit-elle au prince, et vous êtes si honnête homme et Biby est si sage, que je vous prends tous les deux sous ma protection. Vous l'épouserez dans deux ans; mais jusqu'à ce temps vous aurez bien des traverses : au reste, je vous promets de vous rendre une visite tous les mois, et je mènerai Biby avec moi. » Le prince fut enchanté de cette promesse et résolut d'acquérir beaucoup de gloire pour plaire à Biby. Le roi Violent vint lui offrir la bataille; Tity, non-seulement la gagna, mais encore Violent fut fait prisonnier. On conseilla à Tity de lui ôter tout son royaume; mais il dit : « Je ne veux pas faire cela : les sujets, qui aiment toujours mieux leur roi qu'un étranger, se révolteraient et lui rendraient la couronne; Violent n'oublierait jamais sa prison, et ce serait une guerre continuelle qui rendrait deux peuples malheureux : je veux au contraire rendre la liberté à Violent et ne lui rien demander pour cela. Je sais qu'il est généreux; il redeviendra notre ami, et son amitié vaudra mieux pour nous que son royaume, qui ne nous appartient pas, et j'éviterai par là une guerre qui coûterait la vie à plusieurs milliers d'hommes. » Ce que Tity avait prévu arriva; Violent fut si charmé de sa générosité qu'il jura une alliance éternelle avec le roi Guinguet et avec son fils.

Cependant Guinguet fut fort en colère quand il apprit que son fils avait rendu la liberté à Violent sans lui faire payer beaucoup d'argent ; et ce prince avait beau lui représenter qu'il lui avait donné ordre d'agir comme il voudrait, il ne pouvait lui pardonner. Tity, qui aimait et respectait son père, tomba malade de chagrin de lui avoir déplu. Un jour qu'il était seul dans son lit, sans penser que c'était le premier jour du mois, il vit entrer deux jolis serins par la fenêtre, et fut fort surpris lorsque ces deux serins, reprenant leur forme naturelle, lui présentèrent la fée et sa chère Biby. Il allait remercier la bonne fée quand la reine entra dans son appartement, tenant dans ses bras un gros chat qu'elle aimait beaucoup, parce qu'il prenait les souris qui mangeaient ses provisions et qu'il ne lui coûtait rien à nourrir. Aussitôt que la reine vit les serins, elle se fâcha de ce qu'on les laissait courir, parce que cela gâtait les meubles. Le prince lui dit qu'il les ferait mettre dans une cage ; mais elle répondit qu'elle voulait qu'on les prît dans le moment, qu'elle les aimait beaucoup et qu'elle les mangerait à son dîner. Le prince, désespéré, eut beau prier, tous les courtisans et les domestiques couraient après les serins, et on ne l'écoutait pas. Un valet prit un balai et fit tomber à terre la pauvre Biby : le prince se jeta hors de son lit pour la secourir ; mais il serait

arrivé trop tard, car le chat de la reine s'était échappé de ses bras et allait tuer l'oiseau d'un coup de griffe, lorsque la fée, prenant tout d'un coup la figure d'un gros chien, sauta sur le chat, l'étrangla; ensuite elle prit, aussi bien que Biby, la figure d'une petite souris et elles s'enfuirent toutes deux par un petit trou qui était dans un coin de la chambre. Le prince était tombé évanoui à la vue du danger qu'avait couru sa chère Biby; mais la reine n'y fit pas attention, elle n'était occupée que de la mort de son chat, pour lequel elle jetait des cris horribles. Elle dit au roi qu'elle se tuerait s'il ne vengeait pas la mort de ce pauvre animal; que Tity avait commerce avec des sorciers pour lui donner du chagrin, et qu'elle n'aurait pas un moment de repos qu'il ne l'eût déshérité pour donner la couronne à son frère. Le roi y consentit, et lui dit que le lendemain il ferait arrêter le prince et qu'on lui ferait son procès. Le fidèle l'Éveillé ne s'était pas endormi dans cette occasion; il s'était glissé dans le cabinet du roi et vint tout de suite avertir le prince. La peur qu'il avait eue lui avait ôté la fièvre et il se disposait à monter à cheval pour se sauver, lorsqu'il vit la fée qui lui dit : « Je suis lasse des méchancetés de votre mère et de la faiblesse de votre père; je vais vous donner une bonne armée: allez les prendre dans leur palais, vous les mettrez dans une prison avec

leur fils Mirtil ; vous monterez sur le trône et vous épouserez Biby tout de suite. — Madame, dit le prince à la fée, vous savez que j'aime Biby plus que ma vie ; mais le désir de l'épouser ne me fera jamais oublier ce que je dois à mon père et à ma mère, et j'aimerais mieux périr tout à l'heure que de prendre les armes contre eux. — Venez, que je vous embrasse, lui dit la fée ; j'ai voulu éprouver votre vertu : si vous aviez accepté mes offres, je vous aurais abandonné ; mais, puisque vous avez eu le courage d'y résister, je serai toujours de vos amis, et je vais vous en donner une preuve. Prenez la forme d'un vieillard, et, sûr de ne point être reconnu sous cette figure, parcourez votre royaume et instruisez-vous par vous-même de toutes les injustices qu'on commet contre vos pauvres sujets, afin de les réparer quand vous serez roi ; l'Éveillé, qui restera à la cour, vous rendra compte de tout ce qui arrivera pendant votre absence. » Le prince obéit à la fée, et il vit des choses qui le firent frémir : on vendait la justice, les gouverneurs pillaient le peuple, les grands maltraitaient les petits, et tout cela se faisait au nom du roi. Au bout de deux ans, l'Éveillé lui écrivit que son père était mort et que la reine avait voulu faire couronner son frère ; mais que les quatre seigneurs qui étaient honnêtes gens s'y étaient opposés, parce qu'il

LE ROI VIOLENT.

**Le roi Violent vint lui offrir la bataille...**

(*Le Roi Guinguet et ses fils.*)

les avait avertis qu'il était vivant, et qu'ainsi la reine s'était sauvée avec son fils dans une province qu'elle avait fait révolter. Tity, qui avait repris sa figure, alla dans sa capitale et fut reconnu roi ; après quoi il écrivit une lettre fort respectueuse à la reine pour la prier de ne point causer de révolte : il lui offrit aussi une bonne pension pour elle et pour son frère Mirtil. La reine, qui avait une grosse armée, lui écrivit qu'elle voulait la couronne et qu'elle viendrait la lui arracher de dessus la tête. Cette lettre ne fut pas capable de porter Tity à sortir du respect qu'il devait à la reine ; mais cette méchante femme ayant appris que le roi Violent venait au secours de son ami Tity avec un grand nombre de soldats, elle fut forcée d'accepter les propositions de son fils. Ce prince se vit donc paisible possesseur de son royaume, et il épousa la belle Biby, au contentement de tous ses sujets, qui furent charmés d'avoir une si belle reine.

## III

TANT monté sur le trône, Tity commença par rétablir le bon ordre dans ses États, et, pour y parvenir, il ordonna que tous ceux qui voudraient se plaindre à lui de toutes les injustices qu'on leur aurait faites seraient les bienvenus, et il défendit aux gardes de renvoyer une seule personne qui aurait à lui parler, quand même ce serait un homme qui demanderait l'aumône : car, disait ce bon prince, je suis le père de tous mes sujets, des pauvres comme des riches. D'abord les courtisans ne s'effrayèrent point de ce discours ; ils disaient : « Le roi est jeune, cela ne durera pas longtemps ; il prendra du goût pour les plaisirs et sera forcé d'abandonner à ses favoris le soin des affaires. » Ils se trompèrent ; Tity ménagea si bien son temps qu'il en eut pour tout : d'ailleurs le soin qu'il eut de punir les premiers qui commirent des injustices fit que personne n'osa plus s'écarter de son devoir. Il avait envoyé des ambassadeurs au roi Violent pour le remercier du secours qu'il

lui avait préparé. Ce prince lui fit dire qu'il serait charmé de le voir encore une fois, et que, s'il voulait se rendre sur les frontières de son royaume, il y viendrait volontiers pour lui rendre visite. Comme tout était fort tranquille dans le royaume de Tity, il accepta cette partie, qui convenait à un dessein qu'il avait formé : c'était d'embellir la petite maison où il avait vu sa chère Biby pour la première fois. Il commanda donc à deux de ses officiers d'acheter toutes les terres qui étaient à l'entour ; mais il leur défendit de forcer personne. « Je ne suis pas roi, disait-il, pour faire violence à mes sujets, et, après tout, chacun doit être maître de son petit héritage. » Cependant, Violent étant arrivé sur la frontière, les deux cours se réunirent ; elles étaient brillantes. Violent avait amené avec lui sa fille unique, qu'on nommait Élise, qui était la plus belle fille du monde depuis que Biby était femme, et qui était aussi d'un heureux caractère ; Tity avait amené avec lui, outre son épouse, une de ses cousines, qu'on nommait Blanche, et qui, outre qu'elle était belle et vertueuse, avait encore beaucoup d'esprit. Comme on était pour ainsi dire à la campagne, les deux rois dirent qu'il fallait vivre en liberté, qu'on permettrait à plusieurs dames et seigneurs de souper avec les deux rois et les princesses, et, pour ôter le cérémonial, on dit qu'on

n'appellerait point les rois *votre majesté*, et que ceux qui le feraient payeraient une guinée d'amende. Il n'y avait qu'un quart d'heure qu'on était à table lorsqu'on vit entrer une petite vieille assez mal habillée. Tity et l'Éveillé, qui la reconnurent, furent au-devant d'elle; mais, comme elle leur fit un coup d'œil, ils pensèrent qu'elle ne voulait pas être connue : ils dirent donc au roi Violent et aux princesses qu'ils leur demandaient la permission de leur présenter une de leurs bonnes amies qui venait leur demander à souper. La vieille, sans façon, se plaça dans un fauteuil qui était auprès de Violent, et que personne n'avait osé prendre par respect ; elle dit à ce prince : « Comme les amis de nos amis sont nos amis, vous voulez bien que j'en use librement avec vous? » Violent, qui était un peu haut de son naturel, fut déconcerté de la familiarité de cette vieille ; mais il n'en fit pas semblant. On avait averti la bonne femme de l'amende qu'on payerait toutes les fois qu'on dirait *votre majesté;* cependant, à peine fut-elle à table qu'elle dit à Violent : « *Votre majesté* me paraît surprise de la liberté que je prends; c'est une vieille habitude, et je suis trop âgée pour me réformer; ainsi *votre majesté* voudra bien me pardonner. » — A l'amende, s'écria Violent, vous devez deux guinées. — Que *votre majesté* ne se fâche pas, dit la vieille,

j'avais oublié qu'il ne fallait pas dire *votre majesté;* mais *votre majesté* ne pense pas qu'en défendant de dire *votre majesté*, vous faites souvenir tout le monde de se tenir dans ce respect gênant que vous voulez bannir. C'est comme ceux qui, pour se familiariser, disent à ceux qu'ils reçoivent à leur table, quoiqu'ils soient au-dessous d'eux : Buvez à ma santé. Il n'y a rien de si impertinent que cette bonté-là ; c'est comme s'ils leur disaient : Souvenez-vous bien que vous n'êtes pas faits pour boire à ma santé, si je ne vous en donnais pas la permission. Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour m'exempter de payer l'amende ; je dois sept guinées, les voilà. » En même temps elle tira de sa poche une bourse aussi usée que si elle eût été faite depuis cent ans, et jeta les sept guinées sur la table. Violent ne savait s'il devait rire où se fâcher du discours de la vieille ; il était sujet à se mettre en colère pour un rien, et son sang commençait à s'échauffer. Toutefois il résolut de se faire violence par considération pour Tity, et, prenant la chose en badinant : « Eh bien ! ma bonne mère, dit-il à la vieille, parlez à votre fantaisie, soit que vous disiez *votre majesté* ou non, je ne veux pas moins être un de vos amis. — J'y compte bien, reprit la vieille ; c'est pour cela que j'ai pris la liberté de dire mon sentiment, et je le ferai toutes les fois que j'en

trouverai l'occasion, car on ne peut rendre un plus grand service à ses amis que de les avertir dès qu'on croit qu'ils font mal. — Il ne faudrait pas vous y fier, répondit Violent, il y a des moments où je ne recevrais pas volontiers de tels avis. — Avouez, mon prince, lui dit la vieille, que vous n'êtes pas bien loin d'un de ces moments, et que vous donneriez quelque chose de bon pour avoir la liberté de m'envoyer promener tout à votre aise. Voilà nos héros ! ils seraient au désespoir qu'on leur reprochât d'avoir fui devant un ennemi et de lui avoir cédé la victoire sans combat, et ils avouent de sang-froid qu'ils n'ont pas le courage de résister à leur colère, comme s'il n'était pas plus honteux de céder lâchement à une passion qu'à un ennemi qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de vaincre. Mais changeons de discours, celui-ci ne vous est pas agréable ; permettez que je fasse entrer mes pages, qui ont quelques présents à faire à la compagnie. » Dans le moment la vieille frappa sur la table, et l'on vit entrer par les quatre fenêtres de la salle quatre enfants ailés qui étaient les plus beaux du monde : ils portaient chacun une corbeille pleine de divers bijoux d'une richesse étonnante. Le roi Violent ayant en même temps jeté les yeux sur la vieille, fut surpris de la voir changée en une dame si belle et si richement parée

qu'elle éblouissait les yeux. « Ah! madame, dit-il à la fée, je vous reconnais pour la marchande de nèfles et de noisettes qui me mit si fort en colère ; pardonnez au peu d'égards que j'ai eu pour vous, je n'avais pas l'honneur de vous connaître. — Cela doit vous faire voir qu'il ne faut jamais manquer d'égards pour personne, reprit la fée. Mais, mon prince, pour vous montrer que je n'ai point de rancune, je veux vous faire deux présents : le premier est ce gobelet, il est fait d'un seul diamant, mais ce n'est pas ce qui le rend précieux. Toutes les fois que vous serez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau et buvez-le en trois fois ; vous sentirez alors la passion se calmer pour faire place à la raison. Si vous profitez de ce premier présent, vous vous rendrez digne du second. Je sais que vous aimez la princesse Blanche : elle vous trouve fort aimable; mais elle craint vos emportements et ne vous épousera qu'à condition que vous ferez usage du gobelet. » Violent, surpris de ce que la fée connaissait si bien ses défauts et ses inclinations, avoua qu'en effet il se croirait fort heureux d'épouser Blanche ; « mais, ajouta-t-il, il me reste un obstacle à vaincre : quand même je serais assez heureux pour obtenir le consentement de Blanche, je me ferais toujours une peine de me remarier, par la crainte de priver ma fille d'une

couronne. — Ce sentiment est beau, dit la fée, et il se trouve peu de pères capables de sacrifier leurs inclinations au bonheur de leurs enfants ; mais que cela ne vous arrête point. Le roi de Mogolan, qui était un de mes amis, vient de mourir sans enfants, et, par mon conseil, il a disposé de sa couronne en faveur de l'Éveillé : il n'est pas né prince, mais il mérite de le devenir. Il aime la princesse Élise ; elle est digne d'être la récompense de la fidélité de l'Éveillé, et, si son père y consent, je suis sûre qu'elle lui obéira sans répugnance. » Élise rougit à ce discours : il est vrai qu'elle avait trouvé l'Éveillé fort aimable et qu'elle avait écouté avec plaisir ce qu'on lui avait raconté de sa fidélité pour son maître. « Madame, dit Violent, nous avons pris l'habitude de nous parler à cœur ouvert. J'aime l'Éveillé, et, si l'usage ne me liait pas les mains, je n'aurais pas besoin de lui voir une couronne pour lui donner ma fille ; mais les hommes, et surtout les rois, doivent respecter les usages reçus, et ce serait blesser ces usages que de donner ma fille à un simple gentilhomme, elle qui sort d'une des plus anciennes familles du monde ; car vous savez bien que depuis trois cents ans nous occupons le trône. — Mon prince, lui dit la fée, vous ignorez que la famille de l'Éveillé est aussi ancienne que la vôtre, puisque vous êtes parents et

que vous sortez de deux frères : encore l'Éveillé doit-il avoir le pas, car il est sorti de l'aîné, et votre père n'était que le cadet. — Si vous voulez me prouver cela, lui dit Violent, je jure de donner ma fille à l'Éveillé, quand même les sujets du feu roi de Mogolan refuseraient de le reconnaître pour maître. — Rien de plus facile que de vous prouver l'ancienneté de la maison de l'Éveillé, dit la fée : il sort d'Élisa, l'aîné des fils de Japhet, fils de Noé, qui s'établit dans le Péloponèse, et vous sortez du second fils de ce même Japhet. » Il n'y eut personne qui n'eût beaucoup de peine à s'empêcher d'éclater de rire en voyant que la fée se moquait si sérieusement de Violent. Pour lui, la colère commençait à s'emparer de ses sens lorsque la princesse Blanche, qui était à côté de lui, lui présenta le gobelet de diamant; il le but en trois fois, comme la fée le lui avait commandé, et pendant cet intervalle il pensa en lui-même qu'effectivement tous les hommes étaient égaux par leur naissance, puisqu'ils sortaient tous de Noé, et qu'il n'y avait de vraie différence entre eux que celle qu'ils y mettent par leurs vertus. Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée : « En vérité, madame, je vous ai beaucoup d'obligation; vous venez de me corriger de deux grands défauts, de mon entêtement sur ma noblesse et de l'habitude de me mettre

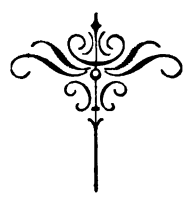
en colère. J'admire la vertu du gobelet dont vous m'avez fait présent ; à mesure que je buvais, j'ai senti ma douleur se calmer, et les réflexions que j'ai faites dans l'intervalle des trois coups que j'ai bus ont achevé de me rendre raisonnable. — Je ne veux pas vous tromper, lui dit la fée, il n'y a aucune vertu dans le gobelet dont je vous ai fait présent, et je veux apprendre à toute la compagnie en quoi consiste le sortilége de cette eau bue en trois coups. Un homme raisonnable ne se mettrait jamais en colère si cette passion ne le surprenait pas et lui laissait le temps de réfléchir ; or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau, en la buvant en trois fois, on prend du temps, les sens se calment, les réflexions viennent, et, lorsque la cérémonie est achevée, la raison a eu le temps de prendre le dessus sur la passion. — En vérité, lui dit Violent, j'en ai plus appris aujourd'hui que pendant le reste de ma vie. Heureux Tity ! vous deviendrez le plus grand prince du monde avec une telle protectrice ; mais je vous conjure d'employer le pouvoir que vous avez sur l'esprit de madame à la faire souvenir qu'elle m'a promis d'être de mes amies. — Je m'en souviens trop bien pour l'oublier, dit la fée, et je vous en ai déjà donné des preuves ; je continuerai à le faire tant que vous serez docile, et j'espère que ce sera jusqu'à

la fin de votre vie ; aujourd'hui ne pensons plus qu'à nous divertir pour célébrer votre mariage et celui de la princesse Élise. » En même temps, on avertit Tity que les officiers qu'il avait chargé d'acheter toutes les terres et les maisons qui environnaient celle de Biby demandaient à lui parler ; il commanda qu'on les fit entrer, et ils lui montrèrent le dessin de l'ouvrage qu'ils voulaient faire en cette petite maison : ils y avaient ajouté un grand jardin et un grand parc, qui aurait été parfait s'ils eussent pu abattre une petite maison qui se trouvait au beau milieu d'une des allées de ce parc et qui en gâtait la symétrie. « Et pourquoi n'avez-vous pas ôté cette bicoque, dit le roi Violent en parlant à ces officiers et aux architectes. — Seigneur, lui répondirent-ils, notre roi nous avait défendu de faire violence à personne, et il s'est trouvé un homme qui n'a jamais voulu vendre sa maison, quoique nous ayons offert de la lui payer quatre fois plus qu'elle ne vaut. — Si ce coquin-là était mon sujet, je le ferais pendre, dit Violent.— Vous videriez votre gobelet, auparavant, dit la fée. — Je crois que le gobelet ne pourrait lui sauver la vie, répondit Violent ; car enfin n'est-il pas horrible qu'un roi ne soit pas maître dans ses États et qu'il soit contraint d'abandonner un ouvrage qu'il souhaite d'achever par l'obstination d'un faquin qui devrait

s'estimer trop heureux de faire sa fortune en obligeant son maître, sans le forcer à le contraindre ou à abandonner son dessein? — Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit Tity en riant, et je prétends que cette maison soit le plus bel ornement de mon parc. — Oh! je vous en délie, dit Violent; elle est tellement placée qu'elle ne peut servir qu'à le gâter. — Voici ce que je ferai, dit Tity; elle sera environnée d'une muraille assez haute pour empêcher cet homme d'entrer dans mon parc, mais pas assez pour lui en ôter la vue, car il ne serait pas juste de l'enfermer comme dans une prison; cette muraille continuera des deux côtés, et l'on y lira ces paroles écrites en lettres d'or : « Un roi qui fit bâtir ce « parc aima mieux lui laisser ce défaut que de devenir « injuste à l'égard d'un de ses sujets, en lui ravissant « l'héritage de ses pères, sur lequel il n'avait d'autre « droit que celui de la force. » — Tout ce que je vois me confond, dit Violent; j'avoue que je n'avais pas même l'idée des vertus héroïques qui font les grands hommes. — Oui, Tity, cette muraille fera l'ornement de votre parc, et la belle action que vous faites en l'élevant sera l'ornement de votre vie. Mais, madame, d'où vient que Tity se porte si naturellement aux grandes vertus, dont je n'ai pas même l'idée, comme je vous l'ai dit? — Grand roi, lui répondit la fée, Tity, élevé

par des parents qui ne pouvaient pas le souffrir, a toujours été contredit depuis qu'il est au monde ; il s'est accoutumé par conséquent à soumettre sa volonté à celle d'autrui dans toutes les choses indifférentes. Comme il n'avait aucun pouvoir dans le royaume pendant la vie de son père, qu'il ne pouvait accorder aucune grâce, et qu'on savait que le roi avait envie de le déshériter, les flatteurs n'ont pas daigné le gâter, parce qu'ils ne croyaient avoir rien à craindre ni à espérer de lui ; ils l'ont abandonné aux honnêtes gens, que le seul devoir attachait à sa personne, et dans leur compagnie il a appris qu'un roi, qui est maître absolu pour faire du bien, doit avoir les mains liées lorsqu'il est question de faire du mal ; qu'il commande à des hommes libres et non à des esclaves ; que les peuples ne se sont soumis à leurs égaux en leur donnant la couronne que pour se donner des pères, assurer des protecteurs aux lois, un refuge aux pauvres et aux opprimés. Vous n'avez jamais entendu ces grandes vérités. Devenu roi dès l'âge de douze ans, les gouverneurs à qui l'on a confié votre éducation n'ont pensé qu'à faire leur fortune en gagnant vos bonnes grâces ; ils ont appelé votre orgueil *noble fierté;* vos emportements, des *vivacités excusables* ; en un mot, ils ont fait jusqu'à ce jour votre malheur et le malheur de vos pauvres sujets, que vous

avez regardés et traités en esclaves, parce que vous pensiez qu'ils n'étaient au monde que pour servir à vos caprices, au lieu que, dans la vérité, vous n'y êtes que pour servir à les protéger et à les défendre. » Violent convint des vérités que lui disait la fée; instruit de ses devoirs, il s'appliqua à se vaincre pour les remplir, et il fut encouragé dans ses bonnes résolutions par l'exemple de Tity et de l'Éveillé, qui conservèrent sur le trône les vertus qu'ils y avaient apportées.



# AURORE ET LE ROI FOURBIN

## CONTE

### I

Il y avait une fois une dame qui avait deux filles : l'aînée, qui se nommait Aurore, était belle comme le jour et elle avait un assez bon caractère. La seconde, qui se nommait Aimée, était bien aussi belle que sa sœur ; mais elle était maligne et n'avait d'esprit que pour faire du mal. La mère avait été aussi fort belle ; mais elle commençait à n'être plus jeune et cela lui donnait beaucoup de chagrin. Aurore avait seize ans et Aimée n'en avait que douze ; ainsi la mère, qui craignait de paraître vieille, quitta le pays où tout le monde la connaissait, et envoya sa fille aînée à la campagne parce qu'elle ne voulait pas qu'on sût qu'elle avait une fille si âgée. Elle garda la plus jeune auprès d'elle et fut

dans une autre ville ; et elle disait à tout le monde qu'Aimée n'avait que dix ans et qu'elle l'avait eue avant quinze ans. Cependant, comme elle craignait qu'on ne découvrît sa tromperie, elle envoya Aurore dans un pays bien loin, et celui qui la conduisait la laissa dans un grand bois où elle s'était endormie en se reposant. Quand Aurore se réveilla et qu'elle se vit toute seule dans ce bois, elle se mit à pleurer : il était presque nuit, et, s'étant levée, elle chercha à sortir de cette forêt : mais, au lieu de trouver son chemin, elle s'égara encore davantage. Enfin elle vit bien loin une lumière, et, étant allée de ce côté-là, elle trouva une petite maison. Aurore frappa à la porte, et une bergère vint lui ouvrir et lui demanda ce qu'elle voulait. « Ma bonne mère, lui dit Aurore, je vous prie, par charité, de me donner la permission de coucher dans votre maison, car, si je reste dans le bois, je serai mangée des loups. — De tout mon cœur, ma belle fille, lui répondit la bergère; mais, dites-moi, pourquoi êtes-vous dans ce bois si tard? » Aurore lui raconta son histoire, et lui dit : « Ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une mère si cruelle; et ne vaudrait-il pas mieux que je fusse morte en venant au monde que de vivre pour être ainsi maltraitée? Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être si misérable? — Ma chère enfant, répliqua la bergère, il

LE ROI FOURBIN.

Mais le roi Fourbin n'avait de plaisir qu'à tromper ses voisins et à maltraiter ses sujets.

ne faut jamais murmurer contre Dieu ; il est tout-puissant, il est sage, il vous aime et vous devez croire qu'il n'a permis votre malheur que pour votre bien ; confiez-vous en lui et mettez-vous bien dans la tête que Dieu protége les bons, et que les choses fâcheuses qui leur arrivent ne sont pas toujours des malheurs : demeurez avec moi, je vous servirai de mère et je vous aimerai comme ma fille. » Aurore consentit à cette proposition, et le lendemain la bergère lui dit : « Je vais vous donner un petit troupeau à conduire ; mais j'ai peur que vous ne vous ennuyiez, ma belle fille : ainsi, prenez une quenouille, et vous filerez : cela vous amusera. — Ma mère, répondit Aurore, je suis une fille de qualité, ainsi je ne sais pas travailler. — Prenez donc un livre, lui dit la bergère, — Je n'aime point la lecture, dit Aurore en rougissant. » C'est qu'elle était honteuse d'avouer à la fée qu'elle ne savait pas lire comme il faut. Il fallut pourtant avouer la vérité ; et elle dit à la bergère qu'elle n'avait jamais voulu apprendre à lire quand elle était petite, et qu'elle n'en avait pas eu le temps quand elle était devenue grande. « Vous aviez donc de grandes affaires, lui dit la bergère? — Oui, ma mère, répondit Aurore : j'allais me promener le matin avec mes bonnes amies ; après dîner, je me coiffais; le soir, je r[illegible]tais à notre assemblée, et

puis j'allais à l'opéra, à la comédie, et la nuit j'allais au bal. — Véritablement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations, et, sans doute, vous ne vous ennuyiez pas. — Je vous demande pardon, ma mère, répondit Aurore : quand j'étais un quart d'heure toute seule, ce qui m'arrivait quelquefois, je m'ennuyais à mourir; mais quand nous allions à la campagne, c'était bien pire : je passais toute la journée à me coiffer et à me décoiffer pour m'amuser. — Vous n'étiez donc pas heureuse à la campagne? dit la bergère. — Je ne l'étais pas à la ville non plus, répondit Aurore. Si je jouais, je perdais mon argent; si j'étais dans une assemblée, je voyais mes compagnes mieux habillées que moi et cela me chagrinait beaucoup; si j'allais au bal, je n'étais occupée qu'à chercher des défauts à celles qui dansaient mieux que moi; enfin, je n'ai jamais passé un jour sans avoir du chagrin. — Ne vous plaignez donc plus de la Providence, lui dit la bergère; en vous conduisant dans cette solitude, elle vous a ôté plus de peines que de plaisirs; mais ce n'est pas tout : vous auriez été, par la suite, encore plus malheureuse; car enfin on n'est pas toujours jeune; le temps du bal et de la comédie passe. Quand on devient vieille et qu'on veut toujours être dans les assemblées, les jeunes gens se moquent de vous. D'ailleurs, on ne peut plus danser, on n'oserait

plus se coiffer; il faut donc s'ennuyer à mourir et être fort malheureuse. — Mais, ma bonne mère, dit Aurore, on ne peut pourtant pas rester seule; la journée paraît longue comme un an quand on n'a pas de compagnie. — Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère. Je suis seule ici, et les années me paraissent courtes comme les jours : si vous voulez, je vous apprendrai le secret de ne vous ennuyer jamais. — Je le veux bien, dit Aurore; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos, je veux vous obéir. » La bergère, profitant de la bonne volonté d'Aurore, lui écrivit sur un papier tout ce qu'elle devait faire. Toute la journée était partagée entre la prière, la lecture, le travail et la promenade. Il n'y avait point d'horloge dans ce bois, et Aurore ne savait pas quelle heure il était; mais la bergère connaissait l'heure par le soleil. Elle dit à Aurore de venir dîner : « Ma mère, dit cette belle fille à la bergère, vous dînez de bonne heure; il n'y a pas longtemps que nous sommes levées. — Il est pourtant deux heures, reprit la bergère en souriant, et nous sommes levées depuis cinq heures; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le temps passe bien vite, et jamais on ne s'ennuie. » Aurore, charmée de ne plus sentir l'ennui, s'appliqua de tout son cœur à la lecture et au travail, et elle se trouvait mille fois plus heureuse au milieu de

ses occupations champêtres qu'à la ville. « Je vois bien, disait-elle à la bergère, que Dieu fait tout pour notre bien. Si ma mère n'avait pas été injuste et cruelle à mon égard, je serais restée dans mon ignorance, et la vanité, l'oisiveté, le désir de plaire m'auraient rendue méchante et malheureuse. » Il y avait un an qu'Aurore était chez la bergère, lorsque le frère du roi vint chasser dans le bois où elle gardait ses moutons. Il se nommait *Ingénu*, et c'était le meilleur prince du monde; mais le roi, son frère, qui s'appelait *Fourbin*, ne lui ressemblait pas, car il n'avait de plaisir qu'à tromper ses voisins et à maltraiter ses sujets. Ingénu fut charmé de la beauté d'Aurore et lui dit qu'il se croirait fort heureux si elle voulait l'épouser. Aurore le trouvait fort aimable; mais elle savait qu'une fille qui est sage n'écoute point les hommes qui lui tiennent de pareils discours. « Monsieur, lui dit-elle, si ce que vous me dites est vrai, vous irez trouver ma mère, qui est une bergère : elle demeure dans cette petite maison que vous voyez tout là-bas; si elle veut bien que vous soyez mon mari, je le voudrai bien aussi; car elle est si sage et si raisonnable que je ne lui désobéis jamais. — Ma belle amie, reprit Ingénu, j'irais de tout mon cœur vous demander à votre mère, mais je ne voudrais pas vous épouser malgré vous; si elle consent que vous soyez

ma femme, cela peut-être vous donnera du chagrin, et j'aimerais mieux mourir que de vous causer de la peine. — Un homme qui pense comme cela a de la vertu, dit Aurore, et une fille ne peut être malheureuse avec un homme vertueux. » Ingénu quitta Aurore et fut trouver la bergère, qui connaissait sa vertu et qui consentit de bon cœur à son mariage ; il lui promit de revenir dans trois jours pour voir Aurore avec elle, et partit le plus content du monde après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant Aurore avait beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison ; Ingénu lui avait paru si aimable qu'elle craignait que celle qu'elle appelait sa mère ne l'eût rebuté, mais la bergère lui dit : « Ce n'est pas parce qu'Ingénu est prince que j'ai consenti à votre mariage avec lui, mais parce qu'il est le plus honnête homme du monde. »

## II

URORE attendit avec quelque impatience le retour du prince ; mais, le second jour après son départ, comme elle ramenait son troupeau, elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson qu'elle se déchira le visage : elle se regarda bien vite dans un ruisseau, et elle se fit peur, car le sang lui coulait de tous les côtés. « Ne suis-je pas bien malheureuse? dit-elle à la bergère en rentrant dans la maison. Ingénu viendra demain matin, et il ne m'aimera plus tant ; il me trouvera horrible. » La bergère lui dit en souriant : « Puisque le bon Dieu a permis que vous soyez tombée, sans doute que c'est pour votre bien ; car vous savez qu'il vous aime et qu'il sait mieux que vous ce qui vous est bon. » Aurore reconnut sa faute, car c'en est une de murmurer contre la Providence, et elle dit en elle-même : « Si le prince Ingénu ne veut plus m'épouser parce que je ne suis plus belle, apparemment que j'aurais été malheureuse avec lui. » Cependant la bergère lui lava le visage et lui arracha plusieurs épines qui étaient enfon-

cées dedans. Le lendemain matin, Aurore était effroyable, car son visage était horriblement enflé, et on ne lui voyait pas les yeux. Sur les dix heures du matin, on entendit un carrosse s'arrêter devant la porte; mais, au lieu d'Ingénu, on vit descendre le roi Fourbin. Un des courtisans qui étaient à la chasse avec le prince avait dit au roi que son frère avait rencontré la plus belle femme du monde, et qu'il voulait l'épouser. « Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier sans ma permission, dit Fourbin à son frère; pour vous punir, je veux épouser cette fille, si elle est aussi belle qu'on le dit. » Fourbin, en entrant chez la bergère, lui demanda où était sa fille. « La voici, répondit la bergère en montrant Aurore. — Quoi! ce monstre-là, dit le roi. Et n'avez-vous point une autre fille à laquelle mon frère a donné sa bague? — La voici à mon doigt, répondit Aurore. » A ces mots le roi fit un grand éclat de rire, et dit : « Je ne croyais pas mon frère de si mauvais goût; mais je suis charmé de pouvoir le punir. En même temps il commanda à la bergère de mettre un voile sur la tête d'Aurore, et ayant envoyé chercher le prince Ingénu, il lui dit : « Mon frère, puisque vous aimez la belle Aurore, je veux que vous l'épousiez tout-à-l'heure. — Et moi, je ne veux tromper personne, dit Aurore en arrachant son

voile ; regardez mon visage, Ingénu ; je suis devenue bien horrible depuis trois jours : voulez-vous encore m'épouser? — Vous paraissez plus aimable que jamais à mes yeux, dit le prince, car je reconnais que vous êtes plus vertueuse encore que je ne croyais. » En même temps il lui donna la main, et Fourbin riait de tout son cœur. Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur-le-champ ; mais ensuite il dit à Ingénu : « Comme je n'aime pas les monstres, vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane ; je vous défends de l'amener à la cour. » En même temps il remonta dans son carrosse, et laissa Ingénu transporté de joie. « Eh bien! dit la bergère à Aurore, vous croyez-vous encore malheureuse d'être tombée? Sans cet accident, le roi serait devenu amoureux de vous, et si vous n'aviez pas voulu l'épouser, il aurait fait mourir Ingénu. — Vous avez raison, ma mère, reprit Aurore ; mais pourtant je suis devenue laide à faire peur, et je crains que le prince n'ait du regret de m'avoir épousée. — Non, je vous assure, reprit Ingénu ; on s'accoutume au visage d'une laide, mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère. — Je suis charmée de vos sentiments, dit la bergère ; mais Aurore sera encore belle ; j'ai une eau qui guérira son visage. » Effectivement, au bout de trois jours le visage d'Aurore devint comme

auparavant; mais le prince la pria de porter toujours son voile, car il avait peur que son méchant frère ne l'enlevât s'il la voyait. Cependant Fourbin, qui voulait se marier, fit partir plusieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'Aimée, sœur d'Aurore, et, l'ayant fait venir à la cour, il l'épousa. Aurore eut beaucoup d'inquiétude quand elle sut que sa sœur était reine; elle n'osait plus sortir, car elle savait combien cette sœur était méchante, et combien elle la haïssait. Au bout d'un an, Aurore eut un fils qu'on nomma Beaujour, et elle l'aimait uniquement. Ce petit prince, lorsqu'il commença à parler, montra tant d'esprit qu'il faisait tout le plaisir de ses parents. Un jour qu'il était devant la porte avec sa mère, elle s'endormit, et, quand elle se réveilla, elle ne trouva plus son fils : elle jeta de grands cris, et courut par toute la forêt pour le chercher. La bergère avait beau la faire souvenir qu'il n'arrive rien que pour notre bien, elle eut toutes les peines du monde à la consoler; mais le lendemain elle fut contrainte d'avouer que la bergère avait raison. Fourbin et sa femme, enragés de n'avoir point d'enfants, envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu; et, voyant qu'on ne pouvait le trouver, ils mirent Ingénu, sa femme et la bergère dans une barque et les firent exposer sur la mer, afin qu'on

n'entendit jamais parler d'eux. Pour cette fois, Aurore crut qu'elle devait se croire fort malheureuse, mais la bergère lui répétait toujours que Dieu faisait tout pour le mieux. Comme il faisait un très-beau temps, la barque vogua tranquillement pendant trois jours, et aborda à une ville qui était sur le bord de la mer. Le roi de cette ville avait une grande guerre, et les ennemis l'assiégèrent le lendemain. Ingénu, qui avait du courage, demanda quelques troupes au roi; il fit plusieurs sorties, et il eut le bonheur de tuer l'ennemi qui assiégeait la ville. Les soldats, ayant perdu leur commandant, s'enfuirent, et le roi qui était assiégé, n'ayant point d'enfants, adopta Ingénu pour son fils, afin de lui marquer sa reconnaissance. Quatre ans après, on apprit que Fourbin était mort de chagrin d'avoir épousé une méchante femme, et le peuple, qui la haïssait, la chassa honteusement et envoya des ambassadeurs à Ingénu pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme et la bergère; mais une grande tempête étant survenue, ils firent naufrage et se trouvèrent dans une île déserte. Aurore, devenue sage par tout ce qui lui était arrivé, ne s'affligea point, et pensa que c'était pour leur bien que Dieu avait permis ce naufrage: ils mirent un grand bâton sur le rivage, et le tablier blanc de la bergère au haut de ce bâton, afin d'aver-

tir les vaisseaux qui passeraient par là de venir à leur secours. Sur le soir, ils virent venir une femme qui portait un petit enfant, et Aurore ne l'eut pas plutôt regardé qu'elle reconnut son fils Beaujour. Elle demanda à cette femme où elle avait pris cet enfant, et elle répondit que son mari, qui était un corsaire, l'avait enlevé, mais qu'ayant fait naufrage proche de cette île, elle s'était sauvée avec l'enfant qu'elle tenait alors dans ses bras. Deux jours après, des vaisseaux qui cherchaient les corps d'Ingénu et d'Aurore, qu'on croyait péris, virent ce linge blanc : étant entrés dans l'île, ils menèrent le roi et sa famille dans leur royaume. Et quelque accident qu'il arrivât à Aurore, elle ne murmura jamais, parce qu'elle savait par son expérience que les choses qui nous paraissent des malheurs sont souvent la cause de notre félicité.

# LE PRINCE FATAL ET LE PRINCE FORTUNÉ

CONTE

## I

Il y avait une fois une reine qui eut deux petits garçons parfaitement beaux. Une fée, qui était bonne amie de la reine, avait été priée d'être la marraine de ces princes et de leur faire quelque don. « Je doue l'aîné, dit-elle, de toutes sortes de malheurs jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et je le nomme Fatal. » A ces paroles, la reine jeta de grands cris, et conjura la fée de changer ce don. « Vous ne savez ce que vous demandez, dit-elle à la reine; s'il n'est pas malheureux, il sera méchant. » La reine n'osa rien dire; mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. « Peut-être choisirez-vous tout de travers,

répondit la fée, mais n'importe, je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. — Je souhaite, dit la reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire; c'est le moyen de le rendre parfait. — Vous pourriez vous tromper, dit la fée; ainsi, je ne lui accorde ce don que jusqu'à vingt-cinq ans. »

On donna des nourrices aux deux petits princes; mais, dès le troisième jour, la nourrice du prince aîné eut la fièvre; on lui en donna une autre qui se cassa la jambe en tombant; une troisième perdit son lait aussitôt que le prince Fatal commença à la téter; et le bruit s'étant répandu que le prince portait malheur à ses nourrices, personne ne voulut plus le nourrir ni s'approcher de lui. Ce pauvre enfant, qui avait faim, criait, et ne faisait pourtant pitié à personne. Une grosse paysanne, qui avait un grand nombre d'enfants qu'elle avait beaucoup de peine à nourrir, dit qu'elle aurait soin de lui si on voulait lui donner une grosse somme d'argent; et comme le roi et la reine n'aimaient pas le prince Fatal, ils donnèrent à la nourrice ce qu'elle demandait, et lui dirent de le porter à son village. Le second prince, qu'on avait nommé Fortuné, venait au contraire à merveille. Son papa et sa maman l'aimaient à la folie, et ne pensaient pas

seulement à l'aîné. La méchante femme à qui on l'avait donné ne fut pas plus tôt chez elle qu'elle lui ôta les beaux langes dont il était enveloppé pour les donner à un de ses fils, qui était de l'âge de Fatal ; et, ayant enveloppé le pauvre prince dans une mauvaise jupe, elle le porta dans un bois où il y avait bien des bêtes sauvages, et le mit dans un trou avec trois petits lions, pour qu'il fût mangé. Mais la mère de ces lions ne lui fit point de mal, et, au contraire, elle lui donna à téter, ce qui le rendit si fort qu'il courait tout seul au bout de six mois. Cependant le fils de la nourrice, qu'elle faisait passer pour le prince, mourut, et le roi et la reine furent charmés d'en être débarrassés. Fatal resta dans le bois jusqu'à deux ans, et un seigneur de la cour, qui allait à la chasse, fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié, l'emporta dans sa maison, et, ayant appris qu'on cherchait un enfant pour tenir compagnie à Fortuné, il présenta Fatal à la reine. On donna un maître à Fortuné pour lui apprendre à lire, mais on recommanda au maître de ne le point faire pleurer. Le jeune prince, qui avait entendu cela, pleurait toutes les fois qu'il prenait son livre ; en sorte qu'à cinq ans il ne connaissait pas les lettres, au lieu que Fatal lisait parfaitement et savait déjà écrire. Pour faire peur au prince, on commanda

au maître de fouetter Fatal toutes les fois que Fortuné manquerait à son devoir; ainsi, Fatal avait beau s'appliquer à être sage, cela ne l'empêchait pas d'être battu; d'ailleurs Fortuné était si volontaire et si méchant qu'il maltraitait toujours son frère qu'il ne connaissait pas. Si on lui donnait une pomme, un jouet, Fortuné le lui arrachait des mains : il le faisait taire quand il voulait parler; il l'obligeait à parler quand il voulait se taire : en un mot, c'était un petit martyr dont personne n'avait pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans, et la reine était fort surprise de l'ignorance de son fils. « La fée m'a trompée, disait-elle; je croyais que mon fils serait le plus savant de tous les princes, puisque j'ai souhaité qu'il réussît dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. » Elle fit consulter la fée sur cela, qui lui dit : « Madame, il fallait souhaiter à votre fils de la bonne volonté plutôt que des talents; il ne veut qu'être bien méchant, et il y réussit, comme vous le voyez. » Après avoir dit ces paroles à la reine, elle lui tourna le dos, et cette pauvre princesse, fort affligée, retourna à son palais. Elle voulut gronder Fortuné pour l'obliger à mieux faire; mais au lieu de lui promettre de se corriger, il dit que si on le chagrinait il se laisserait mourir de faim. Alors la reine, tout effrayée, le prit sur ses genoux, le baisa, lui donna des bonbons, et lui dit

LE PRINCE FATAL.

Il lisait la vie des grands hommes, et devint capable de commander une armée.

TAYLOR INST
OXFORD

qu'il n'étudierait pas de huit jours s'il voulait bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince Fatal était un prodige de science et de douceur; il s'était tellement accoutumé à être contredit qu'il n'avait point de volonté et ne s'attachait qu'à prévenir les caprices de Fortuné. Mais ce méchant enfant, qui enrageait de le voir plus habile que lui, ne pouvait le souffrir, et les gouverneurs, pour plaire à leur jeune maître, battaient à tout moment Fatal. Enfin, ce méchant enfant dit à la reine qu'il ne voulait plus voir Fatal, et qu'il ne mangerait pas qu'on ne l'eût chassé du palais. Voilà donc Fatal dans la rue, et comme on avait peur de déplaire au prince, personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre, mourant de froid, car c'était en hiver, et n'ayant pour son souper qu'un morceau de pain qu'on lui avait donné par charité. Le lendemain matin, il dit en lui-même : « Je ne veux pas rester ici à rien faire; je travaillerai pour gagner ma vie jusqu'à ce que je sois assez grand pour aller à la guerre. Je me souviens d'avoir lu dans les histoires que de simples soldats sont devenus de grands capitaines; peut-être aurai-je le même bonheur si je suis honnête homme. Je n'ai ni père ni mère; mais Dieu est le père des orphelins : il m'a donné une lionne pour nourrice, il ne m'abandonnera pas. » Après avoir

dit cela, Fatal se leva, fit sa prière, car il ne manquait jamais à prier Dieu soir et matin; et, quand il priait, il avait les yeux baissés et les mains jointes, et il ne tournait pas la tête de côté et d'autre. Un paysan qui passa, et qui vit Fatal priant Dieu de tout son cœur, dit en lui-même : « Je suis sûr que cet enfant sera un honnête garçon; j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons. Dieu me bénira à cause de lui. » Le paysan attendit que Fatal eût fini sa prière, et lui dit : « Mon petit ami, voulez-vous venir garder mes moutons? Je vous nourrirai et j'aurai soin de vous. — Je le veux bien, répondit Fatal, et ferai tout mon possible pour vous bien servir. » Ce paysan était un gros fermier qui avait beaucoup de valets qui le volaient fort souvent; sa femme et ses enfants le volaient aussi. Quand ils virent Fatal, ils furent bien contents : « C'est un enfant, disaient-ils, il fera tout ce que nous voudrons. » Un jour la femme lui dit : « Mon ami, mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent; laisse-moi prendre un mouton, et tu diras que le loup l'a emporté. — Madame, lui répondit Fatal, je voudrais de tout mon cœur vous rendre ce service; mais j'aimerais mieux mourir que de dire un mensonge et être un voleur. — Tu n'es qu'un sot, lui dit cette femme, personne ne saura que tu as fait cela. — Dieu le saura,

Madame, répondit Fatal; il voit tout ce que nous faisons, et punit les menteurs et ceux qui volent. » Quand la fermière entendit ces paroles, elle se jeta sur lui, lui donna des soufflets et lui arracha les cheveux. Fatal pleurait, et le fermier, l'ayant entendu, demanda à sa femme pourquoi elle battait cet enfant. « Vraiment, dit-elle, c'est un gourmand; je l'ai vu ce matin manger un pot de crème que je voulais porter au marché. — Fi! que cela est vilain d'être gourmand, dit le paysan; » et tout de suite il appela un valet et lui commanda de fouetter Fatal. Ce pauvre enfant avait beau dire qu'il n'avait pas mangé la crème, on croyait sa maîtresse plus que lui. Après cela, il sortit dans la campagne avec ses moutons, et la fermière lui dit : « Eh bien! voulez-vous, à cette heure, me donner un mouton? — J'en serais bien fâché, dit Fatal; vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi, mais vous ne m'obligerez pas à mentir. » Cette méchante créature, pour se venger, engagea tous les autres domestiques à faire du mal à Fatal. Il restait à la campagne le jour et la nuit; et, au lieu de lui donner à manger comme aux autres valets, elle ne lui envoyait que du pain et de l'eau, et, quand il revenait, elle l'accusait de tout le mal qui se faisait dans la maison. Il passa un an avec ce fermier; et, quoiqu'il couchât sur la terre et qu'il

fût si mal nourri, il devint si fort qu'on croyait qu'il avait quinze ans, quoiqu'il n'en eût que treize; d'ailleurs, il était devenu si patient qu'il ne se chagrinait plus quand on le grondait mal à propos.

## II

N jour qu'il était à la ferme, Fatal entendit dire qu'un roi voisin avait une grande guerre : il demanda congé à son maître, et fut à pied dans le royaume de ce prince pour être soldat. Il s'engagea à un capitaine qui était grand seigneur; mais il ressemblait à un porteur de chaise, tant il était brutal. Il jurait, battait ses soldats ; il leur volait la moitié de l'argent que le roi donnait pour les nourrir et les habiller, et, sous ce méchant capitaine, Fatal fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'était engagé pour dix ans, et, quoiqu'il vît déserter le plus grand nombre de ses camarades, il ne voulut jamais suivre leur exemple, car il disait : « J'ai reçu de l'argent pour servir dix ans ; je volerais le roi si je manquais à ma parole. » Quoique le capitaine fût un méchant homme et qu'il maltraitât Fatal tout comme les autres, il ne pouvait s'empêcher de l'estimer, parce qu'il voyait qu'il faisait toujours son devoir. Il lui donnait de l'argent pour faire ses commissions,

et Fatal avait la clef de sa chambre quand il allait à la campagne ou qu'il dînait chez ses amis. Ce capitaine n'aimait pas la lecture; mais il avait une grande bibliothèque pour faire croire à ceux qui venaient chez lui qu'il était un homme d'esprit, car dans ce pays-là on pensait qu'un officier qui ne lisait pas l'histoire ne serait jamais qu'un sot et qu'un ignorant. Quand Fatal avait fait son devoir de soldat, au lieu d'aller boire et jouer avec ses camarades, il s'enfermait dans la chambre du capitaine et tâchait d'apprendre son métier en lisant la vie des grands hommes, et il devint capable de commander une armée. Il y avait déjà sept ans qu'il était soldat lorsqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit six soldats avec lui pour aller visiter un petit bois, et, quand il fut dans ce petit bois, les soldats disaient tout bas: Il faut tuer ce méchant homme qui nous donne des coups de canne et qui nous vole notre pain. Fatal leur dit qu'il ne fallait pas faire une si mauvaise action; mais, au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueraient avec le capitaine et mirent tous les cinq l'épée à la main. Fatal se mit à côté de son capitaine et se battit avec tant de valeur qu'il tua lui seul quatre de ces soldats. Son capitaine, voyant qu'il lui devait la vie, lui demanda pardon de tout le mal qu'il lui avait fait, et, ayant conté au roi ce qui lui était arrivé, Fatal fut

fait capitaine, et le roi lui fit une grosse pension. Oh dame! ses soldats n'auraient pas voulu tuer Fatal, car il les aimait comme ses enfants, et loin de leur voler ce qui leur appartenait, il leur donnait de son propre argent quand ils faisaient leur devoir. Il avait soin d'eux quand ils étaient blessés et ne les reprenait jamais par mauvaise humeur. Cependant on donna une grande bataille, et celui qui commandait l'armée ayant été tué, tous les officiers et les soldats s'enfuirent; mais Fatal cria tout haut qu'il aimait mieux mourir les armes à la main que de fuir comme un lâche. Ses soldats lui crièrent qu'ils ne voulaient point l'abandonner, et, leur bon exemple ayant fait honte aux autres, ils se rangèrent autour de Fatal et combattirent si bien qu'ils firent prisonnier le fils du roi ennemi. Le roi fut bien content quand il sut qu'il avait gagné la bataille, et dit à Fatal qu'il le faisait général de toutes ses armées; il le présenta ensuite à la reine et à la princesse sa fille, qui lui donnèrent leurs mains à baiser. Quand Fatal vit la princesse, il resta immobile; elle était si belle qu'il en devint amoureux comme un fou; et ce fut alors qu'il fut bien malheureux, car il pensait qu'un homme comme lui n'était pas fait pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement son amour, et tous les jours il souffrait les plus grands

tourments. Mais ce fut bien pis quand il apprit que Fortuné, ayant vu un portrait de la princesse, qui se nommait *Gracieuse*, en était devenu amoureux, et qu'il envoyait des ambassadeurs pour la demander en mariage. Fatal pensa mourir de chagrin; mais la princesse Gracieuse, qui savait que Fortuné était un prince lâche et méchant, pria si fort le roi son père de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur que la princesse ne voulait point encore se marier. Fortuné, qui n'avait jamais été contredit, entra en fureur quand on lui eut rapporté la réponse de la princesse; et son père, qui ne pouvait rien lui refuser, déclara la guerre au père de Gracieuse, qui ne s'en embarrassa guère, car il disait : « Tant que j'aurai Fatal à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. » Il envoya donc chercher son général et lui dit de se préparer à faire la guerre; mais Fatal, se jetant à ses pieds, lui dit « qu'il était né dans le royaume de Fortuné et qu'il ne pouvait pas combattre contre son roi. » Le père de Gracieuse se mit fort en colère, et dit à Fatal qu'il le ferait mourir s'il refusait de lui obéir, et qu'au contraire il lui donnerait sa fille en mariage s'il remportait la victoire sur Fortuné. Le pauvre Fatal, qui aimait Gracieuse à la folie, fut bien tenté; mais, à la fin, il se résolut à faire son devoir, et, sans rien dire au roi,

## UNE FÉE.

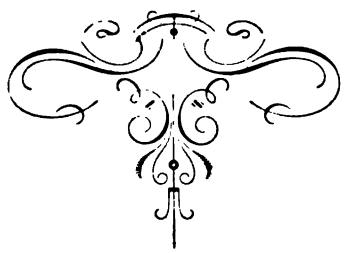
Un jour la bonne femme vit une pauvre vieille qui avait bien de la peine à se traîner avec son bâton.

(*La Veuve et ses deux filles.*)

il quitta la cour et abandonna toutes ses richesses. Cependant Fortuné se mit à la tête de son armée pour aller faire la guerre ; mais, au bout de quatre jours, il tomba malade de fatigue, car il était fort délicat, n'ayant jamais voulu faire aucun exercice : le chaud, le froid, tout le rendait malade. Cependant l'ambassadeur, qui voulait faire sa cour à Fortuné, lui dit « qu'il avait vu à la cour du père de Gracieuse ce petit garçon qu'il avait chassé de son palais et qu'on disait que le père de Gracieuse lui avait promis sa fille. » Fortuné, à cette nouvelle, se mit dans une grande colère, et, aussitôt qu'il fut guéri, il partit pour détrôner le père de Gracieuse, et promit une grosse somme d'argent à celui qui lui amènerait Fatal. Fortuné remporta de grandes victoires quoiqu'il ne commandât pas lui-même, car il avait peur d'être tué. Enfin il assiégea la ville capitale de son ennemi et résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour, on lui amena Fatal lié avec de grosses chaînes, car un grand nombre de personnes s'étaient mises en chemin pour le chercher. Fortuné, charmé de pouvoir se venger, résolut, avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à Fatal à la vue des ennemis. Ce jour-là même il donna un grand festin à ses officiers, parce qu'il célébrait son jour de naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats qui étaient dans la ville,

ayant appris que Fatal était pris et qu'on devait dans une heure lui couper la tête, résolurent de périr ou de le sauver, car ils se souvenaient du bien qu'il leur avait fait pendant qu'il était leur général. Ils demandèrent donc permission au roi de sortir pour combattre, et cette fois ils furent victorieux. Le don de Fortuné avait cessé, et comme il voulait s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux coururent ôter les chaînes à Fatal, et, dans le même moment, on vit paraître en l'air deux chariots brillants de lumière. La fée était dans un de ces chariots et le père et la mère de Fatal étaient dans l'autre, mais endormis. Ils ne s'éveillèrent qu'au moment où leur chariot touchait la terre, et furent bien étonnés de se voir au milieu d'une armée. La fée alors s'adressant à la reine et lui présentant Fatal, lui dit : « Madame, reconnaissez dans ce héros votre fils aîné ; les malheurs qu'il a éprouvés ont corrigé les défauts de son caractère qui était violent et emporté. Fortuné, au contraire, qui était né avec de bonnes inclinations, a été absolument gâté par la flatterie, et Dieu n'a pas permis qu'il vécût plus longtemps, parce qu'il serait devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué, mais pour vous consoler de sa mort, apprenez qu'il était sur le point de détrôner son père, parce qu'il s'ennuyait de n'être pas roi. » Le roi et la reine furent bien étonnés, et ils em-

brassèrent de bon cœur Fatal, dont ils avaient entendu parler fort avantageusement. La princesse Gracieuse et son père apprirent avec joie l'aventure de Fatal, qui épousa Gracieuse, avec laquelle il vécut fort longtemps dans une parfaite concorde, parce qu'ils s'étaient unis par la vertu.



## LA VEUVE ET SES DEUX FILLES

### FABLE

ETTE veuve assez bonne femme avait deux filles, toutes deux fort aimables; l'aînée se nommait *Blanche*, la seconde *Vermeille*. On leur avait donné ces noms parce qu'elles avaient, l'une le plus beau teint du monde, et la seconde des joues et des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour, la bonne femme, étant près de sa porte à filer, vit une pauvre vieille qui avait bien de la peine à se traîner avec son bâton. « Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille; asseyez-vous un moment pour vous reposer. » Et aussitôt elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme. Elles se levèrent toutes les deux; mais Vermeille courut plus fort que sa sœur et apporta la chaise. « Voulez-vous boire un coup, dit la bonne femme à la vieille? — De tout mon cœur, répondit-elle; il me semble

même que je mangerais bien un morceau, si vous pouviez me donner quelque chose pour me ragoûter. — Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, dit la bonne femme; mais, comme je suis pauvre, ce ne sera pas grand'chose. » En même temps elle dit à ses filles de servir la bonne vieille, qui se mit à table; et la bonne femme commanda à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes sur un prunier qu'elle avait planté elle-même, et qu'elle aimait beaucoup. Blanche, au lieu d'obéir de bonne grâce à sa mère, murmura contre cet ordre, et dit en elle-même : « Ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. » Elle n'osa pourtant pas refuser quelques prunes, mais elle les donna de mauvaise grâce et à contre-cœur. « Et vous, Vermeille, dit la bonne femme à la seconde de ces filles, vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne dame, car vos raisins ne sont pas mûrs. — Il est vrai, dit Vermeille, mais j'entends ma poule qui chante; elle vient de pondre un œuf, et, si madame veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. » En même temps, sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf; mais, dans le moment qu'elle le présentait à cette femme, elle disparut, et l'on vit à sa place une dame qui dit à la mère : « Je vais récompenser vos

deux filles selon leur mérite ; l'ainée deviendra une grande reine, et la seconde une fermière. » Et, en même temps, ayant frappé la maison de son bâton, elle disparut, et l'on vit dans la place une jolie ferme. « Voilà votre partage, dit-elle à Vermeille, je sais que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux. » La fée s'éloigna en disant ces paroles, et la mère aussi bien que les deux filles restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, et furent charmées de la propreté des meubles : les chaises n'étaient que de bois, mais elles étaient si propres qu'on s'y voyait comme dans un miroir ; les lits étaient de toile blanche comme la neige. Il y avait dans les étables vingt moutons, autant de brebis, quatre bœufs, quatre vaches, et dans la cour toutes sortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons et autres : il y avait aussi un joli jardin rempli de fleurs et de fruits. Blanche voyait sans jalousie le don qu'on avait fait à sa sœur, et elle n'était occupée que du plaisir qu'elle aurait à être reine. Tout d'un coup elle entendit passer des chasseurs, et, étant allée sur la porte pour les voir, elle parut si belle aux yeux du roi qu'il résolut de l'épouser. Blanche étant devenue reine, elle dit à sa sœur Vermeille : « Je ne veux pas que vous soyez fermière ; venez avec moi, ma sœur, je vous ferai épouser un

grand seigneur. — Je vous suis bien obligée, ma sœur, répondit Vermeille, je suis accoutumée à la campagne, et je veux y rester. » La reine Blanche partit donc : elle était si contente qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir de joie. Les premiers mois elle fut si occupée de ses beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne pensait à autre chose ; mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, et rien ne la divertissait plus : au contraire, elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la cour lui rendaient de grands respects quand elles étaient devant elle, mais elle savait qu'elles ne l'aimaient pas et qu'elles disaient : « Voyez cette petite paysanne comme elle fait la grande dame! Le roi a le cœur bien bas d'avoir pris une telle femme. » Ce discours fit faire des réflexions au roi ; il pensa qu'il avait eu tort d'épouser Blanche, et comme son amour pour elle était passé, il eut un grand nombre de favorites. Quand on vit que le roi n'aimait plus sa femme, on commença à ne lui rendre aucun devoir. Elle était très-malheureuse, car elle n'avait pas une seule bonne amie à qui elle pût conter ses chagrins ; elle voyait que c'était la mode à la cour de trahir ses amis par intérêt, de faire très-bonne mine à ceux que l'on haïssait et de mentir à tout moment ; il fallait être sérieuse, parce qu'on disait qu'une reine devait avoir

LA VEUVE & SES DEUX FILLES.

La fée s'éloigna en disant ces paroles, et la mère aussi bien que les deux filles restèrent fort étonnées.

un air grave et majestueux. Elle eut plusieurs enfants, et pendant tout ce temps elle avait un médecin auprès d'elle qui examinait tout ce qu'elle mangeait, et lui ôtait toutes les choses qu'elle aimait; on ne mettait point de sel dans ses bouillons, on lui défendait de se promener quand elle en avait envie ; en un mot, elle était contredite depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfants, qui les élevaient tout de travers sans qu'elle eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre Blanche se mourait de chagrin et elle devint si maigre qu'elle faisait pitié à tout le monde. Elle n'avait pas vu sa sœur depuis trois ans qu'elle était reine, parce qu'elle pensait qu'une personne de son rang serait déshonorée d'aller rendre visite à une fermière; mais, se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne pour se désennuyer. Elle en demanda la permission au roi qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensait qu'il serait débarrassé d'elle pendant quelque temps. Elle arriva sur le soir à la ferme de Vermeille, et elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers et de bergères qui se divertissaient de tout leur cœur. « Hélas! dit la reine en soupirant, où est le temps où je me divertissais comme ces pauvres gens? personne n'y trouvait à redire. » D'abord qu'elle parut, sa sœur accou-

rut pour l'embrasser; elle avait un air si content, elle était si forte, si fraîche, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. Vermeille avait épousé un jeune paysan qui n'avait point de fortune; mais il se souvenait toujours que sa femme lui avait donné tout ce qu'il avait, et il cherchait, par ses manières complaisantes, à lui en marquer sa reconnaissance. Vermeille n'avait pas beaucoup de domestiques, mais ils l'aimaient comme s'ils eussent été ses enfants, parce qu'elle les traitait bien; tous ses voisins l'aimaient aussi, et chacun s'empressait à lui en donner des preuves. Elle n'avait pas beaucoup d'argent; mais elle n'en avait pas besoin, car elle recueillait dans ses terres du blé, du vin et de l'huile; ses troupeaux lui fournissaient du lait, dont elle faisait du beurre et du fromage; elle filait la laine de ses moutons pour se faire des habits, aussi bien qu'à son mari et à ses deux enfants. Ils se portaient tous à merveille, aussi le soir, quand le temps du travail était passé, ils se divertissaient à toutes sortes de jeux. « Hélas! s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent en me donnant cette couronne : on ne trouve point la joie dans les palais magnifiques, mais dans les occupations innocentes de la campagne. » A peine eut-elle dit ces paroles que la fée parut. « Je n'ai pas entendu vous récompenser en vous faisant reine,

lui dit la fée, mais vous punir, parce que vous m'aviez donné vos prunes à contre-cœur. Pour être heureux, il faut, comme votre sœur, ne posséder que les choses nécessaires et n'en point désirer davantage. — Ah! Madame, s'écria Blanche, vous vous êtes assez vengée, finissez mon malheur. — Il est fini, reprit la fée; le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouser une autre femme, et, demain, ses officiers viendront vous ordonner de sa part de ne point retourner à son palais. » Cela arriva comme la fée l'avait prédit. Blanche passa le reste de ses jours chez sa sœur Vermeille, avec toutes sortes de contentements et de plaisirs, et elle ne pensa jamais à la cour que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.

# LA FEMME COLÈRE

## HISTOIRE

A femme dont je vais vous parler, mes enfants, était bien méchante; elle ne pouvait garder aucun domestique; elle battait ses enfants, et elle les rendait si malheureux qu'elle les fit mourir de chagrin, aussi bien que son mari. Quoique cette femme fût encore jeune, et qu'elle eût une grande fortune, personne ne se présentait pour l'épouser, tant elle était haïe. A la fin, un gentilhomme du voisinage eut le malheur d'en devenir amoureux, et il la demanda en mariage. Comme c'était un fort honnête homme, tout le monde le plaignit, et un de ses amis lui représenta qu'il allait faire la plus grande sottise du monde en épousant cette furie, qui le ferait mourir de chagrin. « Ne vous embarrassez de rien, lui répondit le gentilhomme; avant qu'il soit un mois, je veux rendre cette femme douce comme un

mouton. » Le mariage se fit dans le château de la dame, à quatre heures du matin ; et, au sortir de la chapelle, elle voulut monter à sa chambre pour faire sa toilette, car elle attendait une grande compagnie qu'elle avait priée à dîner. Elle fut fort surprise lorsque son mari lui dit qu'il n'était pas nécessaire qu'elle s'habillât, parce qu'il était résolu de la mener dîner à sa terre, qui était à quatre lieues de là. « En vérité, Monsieur, lui dit la femme, je crois que vous êtes devenu fou : avez-vous oublié que nous attendons compagnie ? — Je n'ai point de compte à vous rendre de mes actions, lui répondit le nouveau marié ; accoutumez-vous à m'obéir sans raisonner, Madame, car je suis si brutal que vous auriez sujet de vous repentir de votre résistance ; montez donc à cheval tout à l'heure. » Cette femme, furieuse, dit à son mari qu'il pouvait partir tout seul, mais qu'assurément elle ne sortirait pas. Le gentilhomme, sans s'émouvoir, appela quatre grands laquais qu'il avait amenés avec lui, et leur dit : « Si Madame ne monte pas à cheval de bonne grâce, prenez-la de force et liez-là sur le cheval. » Cette femme, outrée, voyant qu'elle n'était pas la plus forte, monta sur le cheval en vomissant mille injures contre son mari, qui ne faisait pas semblant de l'entendre. Pendant ce temps, une chienne qu'il aimait beaucoup vint le caresser. « Retire-

toi, lui dit-il, je ne suis pas d'humeur à recevoir tes caresses. » Cette pauvre chienne, qui ne l'entendait pas, revint une seconde fois pour le caresser. « Oh ! dit-il, je n'aime pas qu'on m'obstine, et, ayant pris un pistolet qui était à l'arçon de la selle, il brûla la cervelle à cette pauvre bête. » A ce spectacle, la dame, effrayée, cessa de lui dire des injures. « Ce brutal-là, dit-elle en elle-même, pourrait bien me traiter comme sa chienne. » Ils firent trois lieues de chemin sans dire un seul mot ; mais, le cheval de la femme ayant refusé de passer auprès d'un arbre qui lui faisait peur, son mari lui commanda de descendre, puis il dit au cheval : Je t'apprendrai à obéir ; et, prenant son pistolet, il lui cassa la tête avec le plus grand sang-froid du monde. « Mon Dieu, ayez pitié de moi, disait tout bas la femme ; que vais-je devenir seule avec cet enragé ? Il me tuera au premier moment. — J'ai changé de pensée, lui dit le gentilhomme, retournons au château ; je ferai marcher mon cheval au petit pas, afin que vous puissiez me suivre : mais, comme je ne veux pas perdre la selle du cheval que j'ai tué, vous aurez la bonté de la porter sur vos épaules. » Cette femme, plus morte que vive, prit la selle sans oser dire un seul mot, et arriva à son château suant à grosses gouttes. Pendant son absence, on avait donné congé à tous ses domestiques, et elle en

trouva d'autres qu'elle ne connaissait pas, et qui avaient une mine si terrible qu'ils la faisaient trembler : elle eût bien voulu s'enfuir, mais il n'y avait pas moyen d'y penser. Son mari la fit dîner et souper sans qu'elle eût appétit; et elle crut être morte quand il lui dit qu'elle pouvait monter dans sa chambre, parce qu'il voulait se coucher, car en même temps il prit ses pistolets. En entrant dans cette chambre, qu'elle regardait comme devant être son tombeau, il s'assit dans un fauteuil, et lui commanda de le déchausser. Elle obéit en silence; ensuite son mari, lui ayant dit de s'asseoir dans le même fauteuil, la déchaussa à son tour. « Il est bien juste, lui dit-il, que je vous rende le même service que j'ai reçu de vous, car telle est mon humeur : je traite les gens comme ils me traitent; c'est à vous à prendre vos mesures là-dessus. Pour une brutalité que vous me ferez, je vous en rendrai quatre; mais aussi vous n'aurez pas pour moi la moindre complaisance que je ne vous la rende avec usure, c'est-à-dire beaucoup plus grande. Votre conduite réglera donc la mienne, et il ne tiendra qu'à vous d'être la plus heureuse de toutes les femmes avec moi; mais souvenez-vous bien que, si vous vouliez faire le diable avec moi comme vous l'avez fait avec le défunt, vous trouveriez en moi un diable cent fois plus méchant que vous.— Cela suffit,

Monsieur, lui dit la femme ; tenez votre parole, je suis contente : si mes manières doivent régler les vôtres, comme je reconnais que cela est juste, je ne vous reverrai jamais tel que je vous ai vu aujourd'hui. » Effectivement, cette femme fit de sérieuses réflexions sur sa conduite passée ; et, fermement persuadée qu'elle avait enfin trouvé plus méchant qu'elle, elle se détermina à se corriger, et elle y réussit au grand étonnement de tout le monde, en sorte qu'il n'y eut jamais un ménage plus heureux.

# LE PRINCE SPIRITUEL

## CONTE

### I

Il y avait une fois une fée qui voulait épouser un roi; mais comme elle avait une fort mauvaise réputation, le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère que de devenir le mari d'une femme que personne n'estimerait, car il n'y a rien de si fâcheux pour un honnête homme que de voir sa femme méprisée. Une fée, qu'on nommait Diamantine, fit épouser à ce prince une jeune princesse qu'elle avait élevée et promit de le défendre contre la fée Furie; mais, peu de temps après, Furie ayant été nommée reine des fées, son pouvoir, qui surpassait de beaucoup celui de Diamantine, lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux couches de la reine et doua un petit prince qu'elle mit au monde

d'une laideur que rien ne pût surpasser. Diamantine, qui s'était cachée à la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler lorsque Furie fut partie. « Ayez bon courage, lui dit-elle, malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez Spirituel, et non-seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. » Cependant le petit prince était si laid qu'on ne pouvait le regarder sans frayeur; soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisait de si laides grimaces que les petits enfants qu'on lui amenait pour jouer avec lui en avaient peur et disaient que c'était la bête. Quand il fut devenu raisonnable, tout le monde souhaitait de l'entendre parler, mais on fermait les yeux, et le peuple, qui ne sait pas la plupart du temps ce qu'il veut, prit pour Spirituel une haine si forte que la reine ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier; car, dans ce pays-là, le peuple avait le droit de choisir un maître. Spirituel céda sans murmurer la couronne à son frère, et, rebuté de la sottise des hommes qui n'estiment que la beauté du corps sans se soucier de celle de l'âme, il se retira dans une solitude où, en s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'était pas là le compte de la fée Furie; elle voulait qu'il fût mi-

sérable, et voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avait un fils nommé Charmant; elle l'adorait quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle voulait le rendre heureux à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui était parfaitement belle; mais, afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de Charmant, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelait Astre, vivait avec Charmant, et, quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avait jamais pu leur apprendre à lire. Furie fit peindre la princesse et porta elle-même son portrait dans une petite maison où Spirituel demeurait avec un seul domestique. La malice de Furie lui réussit, et, quoique Spirituel sût que la princesse Astre était dans le palais de son ennemie, il en devint si amoureux qu'il résolut d'y aller; mais, en même temps, se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il était le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il était sûr de paraître horrible aux yeux de cette belle fille. Il résista longtemps au désir qu'il avait de la voir; mais enfin sa passion l'emporta sur sa raison: il partit avec son valet, et Furie fut enchantée de lui voir prendre cette résolution pour avoir le plaisir de le tourmenter tout à son aise. Astre se promenait dans un jardin avec Diamantine, sa gouvernante, lorsqu'elle

vit approcher le prince ; elle fit un grand cri et voulut s'enfuir ; mais Diamantine l'en ayant empêchée, elle se cacha la tête dans ses deux mains et dit à la fée : « Ma bonne, faites sortir ce vilain homme ; il me fait mourir de peur. » Le prince voulut profiter du moment où elle avait les yeux fermés pour lui faire un compliment bien arrangé ; mais c'était comme s'il eût parlé latin, elle était trop bête pour le comprendre. En même temps Spirituel entendit Furie qui riait de toute sa force en se moquant de lui. « Vous en avez assez fait pour la première fois, dit-elle au prince ; vous pouvez vous retirer dans un petit appartement que je vous ai fait préparer et d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. » Vous croyez peut-être que Spirituel s'amusa à dire des injures à cette méchante femme, mais il avait trop d'esprit pour cela ; il savait qu'elle ne cherchait qu'à le fâcher et il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère : il était pourtant bien affligé, mais ce fut bien pis lorsqu'il entendit une conversation d'Astre avec Charmant, car elle dit tant de bêtises qu'elle ne lui parut plus si belle de moitié et qu'il prit la résolution de l'oublier et de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de Diamantine : quelle fut sa surprise lorsque cette fée lui dit qu'il ne devait point quitter le palais, et qu'elle savait

un moyen de le faire aimer de la princesse. « Je vous suis bien obligé, Madame, lui répondit Spirituel, mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'Astre est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas ; la fée Furie m'a guéri en me faisant entendre une de ses conversations : j'emporterai son portrait, qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence. — Vous avez beau faire le dédaigneux, lui dit Diamantine, votre bonheur dépend d'épouser la princesse. — Je vous assure, Madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je devienne sourd ; encore faudrait-il que je perdisse la mémoire, autrement je ne pourrais m'ôter de l'esprit cette conversation : j'aimerais mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela était possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrais avoir une conversation raisonnable, et qui me ferait trembler quand je serais en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence toutes les fois qu'elle ouvrirait la bouche. — Votre frayeur me divertit, lui dit Diamantine ; mais, prince, apprenez un secret qui n'est connu que de votre mère et de moi : je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimeriez le mieux, ainsi vous n'avez qu'à souhaiter. Astre peut devenir la personne la plus spirituelle ; elle sera parfaite alors, car

elle est la meilleure enfant du monde et a le cœur fort bon. — Ah ! Madame, dit Spirituel, vous allez me rendre bien misérable : Astre va devenir trop aimable pour mon repos, et je le serai trop peu pour lui plaire ; mais n'importe, je sacrifie mon bonheur au sien, et je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. — Cela est bien généreux, dit Diamantine ; mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense : trouvez-vous dans le jardin du palais à minuit, c'est l'heure où Furie est obligée de dormir, et pendant trois heures elle perd toute sa puissance. »

LE PRINCE SPIRITUEL.

La princesse Astre se cacha la tête dans les deux mains et dit à la fée : « Ma bonne, faites sortir ce vilain homme ; il me fait mourir de peur. »

## II

Le prince s'étant retiré, Diamantine fut dans la chambre d'Astre ; elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. Diamantine l'ayant appelée, Astre lui dit : « Ah ! Madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien surprise : depuis un moment je suis comme dans un nouveau monde ; je réfléchis, je pense, mes pensées s'arrangent dans une forme qui me donne un plaisir infini, et je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres et pour les sciences. — Eh bien ! lui dit Diamantine, vous pourrez vous en corriger ; vous épouserez dans deux jours le prince Charmant, et vous étudierez ensuite tout à votre aise. — Ah ! ma bonne, reprit Astre en soupirant, serait-il possible que je fusse condamnée à épouser Charmant ? Il est si bête, si bête, que cela me fait trembler : mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi est-ce que je n'ai pas connu plus tôt la bêtise de ce

prince? — C'est que vous étiez vous-même une sotte, dit la fée; mais voici justement le prince Charmant. » Effectivement il entra dans la chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. « Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître dans une grande colère, parce qu'au lieu de lire ma leçon j'ai été dénicher ce nid. — Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit Astre; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire? — Oh! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit Charmant; j'ai bien affaire de toute cette science : moi, j'aime mieux un cerf-volant ou une boule que tous les livres du monde. Adieu, je vais jouer au volant. » « Et je serais la femme de ce stupide! dit Astre quand il fut sorti. Je vous assure, ma bonne, que j'aimerais mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt! Il est vrai qu'il est bien laid; mais quand je me rappelle son discours, il me semble qu'il n'est plus si horrible : pourquoi n'a-t-il pas le visage comme Charmant? Mais, après tout, que sert la beauté du visage? Une longue maladie peut l'ôter, la vieillesse la fait perdre à coup sûr, et que reste-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'esprit? En vérité, ma bonne, s'il fallait choisir, j'aimerais mieux ce prince, malgré sa laideur, que ce stupide qu'on veut me faire épouser. — Je suis

bien aise de vous voir penser d'une manière si raisonnable, dit Diamantine; mais j'ai un conseil à vous donner. Cachez soigneusement à Furie tout votre esprit: tout est perdu si vous lui laissez connaître le changement qui s'est fait en vous. » Astre obéit à sa gouvernante, et, sitôt que minuit fut sonné, la bonne fée proposa à la princesse de descendre dans le jardin; elles s'assirent sur un banc, et Spirituel ne tarda pas à les joindre. Quelle fut sa joie lorsqu'il entendit parler Astre, et qu'il fut convaincu qu'il lui avait donné autant d'esprit qu'il en avait lui-même! Astre, de son côté, était enchantée de la conversation du prince; mais lorsque Diamantine lui eut appris l'obligation qu'elle avait à Spirituel, sa reconnaissance lui fit oublier sa laideur, quoiqu'elle le vît parfaitement, car il faisait clair de lune. « Que je vous ai d'obligations, lui dit-elle! comment pourrai-je m'acquitter envers vous? — Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouse de Spirituel : il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté qu'il vous a donné d'esprit. — J'en serais bien fâchée, répondit Astre : Spirituel me plaît tel qu'il est, je ne m'embarrasse guère qu'il soit beau; il est aimable, cela me suffit. — Vous venez de finir tous ses malheurs, dit Diamantine : si vous eussiez succombé à la tentation de le rendre beau, vous restiez

sous le pouvoir de Furie ; mais à présent vous n'avez rien à craindre de sa rage. Je vais vous transporter dans le royaume de Spirituel : son frère est mort, et la haine que Furie avait inspirée contre lui au peuple ne subsiste plus. » Effectivement on vit revenir Spirituel avec joie, et il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume qu'on s'accoutuma à son visage ; mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.

# ANGÉLIQUE ET ROLAND

## CONTE

Il y avait un prince nommé *Roland* qui était amoureux d'une princesse nommée *Angélique*. Roland était un fort honnête homme; mais, malgré cela, Angélique ne pouvait pas le souffrir. Il allait à la guerre, et faisait les plus belles actions du monde pour plaire à celle qu'il aimait. Quand il faisait des prisonniers, il leur disait : « Je vous donne la liberté, à condition que vous irez trouver Angélique de ma part, et que vous lui direz que je vous ai donné la liberté pour l'amour d'elle. » Quand il prenait des diamants et d'autres choses précieuses aux ennemis, il les envoyait à cette princesse; mais rien de tout cela ne touchait son cœur, parce qu'elle était une sotte : elle aimait mieux un bel homme qu'un honnête homme qui avait beaucoup de courage; et Roland n'était point beau, ainsi elle ne

voulait pas l'épouser. Un jour qu'elle se promenait dans un bois, elle vit un homme à terre qui était percé de plusieurs coups d'épée : d'abord elle crut qu'il était mort; mais, l'ayant regardé de plus près, elle reconnut qu'il respirait encore, et remarqua qu'il était beau comme le jour. Elle pria des bergers qui étaient proche de là de porter ce jeune homme dans leur cabane, et, quand il y fut, Angélique en prit soin; mais ce n'était pas par charité, c'est qu'elle aimait ce jeune homme. Quand il fut guéri, elle s'enfuit avec lui; et Roland fut si fâché de cela qu'il devint fou : il courait tout nu dans les champs, et tous ceux qui le voyaient en avaient pitié, et disaient : « C'est un grand malheur pour un honnête homme d'aimer une femme qui n'est pas sage. » Une grande fée eut pitié de Roland, et fut trouver un de ses cousins nommé *Astolphe;* elle lui donna un cheval qui avait des ailes, et lui dit : « Montez sur ce cheval, il vous mènera dans le royaume de la lune, et vous y trouverez la raison de Roland, que vous rapporterez. » Astolphe monta sur le cheval ailé, qui le porta jusqu'à la lune. Alors il vit trois vieilles femmes qui filaient ensemble; l'une, qui se nommait *Clotho*, tenait le fil; la seconde, qui s'appelait *Lachésis*, le tournait dans son fuseau; et *Atropos*, la plus vieille, le coupait. Elles dirent à Astolphe : « Nous sommes trois

sœurs qu'on appelle les *Parques*; nous filons la vie des mortels : quand un homme vient au monde, l'une de nous prend le fil, l'autre le tourne; mais quand nous le coupons, il faut qu'il meure. » Astolphe, qui était fort attaché à la vie, dit aux Parques : « Mesdames, je suis charmé d'avoir eu l'honneur de vous faire ma révérence; j'avais entendu parler de vous, mais on ne vous rend pas justice. Les poëtes disent que vous êtes vieilles, ils mentent; je vous trouve encore très-aimables, et, quand je serai retourné sur la terre, je ferai punir sévèrement les auteurs qui ne vous rendront pas justice, car je veux être un de vos plus zélés serviteurs. — On voit bien que vous venez de la cour, dit Clotho à Astolphe; vous mentez avec une effronterie admirable, et vous flattez de fort bonne grâce : mais, mon pauvre garçon, vous perdez vos peines, nous savons que nous sommes vieilles et très-vieilles, et nous ne sommes pas comme les femmes de votre monde, qui sont assez stupides pour ne pas voir que les hommes se moquent d'elles ordinairement quand ils les louent avec exagération. Je vois bien ce qui vous engage à dire des douceurs : vous voudriez bien que ma sœur Atropos oubliât de couper le fil de votre vie; mais cela ne dépend pas d'elle, le Destin conduit nos ciseaux, et toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers ne peu-

vent l'empêcher d'exécuter ses arrêts. Vous mourrez quand il l'ordonnera ; ne vous embarrassez pas du moment, et tâchez seulement de vivre assez bien pour ne pas craindre la mort. Adieu, pensez à faire votre commission : vous n'avez qu'à suivre le chemin qui est devant vous ; vous trouverez une grande maison dans laquelle vous entrerez, et l'un de nos domestiques vous enseignera où vous devez chercher la raison de Roland. » Astolphe, honteux d'avoir été trouvé flatteur, prit congé des Parques, et trouva la maison dont Clotho lui avait parlé. Le domestique qui gardait cette maison lui dit : « Seigneur, entrez dans cette chambre avec moi, vous trouverez ce que vous cherchez. » Astolphe entra dans une grande chambre qui était garnie de planches tout autour, et sur ces planches il y avait un grand nombre de petites bouteilles arrangées avec des papiers écrits dessus, comme dans la boutique d'un apothicaire ; chacune de ces bouteilles renfermait la raison d'un homme. « Cherchez celle du seigneur Roland, dit le valet : il y a des étiquettes sur toutes les bouteilles. — Mais, mon ami, dit Astolphe à ce domestique, je suis tout étonné du grand nombre de bouteilles que je vois ici, je ne croyais pas qu'il y eût un si grand nombre de fous sur la terre. — Vous ne voyez rien, répondit ce domestique ; cette chambre-ci

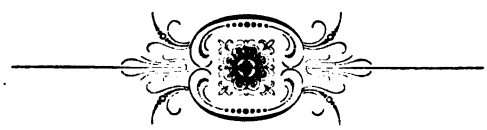
ne renferme que les raisons des fous qui sont à la cour de Charlemagne, votre empereur. Mais dépêchez-vous de chercher celle dont vous avez besoin. » Astolphe lut les étiquettes, et trouva d'abord : Raison de la jeune Élise. « Vous n'y pensez pas, dit-il au gardien de cette maison, Élise n'est point folle ; elle fait l'ornement de la cour de Charlemagne, et moi, qui la connais particulièrement, je puis vous assurer qu'elle a beaucoup d'esprit. — Et point de raison, ajouta le gardien. Est-on raisonnable quand on sacrifie de sang-froid sa jeunesse, sa santé, sa réputation, au désir de se divertir? Élise, livrée à la dissipation, avance la vieillesse pour elle ; elle mourra à la moitié de sa vie : elle fait du jour la nuit, et de la nuit le jour. Elle craint si fort de se trouver avec elle-même qu'elle court de tous côtés pour éviter sa compagnie ; vous la voyez partout, elle est de toutes les parties, et tout cela parce qu'elle craint de trouver un moment pour réfléchir sur elle-même, ce qui la rendrait trop honteuse : cependant Élise est née avec une raison extraordinaire. Remarquez que sa bouteille est beaucoup plus grande que les autres. — Permettez-moi de prendre cette bouteille avec celle de Roland, dit Astolphe. — Vous le feriez inutilement, répondit le gardien ; j'ai descendu plusieurs fois dans votre monde pour offrir cette bouteille

à Élise : elle m'a remercié de fort bonne grâce, mais elle n'a pu se résoudre à la recevoir. Elle aime le plaisir, elle veut briller dans les compagnies, et elle sait bien que si elle reprenait sa raison, il faudrait renoncer à ce genre de vie et briser les chaînes qui l'y retiennent : elle aime ces chaînes, et m'a prié de lui garder sa bouteille jusqu'à ce qu'elle ait quarante ans; elle jure qu'alors elle la prendra jusqu'à la dernière goutte. Mais, hélas! elle la prendra alors pour son désespoir : infirme, méprisée, personne ne lui saura gré d'abandonner des plaisirs prêts à la quitter; et sa raison, qui pourrait aujourd'hui lui servir à se corriger, ne servira dans ce temps qu'à la désespérer. Mais passons à d'autres bouteilles. » Astolphe lut encore quelques étiquettes; mais quel fut son étonnement lorsqu'il trouva une bouteille sur laquelle était écrit : Raison d'Astolphe. « Ah! parbleu! ceci est singulier, s'écria-t-il; me prend-on pour un fou? — Apprenez, lui dit son guide, que tous les plus grands fous ne sont pas ceux qui courent les champs comme Roland : tous ceux qui se laissent gouverner par une passion sont extravagants. Le riche avare qui se laisse manquer du nécessaire, qui s'attire le mépris des honnêtes gens, et tout cela pour serrer écu sur écu, et les laisser à des héritiers qui les dépenseront en se moquant de lui, n'est-il pas un

fou? Cet homme entêté de sa noblesse, qui périrait plutôt que de céder le pas à un autre qu'il croit son égal, n'est-il pas un fou? Vous-même, seigneur Astolphe, qui courez à la guerre et qui vous exposez tous les jours à vous faire casser la tête, ou les bras, ou les jambes, et cela seulement pour faire parler de vous; vous qui êtes prêt à tout moment à vous faire tuer par le premier sot qui aura mal parlé de vous, n'êtes-vous pas un fou? — Pour le dernier article, répondit Astolphe, j'avoue mon extravagance; mais je ne puis convenir du premier. Un homme de mon rang est fait pour aller à la guerre, et la raison me dit qu'il faut sacrifier ma vie pour mon pays et pour le prince. — Vous avez raison, lui dit son guide; mais, en sacrifiant votre vie, vous n'avez jamais pensé ni à votre prince ni à votre pays, et voilà la folie : vous n'avez eu d'autres pensées que de faire parler de vous, d'acquérir une dignité, de l'emporter sur vos camarades, et voilà l'extravagance. Croyez-moi, prenez votre bouteille jusqu'à la dernière goutte. — Il me reste assez de raison pour suivre votre conseil, dit Astolphe. » Et aussitôt, ouvrant sa bouteille, il respira tout ce qui était dedans, et fut fort honteux quand il examina avec sa raison toutes les sottises qu'il avait faites. Il trouva enfin la bouteille de Roland, et, après avoir remercié son guide,

il revint sur la terre. On eut bien de la peine à attraper Roland pour lui faire respirer sa raison; mais enfin on en vint à bout. A peine l'eut-il reprise qu'il regarda de tous les côtés, et, surpris de se voir tout nu, il demanda qui l'avait mis en cette situation : on lui dit que c'était le chagrin qu'il avait conçu de la perte d'Angélique. « Angélique! dit Roland tout étonné; cette coquette qui écoutait tous les hommes, qui était tout occupée de sa beauté, qui n'aimait que les louanges, qui recevait les présents que les hommes lui donnaient; qui, oubliant qu'elle était née princesse, a épousé un jeune aventurier seulement parce qu'il était beau! Est-il possible que je sois devenu fou pour une personne aussi méprisable! » Ensuite, Roland, réfléchissant, dit encore : « Après tout, c'est un grand bonheur pour moi d'être devenu furieux; cette folie est moins grande que celle qui me rendait amoureux d'Angélique : elle était bien moins dangereuse, car le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, c'est d'épouser une femme coquette. » Tout le monde fut bien surpris d'entendre parler Roland d'une manière si raisonnable. Plusieurs personnes attaquées de la même maladie prièrent Astolphe de recommencer le même voyage en leur faveur, car il n'y avait rien de si commode que d'être débarrassé tout d'un coup d'une pas-

sion tyrannique ; mais la fée n'était pas d'humeur de prêter tous les jours sa voiture. Ainsi, depuis Roland, personne n'a pu parvenir à cette demeure bienheureuse ; et ce n'est qu'en faisant les plus grands efforts qu'on peut parvenir à retrouver sa raison, quand on l'a perdue en cédant lâchement à quelque passion.



# LE PRINCE GUSTAVE

## HISTOIRE

N roi de Danemark maria sa seconde fille, nommée Marguerite, à un prince de Norwége ; elle eut un fils de ce prince, et, son mari et son père étant morts, elle eut le crédit de faire nommer son fils roi au préjudice de sa sœur aînée, et elle fut régente du royaume. Marguerite était si habile qu'on l'a appelée la Sémiramis du Nord. Son fils mourut, et elle avait si bien établi son autorité qu'on n'osa lui refuser la couronne : il est vrai qu'elle gouvernait avec tant de sagesse que tous ses sujets étaient heureux. Les Suédois n'étaient pas si tranquilles ; ils voulaient que leurs rois n'eussent aucune autorité : les rois voulaient être les maîtres ; cela occasionnait des guerres continuelles, Ils prirent la résolution de se soumettre à Marguerite ; mais ils se donnèrent à elle à certaines conditions qui assuraient

leurs libertés et leurs lois. Marguerite promit tout ce qu'on voulut : mais, quand elle fut reine de Suède, elle ne tint pas ses promesses et se moqua des Suédois, qui voulurent l'en faire ressouvenir. Les rois qui régnèrent après Marguerite traitèrent les Suédois encore plus mal, en sorte qu'ils se révoltèrent. Un roi de Danemark, qui se nommait Christiern et qui était bien méchant, déclara la guerre aux Suédois pour les forcer à le reconnaître pour roi, et comme ils avaient parmi eux un jeune homme nommé Gustave, qui avait beaucoup de valeur, Christiern le prit par trahison et l'envoya en Danemark. Ce méchant prince, étant devenu maître de la Suède, fit mourir tous les hommes de qualité, qu'il avait priés à dîner, et, parmi ceux qu'il tua, était le père de Gustave. Ce jeune homme, ayant su cela, se sauva et vint dans les montagnes qui sont en Suède, et parce que Christiern avait promis une grosse somme d'argent à ceux qui le tueraient, il fut obligé, pour se cacher, de prendre un pauvre habit et de travailler à la journée. Il fut découvert par une femme qui vit que le collet de sa chemise était brodé, et il se sauva chez un gentilhomme qu'il croyait de ses amis. Ce gentilhomme le pria de rester chez lui pendant qu'il irait chercher des troupes pour faire la guerre à Christiern. Gustave y consentit ; mais, quand cet homme fut sorti,

LE PRINCE GUSTAVE.

**Le jeune homme ayant su cela se sauva, et vint dans les montagnes qui sont en Suède...**

*(Histoire de Marguerite.)*

sa femme dit à Gustave que son mari était allé chercher des soldats pour le faire prisonnier. Cette dame l'envoya chez un curé qui était de ses amis, et ce curé cacha Gustave dans une armoire qui était dans son église, et toutes les nuits il lui portait à manger. Ensuite ce curé engagea un grand nombre de paysans à faire la guerre avec Gustave contre Christiern. Les paysans le voulurent bien, et, après bien des fatigues, Gustave rendit la liberté aux Suédois qui, pour le récompenser, le firent leur roi.

# LES TROIS SOUHAITS

## CONTE

Il y avait une fois un homme qui n'était pas fort riche; il se maria, et épousa une jolie femme. Un soir, en hiver, qu'ils étaient auprès de leur feu, ils s'entretenaient du bonheur de leurs voisins, qui étaient plus riches qu'eux. « Oh! si j'étais la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterais, dit la femme, je serais bientôt plus heureuse que tous ces gens-là. — Et moi aussi, dit le mari; je voudrais être au temps des fées, et qu'il s'en trouvât une assez bonne pour m'accorder tout ce que je voudrais. — Dans le même temps ils virent dans leur chambre une très-belle dame, qui leur dit : « Je suis une fée; je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez; mais, prenez-y garde, après avoir souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien. » La fée ayant disparu,

cet homme et cette femme furent très-embarrassés. « Pour moi, dit la femme, si je suis la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterai ; je ne le souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche et de qualité. — Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, chagrin ; on peut mourir jeune : il serait plus sage de souhaiter de la santé, de la joie et une longue vie. — Et à quoi servirait une longue vie, si l'on était pauvre? dit la femme; cela ne servirait qu'à être malheureux plus longtemps. En vérité, la fée aurait dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons, car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurais besoin. — Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du temps, examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y veux penser toute la nuit, dit la femme ; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. » En même temps la femme prit les pincettes et raccommoda le feu ; et comme il y avait beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser : « Voilà un bon feu ; je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément. » A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. « Peste soit de la gourmande,

avec son boudin! dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait? nous n'en avons plus que deux à faire. Pour moi, je suis si en colère, que je voudrais que tu eusses le boudin au bout du nez. » Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il était encore plus fou que sa femme, car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme qui ne put jamais l'arracher. « Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle; tu es un méchant d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. — Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répondit le mari; mais que ferons-nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher ce boudin. — Gardez-vous-en bien, reprit la femme, car je me tuerais, s'il fallait vivre avec ce boudin qui est à mon nez. Croyez-moi, il nous reste un souhait à faire, laissez-le-moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. » En disant ces paroles elle courut ouvrir la fenêtre, et son mari, qui l'aimait, lui cria: « Arrête! ma chère femme, je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. — Eh bien! dit la femme, je souhaite que ce boudin tombe à terre. » Dans le moment le boudin tomba, et la femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari: « La fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison; peut-être aurions-nous été plus malheureux étant riches que nous ne le sommes à

présent. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien, et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer ; en attendant, soupons avec notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits. » Le mari pensa que sa femme avait raison, et ils soupèrent gaiement, sans plus s'embarrasser des choses qu'ils avaient eu dessein de souhaiter.

# BELLOTTE ET LAIDERONETTE

## CONTE

### I

Il y avait une fois un seigneur qui avait deux filles jumelles à qui l'on avait donné deux noms qui leur convenaient parfaitement. L'aînée, qui était très-belle, fut nommée Bellotte, et la seconde, qui était fort laide, fut nommée Laideronette. On leur donna des maîtres, et jusqu'à l'âge de douze ans elles s'appliquèrent à leurs exercices; mais alors, leur mère fit une sottise, car, sans penser qu'il leur restait encore bien des choses à apprendre, elle les mena avec elle dans les assemblées. Comme ces deux filles aimaient à se divertir, elles furent bien contentes de voir le monde, et elles n'étaient plus occupées que de cela, même pendant le temps de leurs leçons, en sorte que leurs maîtres com-

mencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre : tantôt il fallait célébrer le jour de leur naissance ; une autre fois elles étaient priées à un bal, à une assemblée, et il fallait passer le jour à se coiffer ; en sorte qu'on écrivait souvent des cartes aux maîtres pour les prier de ne point venir : d'un autre côté les maîtres, qui voyaient que les deux petites filles ne s'appliquaient plus, ne se souciaient pas beaucoup de leur donner des leçons ; car, dans ce pays, les maîtres ne donnaient pas des leçons seulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaisir de voir avancer leurs écolières : ils n'y allaient donc guère souvent, et les jeunes filles en étaient bien aises. Elles vécurent ainsi jusqu'à quinze ans, et, à cet âge, Bellotte était devenue si belle qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Quand la mère menait ses filles en compagnie, tous les cavaliers faisaient la cour à Bellotte : l'un louait sa bouche, l'autre ses yeux, sa main, sa taille, et, pendant qu'on lui donnait toutes ces louanges, on ne pensait seulement pas que sa sœur fût au monde. Laideronette mourait de dépit d'être laide, et bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde et les compagnies, où tous les honneurs et les préférences étaient pour sa sœur. Elle commença donc à souhaiter de ne plus sortir, et un jour qu'elles étaient

priées à une assemblée qui devait finir par un bal, elle dit à sa mère qu'elle avait mal à la tête et qu'elle souhaitait de rester à la maison : elle s'y ennuya d'abord à mourir, et, pour passer le temps, elle fut à la bibliothèque de sa mère pour chercher un roman, et fut bien fâchée de ce que sa sœur en avait emporté la clef. Son père avait aussi une bibliothèque, mais c'était des livres sérieux, et elle les haïssait beaucoup : elle fut pourtant forcée d'en prendre un; c'était un recueil de lettres, et, en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous rapporter.

« Vous me demandez d'où vient que la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes et stupides, je crois pouvoir vous en dire la raison : ce n'est pas qu'elles aient moins d'esprit que les autres en venant au monde, mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité; elles veulent plaire ; une laide connaît qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage, cela lui donne la pensée de se distinguer par son esprit : elle étudie donc beaucoup et elle parvient à devenir aimable, malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite : comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas que sa beauté n'aura qu'un temps; d'ailleurs, elle est si occupée de sa pa-

rure, du soin de courir les assemblées pour se montrer, pour recevoir des louanges, qu'elle n'aurait pas le temps de cultiver son esprit quand même elle en connaîtrait la nécessité. Elle devient donc une sotte tout occupée de puérilités, de chiffons, de spectacles : cela dure jusqu'à trente ans, quarante ans au plus, pourvu que la petite vérole ou quelqu'autre maladie ne vienne pas déranger sa beauté plus tôt. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre; ainsi, cette belle fille qui ne l'est plus, reste une sotte pour toute sa vie, quoique la nature lui ait donné autant d'esprit qu'à une autre; au lieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies et de la vieillesse qui ne peuvent rien lui ôter. »

Laideronette, après avoir lu cette lettre qui semblait avoir été écrite pour elle, résolut de profiter des vérités qu'elle lui avait découvertes. Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit et en peu de temps devient une fille de mérite. Quand elle était obligée de suivre sa mère dans les compagnies, elle se mettait toujours à côté des personnes en qui elle remarquait de l'esprit et de la raison : elle leur faisait des questions et retenait toutes les bonnes choses qu'elle leur entendait dire : elle prit même l'habitude de les écrire pour s'en mieux

souvenir, et, à dix-sept ans, elle parlait et écrivait si bien que toutes les personnes de mérite se faisaient un plaisir de la connaître et d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux sœurs se marièrent le même jour : Bellotte épousa un jeune prince qui était charmant et qui n'avait que vingt-deux ans. Laideronette épousa le ministre de ce prince : c'était un homme de quarante-cinq ans; il avait reconnu l'esprit de cette fille et il l'estimait beaucoup, car le visage de celle qu'il prenait pour sa femme n'était pas propre à lui inspirer de l'amour, et il avoua à Laideronette qu'il n'avait que de l'amitié pour elle : c'est justement ce qu'elle demandait et elle n'était point jalouse de sa sœur qui épousait un prince qui était si fort amoureux d'elle qu'il ne pouvait la quitter une minute et qu'il rêvait d'elle toute la nuit. Bellotte fut fort heureuse pendant trois mois; mais, au bout de ce temps, son mari qui l'avait vue tout à son aise, commença à s'accoutumer à sa beauté et à penser qu'il ne fallait pas renoncer à tout pour sa femme. Il fut à la chasse et fit d'autres parties de plaisir dont elle n'était pas, ce qui parut fort extraordinaire à Bellotte, car elle s'était persuadé que son mari l'aimerait toujours de la même force; et elle se crut la plus malheureuse personne du monde quand elle vit que son amour diminuait. Elle

lui en fit des plaintes, il se fâcha : ils se raccommodèrent ; mais comme ces plaintes recommençaient tous les jours, le prince se fatigua de l'entendre ; d'ailleurs Bellotte eut un fils, elle devint maigre, et sa beauté diminua considérablement, en sorte qu'à la fin son mari, qui n'aimait en elle que cette beauté, ne l'aima plus du tout : le chagrin qu'elle en conçut acheva de gâter son visage, et comme elle ne savait rien, sa conversation était fort ennuyeuse. Les jeunes gens s'ennuyaient avec elle, parce qu'elle était triste ; les personnes plus âgées et qui avaient du bon sens s'ennuyaient aussi avec elle, parce qu'elle était sotte, en sorte qu'elle restait seule presque toute la journée. Ce qui augmentait son désespoir, c'est que sa sœur Laideronette était la plus heureuse personne du monde ; son mari la consultait sur ses affaires, il lui confiait tout ce qu'il pensait, il se conduisait par ses conseils, et il disait partout que sa femme était le meilleur ami qu'il eût au monde : le prince même, qui était un homme d'esprit, se plaisait dans la conversation de sa belle-sœur, et disait qu'il n'y avait pas moyen de rester une demi-heure sans bâiller avec Bellotte, parce qu'elle ne savait parler que de coiffures et d'ajustements auxquels il ne connaissait rien. Son dégoût pour sa femme devint tel qu'il l'envoya à la campagne où elle eut le temps de s'ennuyer

tout à son aise, et où elle serait morte de chagrin si sa sœur Laideronette n'avait pas eu la charité de l'aller voir le plus souvent qu'elle pouvait. Un jour qu'elle tâchait de la consoler, Bellotte lui dit : « Mais, ma sœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous et moi ? Je ne puis pas m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit et que je ne suis qu'une sotte ; cependant, quand nous étions jeunes, on disait que j'en avais pour le moins autant que vous. » Laideronette raconta son aventure à sa sœur et lui dit : « Vous êtes fort fâchée contre votre mari parce qu'il vous a envoyée à la campagne, et, cependant, cette chose que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie peut faire votre bonheur si vous le voulez : vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce serait trop tard pour vous appliquer, si vous étiez dans la dissipation de la ville ; mais la solitude dans laquelle vous vivez vous laisse tout le temps nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur ; mais il faut l'orner par la lecture et les réflexions. »

## II

ELLOTTE trouva d'abord beaucoup de difficultés à suivre les conseils de sa sœur, par l'habitude qu'elle avait contractée de perdre son temps en niaiseries; mais à force de se gêner, elle y réussit, et fit des progrès surprenants dans toutes les sciences à mesure qu'elle devenait aussi raisonnable ; et comme la philosophie la consolait de ses malheurs, elle reprit son embonpoint, et devint plus belle qu'elle n'avait jamais été ; mais elle ne s'en souciait plus du tout, et ne daignait pas même se regarder dans le miroir. Cependant son mari avait pris un si grand dégoût pour elle qu'il fit casser son mariage : ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimait tendrement son mari ; mais sa sœur Laideronnette vint à bout de la consoler. « Ne vous affligez pas, lui disait-elle, je sais le moyen de vous rendre votre mari ; suivez seulement mes conseils, et ne vous embarrassez de rien. » Comme le prince avait eu un fils de Bellotte, qui devait être son héritier, il ne se pressa

point de prendre une autre femme et ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtait extrêmement la conversation de Laideronette, et lui disait quelquefois qu'il ne se remarierait jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eût autant d'esprit qu'elle. « Mais si elle était aussi laide que moi? lui répondit-elle en riant. — En vérité, Madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêterait pas un moment : on s'accoutume à un laid visage; le vôtre ne me paraît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir; quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie; et puis, à vous dire la vérité, Bellotte m'a degoûté des belles : toutes les fois que j'en rencontre une, j'ai dans la tête qu'elle est stupide, je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. » Cependant le temps du carnavàl arriva, et le prince crut qu'il se divertirait beaucoup s'il pouvait courir le bal sans être connu de personne : il ne se confia qu'à Laideronette, et la pria de se masquer avec lui; car, comme elle était sa belle-sœur, personne ne pouvait y trouver à redire; et quand on l'aurait su, cela n'aurait pu nuire à sa réputation; cependant Laideronette en demanda la permission à son mari, qui y consentit d'autant plus volontiers qu'il avait lui-même mis cette fantaisie en tête au prince, pour faire réussir le dessein qu'il avait de le réconcilier avec Bel-

lotte. Il écrivit à cette princesse abandonnée, de concert avec son épouse, qui marqua en même temps à sa sœur comment le prince devait être habillé. Dans le milieu du bal, Bellotte vint s'asseoir entre son mari et sa sœur, et commença une conversation extrêmement agréable avec eux. D'abord le prince crut reconnaître la voix de sa femme ; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart d'heure qu'il perdit le soupçon qu'il avait eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vite, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver, et demeura charmé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à se démasquer; tout ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendrait au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers ; et quoique l'inconnue y arrivât un quart d'heure après lui, il l'accusa de paresse, et lui jura qu'il s'était beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde fois que la première, et avoua à Laideronette qu'il était amoureux comme un fou de cette personne. « J'avoue qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente ; mais si vous voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi ; elle connaît que vous l'aimez, et craint de perdre votre cœur quand vous verrez son visage. — Ah ! Madame, dit le prince, que

**Un soir, en hiver, qu'ils étaient auprès de leur feu, ils s'entretenaient du bonheur de leurs voisins, qui étaient plus riches qu'eux.**

(*Les Trois Souhaits.*)

ne peut-elle lire dans mon âme ! L'amour qu'elle m'a inspiré est indépendant de ses traits ; j'admire ses lumières, l'étendue de ses connaissances, la supériorité de son esprit et la bonté de son cœur. — Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur? lui dit Laideronette. — Je vais vous le dire, reprit le prince. Quand je lui ai fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, et elle m'a fait même remarquer avec adresse des beautés qu'elles avaient et qui échappaient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoires qu'on mettait sur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement le discours, ou bien elle m'a interrompu pour raconter quelque belle action de ces personnes; et enfin, quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en me disant qu'elle ne pouvait souffrir la médisance. Vous voyez bien, Madame, qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles, une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut souffrir la médisance, doit être d'un excellent caractère, et ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle serait aussi laide que vous le pensez? Je suis donc résolu à lui déclarer mon nom, et à lui offrir de partager ma puissance. » Effectivement,

dans le premier bal, le prince apprit sa qualité à l'inconnue, et lui dit qu'il n'y avait point de bonheur à espérer pour lui s'il n'obtenait pas sa main. Malgré ses offres, Bellotte s'obstina à demeurer masquée, ainsi qu'elle en était convenue avec sa sœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable ; il pensait, comme Laideronette, que cette personne si spirituelle devait être un monstre, puisqu'elle avait tant de répugnance à se laisser voir ; mais quoiqu'il se la peignît de la manière du monde la plus désagréable, cela ne diminuait point l'attachement, l'estime et le respect qu'il avait conçus pour sa vertu. Il était tout prêt à tomber malade de chagrin, lorsque l'inconnue lui dit : « Je vous aime, mon prince, et je ne chercherai point à vous le cacher; mais plus mon amour est grand, plus je crains de vous perdre quand vous me connaîtrez. Vous vous figurez peut-être que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un teint de lis et de roses; et si, par aventure, j'allais me trouver des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, des dents gâtées, vous me prieriez bien vite de remettre mon masque. D'ailleurs, quand je ne serais pas si horrible, je sais que vous êtes inconstant ; vous avez aimé Bellotte à la folie, et cependant vous vous en êtes dégouté. — Ah! Madame, lui dit le prince, soyez mon

juge : j'étais jeune quand j'épousai Bellotte, et je vous avoue que je ne m'étais jamais occupé qu'à la regarder, et point à l'écouter; mais lorsque je fus son mari, et que l'habitude de la voir eut dissipé mon illusion, imaginez-vous si ma situation dut être bien agréable. Quand je me trouvais seul avec mon épouse, elle me parlait d'une robe nouvelle qu'elle devait mettre le lendemain, des souliers de celle-ci, des diamants de celle-là. S'il se trouvait à ma table une personne d'esprit, et que l'on voulût parler de quelque chose de raisonnable, Bellotte commençait par bâiller, et finissait par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire; cela l'impatienta : elle était si ignorante, qu'elle me faisait trembler et rougir toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche; d'ailleurs, elle avait tous les défauts des sottes; quand elle s'était fourré une chose dans la tête, il n'était pas possible de l'en faire revenir en lui donnant de bonnes raisons, car elle ne pouvait les comprendre. Elle était jalouse, médisante, méfiante; encore s'il m'avait été permis de me désennuyer d'un autre côté, j'aurais pris patience; mais ce n'était pas là son compte : elle aurait voulu que le sot amour qu'elle m'avait inspiré eût duré toute ma vie, et m'eût rendu son esclave. Vous voyez bien qu'elle m'a mis dans la nécessité de faire casser mon mariage. —

J'avoue que vous étiez à plaindre, lui répondit l'inconnue; mais tout ce que vous me dites ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez; voyez si vous serez assez hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets sans m'avoir vue. — Je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque vous ne demandez que cela, lui répondit le prince; venez dans mon palais avec Laideronette, et demain, dès le matin, je ferai assembler mon conseil pour vous épouser à ses yeux. » Le reste de la nuit parut bien long au prince, et, avant de quitter le bal, s'étant démasqué, il ordonna à tous les seigneurs de la cour de se rendre dans son palais, et fit avertir tous ses ministres. Ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui était arrivé avec l'inconnue, et, après avoir fini son discours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle, telle que pût être sa figure. Il n'y eut personne qui ne crût, comme le prince, que celle qu'il épousait ainsi ne fût horrible à voir. Quelle fut la surprise de tous les assistants, lorsque Bellotte, s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle personne qu'on pût imaginer! Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le prince ni les autres ne la reconnurent pas d'abord, tant le repos et la solitude l'avaient embellie; on se disait seulement tout bas que l'autre princesse lui ressemblait en laid. Le prince, extasié d'être trompé

si agréablement, ne pouvait parler; mais Laideronette rompit le silence pour féliciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. « Quoi! s'écria le roi, cette charmante et spirituelle personne est Bellotte! Par quel enchantement a-t-elle pu joindre aux charmes de sa figure ceux de l'esprit et du caractère, qui lui manquaient absolument? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur? — Il n'y a point de miracle, reprit Bellotte; j'avais négligé de cultiver les dons de la nature; mes malheurs, la solitude et les conseils de ma sœur m'ont ouvert les yeux et m'ont aidée à acquérir des grâces à l'épreuve du temps et des maladies. — Et ces grâces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, lui dit le prince en l'embrassant. » Effectivement, il aima Bellotte toute sa vie avec une fidélité qui lui fit oublier ses malheurs passés.

# ÉLISE ET MIRA

## HISTOIRE

ous allez voir, mes enfants, comment Dieu punit quelquefois les petites filles vaniteuses et colères : écoutez bien cette dernière histoire, elle contient de sages leçons, dont, je l'espère, vous profiterez.

Il y avait dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle nommée Élise, qui était à peu près de votre humeur : elle avait un grand nombre d'esclaves qu'elle rendait les plus malheureuses personnes du monde : elle les battait, leur disait des injures; et quand les personnes de bon sens lui disaient qu'elle avait tort d'agir ainsi, elle répondait : « Ces créatures sont faites pour souffrir mes humeurs; c'est pour cela que je les ai achetées, que je les nourris, que je les habille ; elles sont encore trop heureuses de trouver du pain auprès de moi. » Cette méchante fille avait surtout une femme de chambre qu'on

nommait Mira, qui était son souffre-douleur : cependant, c'était la meilleure créature du monde, et, malgré les mauvaises façons de sa maîtresse, elle lui était fort attachée : elle excusait ses défauts tant qu'elle pouvait, et elle eût donné tout son sang pour la rendre plus raisonnable. Élise eut un voyage à faire par mer, et, comme c'était pour une affaire pressée et qu'elle ne devait pas y être long-temps, elle ne prit avec elle que sa femme de chambre. A peine fut-elle en pleine mer qu'il s'éleva une grande tempête qui éloigna le vaisseau de sa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plusieurs jours, ceux qui conduisaient le vaisseau aperçurent une île ; comme ils ne savaient où ils étaient et qu'ils n'avaient plus de vivres, il fallait y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au-devant d'eux et ceux qui étaient dans cette chaloupe demandèrent à tous ceux du vaisseau quels étaient leurs noms et leurs qualités : l'orgueilleuse Élise fit écrire les titres de sa famille et il y en avait plus d'une page ; elle croyait que cela obligerait ces gens-là à la respecter. Elle fut donc fort surprise lorsqu'ils lui tournèrent le dos sans lui faire politesse ; mais, elle le fut bien davantage quand son esclave eut déclaré son nom et sa qualité, car ces gens lui rendirent toutes sortes de respects et lui dirent qu'elle pouvait commander dans le vaisseau où elle était

la maîtresse. Ce discours impatienta Élise qui dit à son esclave : « Je vous trouve bien impertinente d'écouter les discours de ces gens-là. — Tout beau, Madame, lui dit le maître de la chaloupe, vous n'êtes plus à Athènes : apprenez que trois cents esclaves, au désespoir des mauvais traitements de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île il y a trois cents ans : ils y ont fondé une république où tous les hommes sont égaux ; mais ils y ont établi une loi à laquelle il faut vous soumettre de gré ou de force. Pour faire sentir aux maîtres combien ils ont eu tort d'abuser du pouvoir qu'ils avaient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux qui obéissent de bonne grâce peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté ; mais ceux qui refusent de se soumettre à nos lois sont esclaves pour toute leur vie. On vous donne toute cette journée pour vous plaindre et vous accoutumer à votre mauvais sort ; mais si, demain, vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. » Élise profita de la permission et vomit mille injures contre cette île et ses habitants ; mais Mira, profitant d'un moment où personne ne la voyait, se jeta aux pieds de sa maîtresse et lui dit : « Consolez-vous, Madame, je n'abuserai pas de votre malheur et je vous respecterai comme ma maîtresse. » La pauvre fille le pensait comme elle le disait ;

mais elle ne connaissait pas les lois du pays. Le lendemain, on la fit venir devant les magistrats avec sa maîtresse, qui était devenue son esclave. « Mira, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coutumes; mais souvenez vous bien que si vous y manquiez, il en coûterait la vie à votre esclave Élise. Rappelez-vous bien fidèlement la conduite qu'elle a tenue avec vous dans Athènes; il faut, pendant huit jours, que vous la traitiez comme elle vous a traitée : il faut le jurer tout à l'heure. Au bout de huit jours, vous serez la maîtresse de la traiter comme il vous plaira. Et vous, Élise, souvenez-vous que la moindre désobéissance vous rendrait esclave pour le reste de vos jours. » A ces paroles, Mira et Élise se mirent à pleurer; Mira même se jeta aux pieds du magistrat et le conjura de la dispenser de faire ce serment; « car, ajouta-t-elle, je mourrai de douleur s'il faut que je le garde.—Levez-vous, Madame, dit le magistrat à Mira : cette créature vous traitait donc d'une manière bien terrible, puisque vous frémissez de l'imiter. Je voudrais que la loi me permît de vous accorder ce que vous me demandez, mais cela n'est pas possible : tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abréger l'épreuve et de la réduire à quatre jours; mais ne me répliquez pas, car, si vous dites un mot, vous ferez les huit jours entiers. »

Mira fit donc ce serment, et on annonça à Élise que son service commencerait le lendemain. On envoya chez Mira deux femmes qui devaient écrire toutes ses paroles et ses actions pendant ces quatre jours. Élise, voyant que c'était une nécessité, prit son parti en fille d'esprit, car, malgré sa hauteur, elle en avait beaucoup; elle résolut donc d'être si exacte à servir Mira que celle-ci n'aurait point occasion de la maltraiter; elle ne se souvenait pas que cette fille devait copier ses caprices et ses mauvaises humeurs. Le matin du jour suivant, Mira sonna et Élise manqua se casser le cou pour courir à son lit; mais cela ne lui servit de rien; Mira lui dit d'un ton aigre : « A quoi s'occupait cette fille? elle ne vient jamais qu'un quart d'heure après que j'ai sonné. — Je vous assure, Madame, que j'ai tout quitté quand je vous ai entendue. — Taisez-vous, lui dit Mira, vous êtes une impertinente raisonneuse, qui ne sait que répondre mal à propos; donnez-moi ma robe, que je me lève. » Élise, en soupirant, fut chercher la robe que Mira avait mise la veille et la lui apporta; mais Mira, la lui jetant au visage, lui dit : « Que cette fille est bête! il faut lui dire tout : ne devez-vous pas savoir que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue? » Élise soupira encore, mais il n'y avait pas le plus petit mot à dire; elle se souvenait fort bien qu'il eût fallu dans

Athènes que la pauvre Mira eût deviné ses caprices pour s'empêcher d'être grondée. Quand sa maîtresse fut habillée et qu'elle lui eut servi son déjeuner, elle descendit pour déjeuner à son tour ; mais à peine fut-elle assise que la cloche sonna : cela arriva plus de dix fois dans une heure, et c'était pour des bagatelles que Mira la faisait monter : tantôt elle avait oublié son mouchoir dans une autre chambre, une autre fois c'était pour ouvrir la porte à son chien, et toujours pour des choses de pareille importance. Il fallait pourtant descendre et monter deux grands escaliers, en sorte que la pauvre Élise ne pouvait plus se soutenir, tant elle était lasse ; elle disait en elle-même : « Hélas ! la pauvre Mira a bien eu à souffrir avec moi, car il lui fallait recommencer ce train de vie tous les jours. » A deux heures, Madame annonça qu'elle voulait aller au spectacle et qu'il fallait la coiffer : elle dit à Élise qu'elle voulait que ses cheveux fussent accommodés en grosses boucles ; mais ensuite elle trouva que cela lui rendait la tête trop grosse : elle fit donc défaire cette frisure pour en faire une autre, et, jusqu'à six heures qu'elle sortit, Élise fut contrainte de rester debout, encore eut-elle à essuyer mille brusqueries : elle était une bête, une maladroite qui ne gagnait pas l'argent qu'elle dépensait. Mira revint du spectacle à deux heures de

nuit, parce qu'elle avait soupé en ville, et elle revint de fort mauvaise humeur à cause qu'elle avait perdu son argent au jeu : elle s'en vengea en cherchant querelle à sa femme de chambre, et, comme celle-ci en la décoiffant lui tira les cheveux par accident, elle lui donna un soufflet. La patience manqua échapper à Élise; mais elle se souvint qu'elle en avait donné plus de dix à Mira, et ce souvenir l'engagea à se taire. « Je veux sortir demain à dix heures et mettre ma coiffure de dentelles, dit Mira à Élise. — Elle n'est pas blanche, dit la femme de chambre, et vous savez qu'il me faut cinq heures pour la blanchir. — Madame, dirent les deux femmes de l'île à Mira, pensez donc que cette pauvre fille a besoin de dormir.— Elle sera bien malade quand elle passera une nuit, répondit Mira; elle est faite pour cela. — Hélas ! dit Élise en elle-même, je lui ai fait passer la nuit pour mes fantaisies plus de vingt fois. » Mira, pendant les quatre jours, répéta si bien toutes les sottises de sa maîtresse, qu'Élise comprit toute la dureté de sa conduite, et vit bien qu'elle avait agi en barbare avec cette fille. Elle était si fatiguée, lorsque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. Mira la fit coucher dans son lit, lui apporta elle-même ses bouillons et la servit avec la même exactitude que quand elle était dans Athènes; mais Élise ne recevait

pas ses services avec la même hauteur : elle était si confuse du bon cœur de son esclave, qu'elle eût consenti à être la sienne toute la vie pour réparer toutes les fautes qu'elle avait faites à son égard. J'ai oublié de vous dire qu'on avait pris sur le vaisseau où était Élise quelques dames et gentilshommes d'Athènes; mais, comme ce n'était pas des personnes de son rang, elle les connaissait peu et ne s'en était guère occupée.

Au bout d'un mois on les rassembla toutes, et les juges, qui étaient nommés pour cela, examinèrent leur conduite, et commencèrent par interroger leurs maîtresses, devenues esclaves, pour savoir comment elles se trouvaient de leur nouvelle condition : elles avouèrent toutes en soupirant qu'il était bien dur pour elles d'être soumises à celles auxquelles elles devaient commander. « Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves? La nature a-t-elle mis entre vous et eux une distinction réelle? vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique et le maître sortent du même père, et les Dieux, en les plaçant dans des conditions si différentes, n'ont pas prétendu que les uns fussent plus à leurs yeux que les autres. La vertu règle les rangs devant la divine sagesse : c'est le seul titre dont elle fasse cas, et c'est

pour faciliter l'exercice de toutes les vertus qu'elle a permis les différentes conditions. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, sa fidélité et son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur, leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur; et il faut que les esclaves, par leur affection, leur obéissance et leur zèle, payent leurs maîtres des bontés qu'ils ont pour eux. Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves : que cela vous serve de leçon quand vous serez retournés à Athènes, et ne traitez jamais vos domestiques autrement que vous n'auriez souhaité d'être traités dans le temps que vous avez resté ici. » Le juge ensuite, s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur dit : « La loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas : vous pouvez les garder ici toute leur vie; vous pouvez les renvoyer à Athènes, vous pouvez, si vous le voulez, y retourner avec eux : que tous ceux qui veulent rendre la liberté à leurs anciens maîtres viennent écrire leur nom sur ce livre. » Le juge espérait de Mira qu'elle serait la première à rendre la liberté à sa maîtresse; mais elle resta à sa place, aussi bien qu'une autre femme et un jeune homme qui avait la plus belle physionomie du monde. On demanda à cette

femme par quelle raison elle ne rendait pas la liberté à sa maîtresse qui était une bonne vieille. « C'est, répondit-elle, parce qu'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années : je suis lasse d'obéir, et je veux goûter plus longtemps le plaisir de commander à mon tour. » Cette esclave se nommait Bélise. Dans le moment, ce jeune homme qui avait une si belle physionomie, et qui se nommait Zénon, s'avança et dit au juge : « Je ne me suis point avancé pour signer l'acte de la liberté de mon maître, parce qu'il a cessé d'être esclave au moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande bien pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours : la loi m'ordonnait de copier les mauvaises façons qu'il avait eues à mon égard ; mais je vous assure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes : je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute sa vie, s'il l'exige ; car enfin il m'a acheté, je lui appartiens, et je ne crois pas pouvoir, en honneur et en conscience, profiter d'un accident qui me rend la liberté sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a acheté. — Ce garçon a répondu pour moi, dit Mira ; son histoire est la mienne : hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes ; le cœur me dit que j'y serai plus heureuse ; car je me

**Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle, tu es un méchant d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez.**

(*Les Trois Souhaits.*)

trompe fort, ou ma chère maîtresse, qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé. » Élise interrompit son esclave, et dit au juge : « Si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que la honte et la confusion retenaient ma langue. Cette pauvre fille est digne d'être ma maîtresse toute sa vie, et je ne mérite pas d'être son esclave : je m'étais crue jusqu'à présent d'une autre espèce que la sienne, et je ne me trompais pas tout à fait; j'avais au-dessus d'elle un nom, des richesses, de l'orgueil, de la dureté; elle avait au-dessus de moi un bon cœur, de la patience, de l'humanité, de la générosité. Que serais-je devenue aujourd'hui si elle n'avait eu que mes titres? Je reconnais donc avec plaisir sa supériorité sur moi; j'accepte pourtant la liberté qu'elle m'a rendue, et je la remercie de vouloir bien revenir avec moi dans Athènes, car alors j'aurai l'occasion de lui marquer ma reconnaissance en partageant ma fortune avec elle, et en la regardant comme une amie respectable dont je suivrai les conseils, et dont je tâcherai d'imiter les exemples. » Le maître de Zénon, qui n'avait encore rien dit, s'avança à son tour : il se nommait Zénocrate, et, s'adressant aux juges, il leur dit : « Je partage la confusion d'Élise; comme elle, j'ai maltraité un esclave qui m'était de beaucoup supérieur par la noblesse de

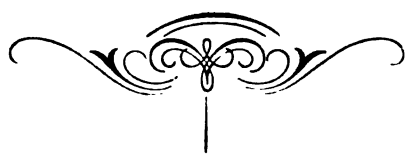
ses sentiments ; comme elle, j'ai le regret le plus sincère de ma mauvaise conduite, et, comme elle, je veux la réparer en faisant à Zénon le sort le plus heureux.

Le juge alors, s'adressant à toute l'assemblée, prononça cet arrêt : « L'esclave qui n'a point eu pitié « de la situation de sa vieille maîtresse a les sentiments « d'une esclave; ainsi, nous la condamnons à rester « dans l'esclavage le reste de ses jours : c'est la condi- « tion qui convient à la bassesse de son cœur; mais « nous exhortons sa maîtresse à ne point abuser de « l'autorité que nous lui rendons sur elle, car, sans « cela, elle deviendrait aussi méprisable que cette « créature. Ceux qui ont choisi de renvoyer leurs maî- « tres à Athènes, et de demeurer dans notre île, y « demeureront, mais sous des qualités différentes. « Parmi ceux-là, il y en a deux qui ont maltraité leurs « maîtres après que les huit jours de l'épreuve ont été « passés; ces deux demeureront esclaves ici; car toute « personne qui manque d'humanité et de douceur est « née sans sentiments, et doit avec justice demeurer « dans la dernière des conditions; elle est faite pour « cela, elle ne mérite que cela. Les autres, qui ont « bien traité leurs maîtres, et comme ils eussent voulu « qu'on les traitât eux-mêmes, nous les admettons

« parmi nos concitoyens. Pour Mira et Zénon, leur « vertu est au-dessus de nos éloges et de nos récom- « penses : quand même ils resteraient esclaves toute « leur vie, leurs sentiments les élèvent au-dessus des « rois ; nous les abandonnons donc à la providence « des Dieux, sans oser décider de leur sort ; qu'ils re- « tournent à Athènes avec Zénocrate et Élise. Ils sont « dignes d'être maîtres ; mais, qu'ils le deviennent ou « non, ils seront toujours les plus respectables de tous « les humains, et honoreront la condition dans laquelle « les Dieux voudront les placer. »

Elise et Zénocrate, avant de partir, remercièrent beaucoup les habitants de l'île, et leur dirent qu'ils n'oublieraient jamais les leçons d'humanité qu'ils avaient reçues chez eux. Pendant le voyage qu'ils firent pour retourner à Athènes, Zénocrate et Zénon, qui connurent plus particulièrement les bonnes qualités d'Élise et de Mira, en devinrent amoureux, et, les ayant demandées en mariage, ils furent écoutés favorablement, et les épousèrent en arrivant à Athènes ; et comme ces deux fidèles esclaves ne voulurent point se séparer de leurs maîtres, quoiqu'ils eussent reçu leur liberté, ils furent chargés de la conduite de toute leur maison, et s'en acquittèrent avec un zèle et une fidélité qui peuvent servir d'exemple à tous ceux que la Providence a placés

dans la servitude. Il est vrai que leurs maîtres n'oublièrent jamais leurs vertus, et les traitèrent moins en personnes que le sort leur avait soumises, qu'en amis qui méritaient toute leur confiance, leur affection, et même leur respect.



# L'EAU MAGIQUE.

## HISTOIRE.

Il y avait une femme, d'une basse condition, qui était la plus malheureuse personne du monde ; elle avait un mari qui la battait tous les jours jusqu'à la rendre malade. Elle fut trouver une vieille femme de ses voisines qui passait pour avoir beaucoup de science : quelques-uns même disaient qu'elle était sorcière, parce qu'elle venait à bout de tout ce qu'elle entreprenait. La vérité est que cette femme, ayant beaucoup de prudence, s'attachait à connaître les caractères des personnes avec lesquelles elle vivait, leur faisait faire tout ce qu'elle voulait, et prévoyait ce qu'elles avaient envie de faire. La bonne femme écouta les plaintes de sa voisine, et, comme elle la connaissait aussi bien que son mari, elle lui dit qu'elle voulait employer sa science pour lui rendre service. Elle fut chercher une

grande cruche pleine d'eau, la mit sur la table, fit trois tours en disant quelques paroles latines, puis elle mit deux grains de sel dans cette eau, et, en ayant rempli une bouteille, elle dit à sa voisine : Gardez cette eau bien soigneusement, et, toutes les fois que vous verrez votre mari prêt à se fâcher, emplissez votre bouche de cette eau; tant que vous l'aurez dans la bouche, je vous promets que votre mari ne vous battra pas.

La femme remercia beaucoup sa voisine, et ne manqua pas de faire ce qu'elle lui avait commandé. Elle ne douta plus que cette vieille ne fût véritablement sorcière, car, pendant huit jours que son eau dura, son mari ne la battit pas une seule fois. Elle fut fort affligée quand elle vit sa bouteille vide, et retourna chez la vieille pour la prier de la remplir. « Vous n'en avez pas besoin, lui dit cette femme; cette eau est de l'eau de la rivière, sur laquelle j'ai dit des paroles qui ne signifiaient rien. — Mais pourtant, dit la jeune femme, cette eau a eu la vertu d'empêcher mon mari de me battre. — Parce qu'elle vous a empêché de répondre à votre mari, dit la vieille, car vous ne pouviez parler tout le temps que vous en aviez dans la bouche : retournez à votre maison, et quand vous verrez votre mari qui aura trop bu ou sera de mauvaise humeur, au lieu de l'obstiner et de lui dire des

injures, gardez le silence comme si votre bouche était pleine d'eau, et vous verrez que sa colère se passera. » La jeune femme suivit le conseil de la vieille, et elle s'en trouva bien, car son mari, n'étant plus contredit mal à propos, perdit l'habitude de se mettre en colère, et vécut toujours bien avec sa femme, qu'il aima beaucoup aussitôt qu'elle fut devenue douce et patiente.

FIN.

# TABLE DES CONTES.


| | PAGES. |
|---|---|
| PRÉFACE | 1 |
| I. La Belle et la Bête. — Conte | 13 |
| II. *Id.* *id.* (Suite) | 30 |
| I. La Femme curieuse. — Conte | 37 |
| I. Mignonne et le Prince Désir. — Conte | 41 |
| II. *Id.* *id.* Suite | 46 |
| I. Le Roi Bon et le Prince Chéri. — Conte | 53 |
| II. *Id.* *id.* (Suite) | 63 |
| I. Les Fantômes. — Conte | 73 |
| I. Le Prince Charmant. — Conte | 79 |
| II. *Id.* (Suite) | 85 |
| I. Le Pêcheur et le Voyageur. — Conte | 91 |
| I. La Reine des Fées et Joliette. — Conte | 99 |
| II. *Id.* *id.* (Suite) | 104 |
| I. Le Roi Guinguet et le Prince Tity. — Conte | 111 |
| II. *Id.* *id.* (Suite) | 123 |
| III. *Id.* *id.* (Suite) | 130 |
| I. Aurore et le Roi Fourbin. — Conte | 143 |
| II. *Id.* *id.* (Suite) | 150 |
| I. Le Prince Fatal et le Prince Fortuné. — Conte | 157 |
| II. *Id.* *id.* (Suite) | 165 |
| I. La Veuve et ses Deux Filles. — Fable | 173 |

PAGES.

I. La Femme Colère..... 182

I. Le Prince Spirituel. — Conte..... 188

II. *Id.* (Suite)..... 193

I. Angélique et Roland. — Conte..... 197

I. Le Prince Gustave. — Histoire..... 209

I. Les Trois Souhaits. — Conte..... 211

I. Bellotte et Laideronnette. — Conte..... 215

II. *Id.* *id.* (Suite)..... 222

I. Elise et Mira. — Conte..... 231

I. L'Eau Magique. — Histoire..... 245

FIN DE LA TABLE.

Paris, imp. de Paul Dupont, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 45.

# TABLE DES GRAVURES.

(CLASSEMENT POUR LE RELIEUR).


| | PAGES. |
|---|---|
| FRONTISPICE | 2 |
| La Belle | 31 |
| La Fée | 35 |
| Le Prince Désir | 44 |
| Le Roi Bon | 53 |
| Le Prince Chéri | 71 |
| Le Prince Charmant | 79 |
| Le Voyageur | 94 |
| La Reine des Fées | 100 |
| Le Prince Tity | 122 |
| Le Roi Violent | 125 |
| Le Roi Fourbin | 148 |
| Le Prince Fatal | 166 |
| Une Fée | 173 |
| La Veuve et ses deux Filles | 175 |
| Le Prince Spirituel | 190 |
| Le Prince Gustave | 208 |
| Les Trois Souhaits (Un soir, en hiver) | 211 |
| Les Trois Souhaits (Que je suis malheureuse) | 213 |
| Fin | 248 |

05166145

LES

# CONTES DE FÉES

PAR

**Mme LEPRINCE de BEAUMONT**

PRÉFACE DE MÉRY

ILLUSTRATIONS PAR GAVARNI

140

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

BOULEVARD DES ITALIENS, 24

1865

## EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

**ROMANS ENFANTINS**, par Paul FÉVAL, 1 volume grand in-8° jésus, illustré de gravures sur bois et orné de 13 eaux-fortes de L. FLAMENG et d'un beau portrait de l'auteur et de sa fille, photographiés par FRANCK, broché. . . . . 15 »
Reliure demi-chagrin. . . . . 20 »

**LE PALAIS DE SAINT-CLOUD**, histoire anecdotique et description pittoresque des appartements, écrite d'après l'ordre de l'Empereur, par MM. Philippe de SAINT-ALBIN, bibliothécaire de Sa Majesté l'Impératrice, et Armand DUVAUTIN, 1 volume in-8° . . . . . 6 »

Cet ouvrage, honoré de la souscription des bibliothèques des châteaux impériaux, contient un récit de tous les faits historiques qui ont eu pour théâtre un appartement quelconque du palais de Saint-Cloud. C'est l'histoire, pour ainsi dire officielle, de cette résidence impériale. Un plan très-détaillé du Palais a été dressé spécialement pour ce livre; il est joint au volume.

Le même ouvrage, format in-18 jésus, également accompagné du plan . . . . . 3 »

**ORGANISATION SOCIALE DE LA RUSSIE**, par M. le Comte Alfred de COURTOIS, 1 volume in-8° . . . . . 5 »

**LES BIENFAITEURS DES PAUVRES AU XIXe SIÈCLE**, par Ed. KNŒPFLIN; études sur les personnes qui se sont signalées par leurs actes de bienfaisance; nomenclature de tous les dons et legs faits aux pauvres depuis 1804 jusqu'à 1862. Un beau volume in-8°, imprimé sur papier de Hollande . . . . . 8 »

**LE LÉGENDAIRE DE LA NOBLESSE FRANÇAISE**, devises, cris de guerre, dictons, etc., des provinces, des villes et des familles nobles de France, au nombre de plus de six mille, recueillis et mis en ordre par M. le comte de BESSAS DE LA MÉGIE; 1 magnifique volume grand in-8° raisin . . . . . 15 »
Il est tiré 80 exemplaires sur papier vergé de Hollande; prix. . . . 25 »

**LE PÈRE AUX BÊTES** ou **L'AMI DES ANIMAUX**, par André MARTIN, officier de l'Université, ouvrage couronné par les Sociétés protectrices des animaux de Paris et de Lyon et signalé pour les lectures des écoles primaires; 1 vol. in-32. . . . . » 60

PARIS, IMP. PAUL DUPONT, RUE DE GRENELLE SAINT-HONORÉ 45. (4100.4)